

BATMAN
le retour !

INDIANA JONES
du berceau au troisième âge

UNIVERSAL SOLDIER
van damme pète les plombs

ALIEN 3
une grossesse difficile



Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 550 Pts - Canada: $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

FICTION

Embarquez-vous pour l'aventure

En vente dans toutes les grandes surfaces et magasins spécialisés.



31 rue Louis Pasteur - 92100 Boulogne - tél.: 46.84.19.19

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 77. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Guy Giraud, Eric Godeau, Olivier Moretti. **Correspondants** : Olivier Albin et Emmanuel Itier (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Béatrice Boursier, Cat's, Yves Chevalier, Carole Chomand, Jean-Michel Dupont, François Frey, Bill George, David Gibbs, Henri Gigoux, Richard Grandpierre, François Guerrar, Isabelle Ichay, Christophe Jouvet, Pascal Launay, Olivier Margerie, Elisabeth Meunier, Multimédia Promotion, James Petit, Jean-Pierre Vincent.

Photocomposition/ Montage : The Mansart's Boys Corporation Flying Circus. **Photogravure** : Axes. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 90.000 exemplaires. **Dépôt légal** : Mai 1992. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.



SOMMAIRE

ACTUALITE

PREVIEWS

ACTUALITE VIDEO

ACTUALITE TELE

EFFETS SPECIAUX

RUBRIQUES



LE COBAYE, page 32



UNIVERSAL SOLDIER, page 22



MUTRONICS page 42

NOTULES LUNAIRES

■ On attaque très fort par les inévitables séquelles. Un producteur se croit malin en proposant **La Nuit des Vers Géants 2** ! A quelques échelons au-dessus, **La Famille Addams** donnera aussi lieu à une suite. Christopher Reeves perd quelques kilos pour rentrer dans les collants de **Superman V** (avec Peter Pan et Rockeeter, ça en fait du héros dans l'air !). Le comédien Andrew Stevens dirige et interprète **The Terror Within 2**, histoire de monstre génétique située dans le futur. De son côté, le tenace Charles Band produit **Puppet Master VI** dans lequel les marionnettes d'André Toulon attaquent d'autres jouets diaboliques. Sur sa lancée, le même Band vient d'entamer le tournage de **Bloodstone, Subspecies II** de Ted Nicolaou, suite de **Creatures of the Night**, dans lequel le très Nosferatien Radu quitte sa Roumanie natale pour venir terroriser en plein San Francisco son propre frangin et sa copine.

■ Carrément furieuse d'avoir loupé le rôle de Catwoman dans **Batman, le Retour**, Sean Young se consolera en interprétant le rôle titre dans **The Black Cat**. C'est le réalisateur John Paragon qui la mettra enceinte... (*non, il la mettra seulement en scène pour commencer, San Helving ! Après, il verra...*) pour cette adaptation de la BD du même nom. La même boîte de prod., *MPCA*, annonce d'autres projets : **Grey Night** de George Hickenlooper, un thriller supernaturel se déroulant pendant la guerre civile américaine, plus deux séquelles inattendues (pas parce qu'elles nous surprennent, mais plutôt parce que personne n'en attend rien...) : **Teen Wolf III** de Rod Taylor et **Pumkinhead II** de Thierry Notz, échappé de l'écurie Corman. Comme Jim Wynorski qui, lui, signera un film d'aventures se déroulant dans la jungle profonde, **Fountain of Youth**.



■ Pour la ridicule somme de 40.000 dollars, *Amblin Entertainment*, la boîte de Spielberg, vient d'acquérir les droits du scénario de Scott Gavin, **Small Soldiers**. L'histoire donne dans la veine infantile avec ce gamin qui s'enfuit de chez lui en emportant ses petits soldats de plomb. Surprise : le lendemain au réveil, les jouets sont devenus vivants. Nous qui cherchions à réduire le budget militaire, ça tombe assez bien !

■ Du taf pour Wes Craven. Avec **Shadow of Gray**, il installe ses caméras dans l'académie militaire de West Point. Parallèlement, le réalisateur des **Griffes de la Nuit** se lance dans la production d'un vieux projet, **The Innocents**, version féminine de *"Sa Majesté des Mouches"*. Thème : des adolescentes se crêpent sauvagement le chignon sur une île perdue. Craven choisit pour réalisateur le très talentueux Darrell Roodt (**La Section**).

Editorial

Ce bimestre, notre coup de blues ira au récent film de Cronenberg, **Le Festin Nu**. Déjà parce que nous le défendions, au point de lui consacrer la couverture de notre précédent numéro, mais aussi parce que, diversement ressenti et difficilement perçu, il n'aura tenu l'affiche qu'une poignée de semaines, pris en tenaille qu'il se trouvait entre le tout public **Hook** et l'inquiétant psycho **Les Nerfs à Vif**. Deux gros gabarits qui, en accaparant le réseau d'une bonne cinquantaine de salles pour la seule région parisienne, n'ont pas laissé la moindre chance à l'angoissante dérive cronenbergienne de trouver idéalement son public.
Une occasion de mettre à nouveau en cause la distribution cinématographique en France. Où sont en effet nos **Re-Animator** et **Massacre à la Tronçonneuse** d'antan ? Je veux dire par là, que deviennent en salles les films indépendants qui autrefois créaient l'événement ?
Aujourd'hui, les "petits" films se titrent **Star Trek VI** (25 millions de dollars, quand même ! et qui vient de décrocher la promesse d'une sortie grand écran, mais vraiment de justesse...), ou précisément, ce dernier Cronenberg.
Plutôt que de produire des films, faudra-t-il dorénavant construire de nouvelles salles indépendantes ? Une gageure lorsqu'on sait que le prix du mètre carré sur les Champs ou les Grands Boulevards se rentabilise bien mieux au rayon fripe de luxe ou dans la restauration ultra-rapide.
- Euh, donnez-moi, voyons voir, il est bien votre Châteaubriand ?
- Tiens, prends tes frites, ton hamburger et ton coke, tu payes et tu dégages, O.K. ?
Et le cinéma va s'aligner sur cet exemple. On assiste en effet à la main-mise tous azimuths des grandes structures de distribution (*UGC - Pathé - Gaumont*. Aujourd'hui trois firmes sur le marché, demain bientôt deux) sur un parc de salles visant à la standardisation progressive.
Chaque année, des salles indépendantes tombent dans l'escarcelle boulimique des grands pachas de la distribution. Va-t-on dès lors assister à un renivellement de la programmation, où chaque semaine les mêmes menus se verront proposés aux spectateurs, à l'instar des fast-food évoqués plus haut ?
Et encore, de préoccupante à Paris, la situation devient quasiment tragique en province où le désert culturel gagne inexorablement sur la civilisation. Et ne parlons pas des banlieues et villes nouvelles, où le seul complexe six salles dispense au consommateur les nouveautés du mois, choisies sur des critères strictement commerciaux. Dans une période où le prix des places flirte gentiment du côté des quarante et cinquante francs, on comprend aisément que le spectateur finisse par faire la fine bouche devant ce mécanisme désormais sans surprise : méga prod. ⟶ grosse pub ⟶ battage médiatique ⟶ Claude Lelouch, bonjour, alors vous venez de tourner un nouveau film chiant. Eh bien oui, mon cher Poivre d'Arvor, mais venez-en vite au fait, on m'attend chez Foucault ⟶ giga parc de salles ⟶ consommateur, ouvre ton sac et prend ça, de toutes façons y'a rien d'autre.
Cela nous promet bientôt de beaux week-end à la cueillette du muguet (ça tombe bien, c'est la saison), bien loin des salles obscures, lorsque le processus d'uniformisation s'intensifiera au point de réduire nos choix à leur plus simple expression. L'art sacrifié sur l'autel de la rentabilité à court terme, voilà ce que nous propose la profession pour l'instant. Triste.
Bon, c'est pas tout ça, j'aimerais bien finir sur une note optimiste. Tiens, justement, figurez-vous que *Mad Movies* vient tout juste d'avoir ses vingt ans (pour reprendre une complainte de la regrettée Berthe Sylva). Si vous voulez mon avis, j'aimerais bien pouvoir en dire autant...
Ah c'est vraiment le blues, je vous dis.

Jean-Pierre PUTTERS



■ Le Néo-Zélandais David Blyth revient sur son île natale. Pour tondre le mouton ou renflouer l'épave du Rainbow Warrior ? Non, pour épancher son gros chagrin : n'avoir pu mener une carrière aux Etats-Unis et s'être fait lourder du plateau de **Horror Show**. Alors, pour oublier, il tourne **Moonrise**, avec Al Lewis (**Les Monstres**) dans le rôle d'un papy vampire que protègent et nourrissent deux gamins. Mignon et parfois très joliment poétique. Rien à voir avec le très décapant **Death Warmed Up** qui a fait la réputation de David Blyth.

■ 1er Festival du super 8 de Nancy, le samedi 23 mai à 20h 30, au Centre Culturel A. Malraux de Vandœuvre. Rens. : Association Bande Annonce : 43 28 72 65.

■ La pauvreté de ses budgets n'interdit jamais à Charles Band de s'attaquer à des projets ambitieux. Dans **Seedpeople**, que réalise Peter Manoogian, le mini-mogul hollywoodien s'inspire de **Days of the Triffids** et de ses plantes vivantes conquérant la planète Terre. Ainsi, **Seed people**, après le crash d'un météorite, voit un botaniste bidouiller dans ses éprouvettes des fragments du rocher et les mixer avec des plantes. Illico, les plantes mutent et agressent les hommes qui, eux aussi se métamorphosent... Mais que fait Brice Lalonde, enfin quoi !

■ Alors que Jean-Pierre Papin (J.P.P. pour les intimes...) nous les rase menu-menu avec son rasoir bic jetable, **Blade Master**, lui, évoque plutôt *Gillette* deux lames avec ses épées. La première décapite et la seconde empêche la tête de repousser ! Ce super-héros défend, dans l'ordre, son honneur, la veuve et l'orphelin, ses idéaux et la couche d'ozone ; car rien de plus écologique que l'arme blanche ! *Concorde* continue de pomper la veine "sword and sorcery" fauchée avec cette production Mike Elliott mise en scène par Hans Epstein.

■ Les cinéphiles vicieux vont se régaler avec **Non-Vegetarian Zombies from Outer Space** dont un certain Brendan Faulkner porte la responsabilité. L'énoncé du script respecte bien le titre. Vinny, un malfrat, prend pour la première fois des vacances bien méritées en compagnie de sa famille et de son garde du corps. Malheureusement, des morts-vivants animés par une force extraterrestre viennent troubler leur repos... Krishna Shah, le producteur inspiré du film, possède déjà une solide expérience en la matière : il avait autrefois écrit, produit et réalisé **Hard Rock Zombies** ! De quoi crier haro sur le Krishna... (terrible celle-là, non, hein chef... allo, chef ? - *bof !*).

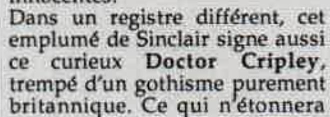
■ Le Prix de la Jeunesse a été décerné, pour cette année, au film **Delicatessen**, de Caro et Jeunet, et ce n'est que justice.

TONY SINCLAIR REPREND LA PLUME



La pauvre Alice, chatouillée à mort au pays merveilleux de la plume assassine...

Après **Count Tickula, Dr. Ticklestein, Son of Ticklestein, Can-o-Balls** (farceusement inspiré du Système du Dr. Goudron et - on l'attendait - du Pr. Plume, chers à Edgar Poe), sans compter sa version plumitive du Fantôme de l'Opéra, ce fou de Tony Sinclair nous propose aujourd'hui sa plus récente adaptation chatouilleuse, **Alice in Tickleland** !
La délicieuse Alice se retrouve cette fois dans un monde féérique dont les habitants ne pensent qu'à assouvir leurs plus bas instincts, à savoir chatouiller à mort de jeunes innocentes.



Dans un registre différent, cet emplumé de Sinclair signe aussi ce curieux **Doctor Cripley**, trempé d'un gothisme purement britannique. Ce qui n'étonnera personne si l'on sait qu'il s'inspire là de l'histoire du fameux Dr. Crippen ayant déjà fait l'objet d'une adaptation cinématographique anglaise dans laquelle Donald Pleasence prêtait ses traits au fameux praticien criminel.
Tony Sinclair jette donc le masque et prétend démarrer ici une série de films d'horreur plus sérieux, et de préférence basés sur des faits réels. Tiendra-t-il son pari, sans connaître les chatouillements de sa prime inspiration ? Chacun sait que du masque à la plume il n'y a qu'un pas...



Le bon Dr. Cripley et ses arguments particulièrement incisifs...

■ **Badlanders** de Armand Gazarian fleure bon la zone Z. En 2020, le sieur Akira règne sur une terre très madmaxienne. Il expédie, par téléportation, deux opposants doués pour les arts martiaux sur une planète-prison. A peine arrivés, ils dérouillent des hommes de Néanderthal, puis des Barbares que Mel Gibson a déjà corrigés. Dans la mouvance des **Nouveaux Barbares** et autre **Texas Gladiators**. On se croirait revenu aux années quatre-vingts !

■ Le samedi 23 mai, à minuit et au Brady, une nuit "Mario Bava" avec quelques inédits, dont les fameux **Operazione Paura** ou **La fille qui en Savait Trop**. Billets à prendre sur place. 80F (4 films). Rens.: 46-44-89-78.

■ Spécial météo ! Ce n'est pas Gillot Pétré, ni Laurent Cabrol, ni Vincenti, ni... les autres. Mesdames, messieurs, on applaudit très fort **The Meteor Man** de Robert Townsend. A la suite d'une pluie de météorites, un professeur acquiert des super-pouvoirs qui lui permettront de faire la pluie et le beau temps dans son entourage. C'est Townsend qui tiendra le rôle principal (il ferait mieux de tenir le parapluie !), lequel sera entouré de Mel Brooks, Earl Jones et également Bill Cosby (*Cosby Show*), qui annonce que malgré un salaire misérable de 100 dollars la journée, il nous en donnera pour notre argent. Si ça pouvait faire jurisprudence auprès des conducteurs de RER...



■ La Planète des Crapauds est de retour ! Après le jouissivement kitsch **Hell Comes to Frogtown** (en vidéo **Mutations**), les batraciens barissent à nouveau dans **Frogtown II** (*non, coassent, tout simplement, mon bon San Helving*) du brave Donald G. Jackson. Et attention le script dépote un maximum. Ainsi y trouve-t-on Lou "Hulk" Ferrigno dans la panoplie très "Rocketeer" du Texas Rocket Ranger John Jones. Prisonnier du savant fou Tanzer (Brion James, au profil de rat), scientifique à la solde des crapauds mutants, il pourrait bien être transformé en batracien s'il n'y avait pas son pote Sam Hell (Robert Z'Dar, le Maniac Cop). Malgré les hordes baveuses du terrible Czar Frogmeister, Sam Hell va-t-il réussir à tirer le courageux John Jones des doigts palmés des grenouilles de l'enfer ? Hé, ho, ça vous intéresse ce que je dis ?
La distribution inclut aussi Charles Napier et Don Stroud, deux tronches habituées de la série B.

■ Il suffit que deux séries marchent du tonnerre (***Star Trek : the Next Generation*** et ***Quantum Leap***) pour que les télés américaines redécouvrent la SF. Chez *A.B.C.* on annonce **Deadly Games**. Des monstres de jeux vidéo débarquent dans le monde réel (ces gars, c'est plus fort que toi !), **Doors**, où une femme se balade dans des mondes parallèles et **Running Delilah**, montrant un cyborg de sexe féminin, agent du gouvernement. *N.B.C.* annonce un **Man and Machine** donnant vie à un cyborg femelle flic, c'est carrément différent ! **Journey to the Center of the Earth** modernise le roman de Jules Verne, alors que **Knightrider 2010** expédie dans le futur le vieux motard que j'aimais. **The Island** se déroule dans... une île (*Bravo, je vois qu'on suit...*), refuge de créatures bizarres crées biologiquement par accident par un savant formé à l'Université de cinglologie. Passons rapidement sur **Red Dwarf**, un vaisseau spatial à la dérive dans la galaxie, pour conclure avec **Fastforward**, où un flic cryogénisé, décongelé en 2022, doit faire équipe avec son propre fils. Maintenant que *La 5* est tombée dans le Trou Noir, qui va nous faire découvrir toutes ces merveilles ? Dorothée, vous croyez ?



■ Réalisateur inspiré de **Frogtown II**, Donald G. Jackson enrichit également sa carrière de **The Roller Blade Seven**, séquelle de **Roller Blade Warriors** où des nénettes aux mensurations respectables se déplacent en patins à roulettes dans un monde post-apocalyptique. En 2017, où des machines dominent le monde, ces walkyries de la patinette corrigent le diabolique tyran Pharoah qui retient prisonnier Sparrow, une magicienne dont dépend le sort de la planète. Chemin faisant, les amazones du patin croisent le redoutable Chevalier Noir incarné par Frank "frère de" Stallone ! Artisan du générique prestigieux, Donald G. Jackson recrute également William Smith, Karen Black, Don Stroud et Joe Estevez.

■ Gunnar Hansen, le mythique Leatherface du premier **Massacre à la Tronçonneuse**, ne lâche pas le morceau. Dans **Campfire Tales** de William Cooke et Paul Talbot, il raconte quatre histoires à des gamins terrifiés. La première, ***The Hook*** où un psychopathe dont la main gauche est jumelle de celle de Freddy course une jeune femme. ***Overtoke*** voit deux types acheter une veste de marin, qui bouffe et possède ceux qui la portent. ***The Frights Before Christmas*** nous refait le coup du Père Noël fêtant le petit Jésus à grands coups de hache. Dans ***Skull & Crossbones***, un vieux pirate réveille par mégarde les hommes qu'il a tués dans la quête d'un trésor. Des faux airs de **Creepshow**, tout ça. Très bien pour la Chandeleur, donc...

■ Donald G. Jackson toujours et encore. L'homme de **Frogtown II** et de **The Roller Blade Warriors** s'adonne au psycho-killer bucolique. Dans **Kill Kill Overkill**, un misogyne devenu fou attaque exclusivement les femmes, des ambassadrices de Satan selon lui. Ecumant de rage, il zigouille d'abord celle qui a séduit son frère, puis perturbe la villégiature de trois beautés citadines avides de caméscope.



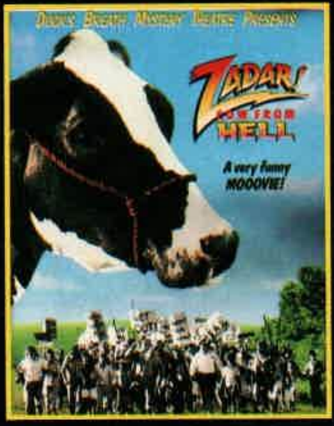


■ **Motor Psycho** ne rechigne pas dans le superlatif : le rythme speed, l'humour noir de **Mad Max 2** et **Terminator** ! Rien que ça. Très simple le scénario : le motard fou Billy Badd traque sur les routes du désert californien un couple d'étudiants. Evidemment, ceux-ci, de victimes vont se changer en chasseurs et feront payer au dingue le prix fort pour son agression...

PROTOTYPE



Après le motard bionique et casqué de **R.O.T.O.R.**, sosie de l'italien **Robowar**, les réalisateurs ont laissé tomber les robots ringards inspirés de **Terminator** et **RoboCop**. Que les cybernéticiens de la zone Z ne se bilent pourtant pas car voici venir **Prototype**, écrit et réalisé par Phillip Roth. Assez ambitieux, **Prototype** est à ce point bancal que son producteur envisage de le remonter pour parvenir à le fourguer sur le marché international. En 2057, la guerre fait rage dans les rues des grandes villes américaines. Le gouvernement tente de mater les rebelles. Vingt ans après, un scientifique fouillant des ruines découvre un laboratoire secret où, autrefois, des confrères bossaient sur un projet top secret visant à donner naissance aux Prototypes, moitié-hommes, moitié-robots, censés étouffer la rebellion. Le prof retape un Prototype, lequel pourchasse dès lors une jeune femme farouche, qui a autrefois échappé au massacre des siens.
Evidemment, Monsieur Roth ne peut récuser l'accusation : **Prototype** plagie ouvertement **Terminator** en rafistolant tant bien que mal (et plutôt mal que bien) une intrigue originale !




Miroir, mon beau miroir, suis-je vraiment cocu, ou seulement victime de la méchante vache de l'enfer ?

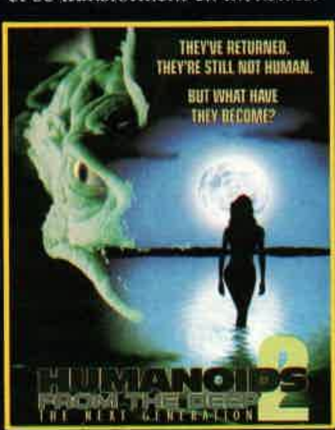
■ Dans le genre, **Zadar ! Cow from Hell** (autrement dit Zadar, la vache de l'enfer, quoi) n'est pas triste non plus. Vu le titre, on s'en doutait déjà. Sur le tempo fracassant de **L'Homme Homard Venu de Mars**, Robert C. Hughes parodie méchamment la série B. Ainsi, son héros, un réalisateur de séries Z, entreprend de tourner **La Nuit des Morts-Vivants** dans un champ de maïs. Il invente le personnage de Zadar, la vilaine meuh meuh. Mais parallèlement à un tournage cataclysmique, les laitages locaux atteints par les radiations de la centrale nucléaire toute proche provoquent d'étranges mutations. Les consommateurs se changent tout bonnement en bovidés. Attention aux quotas laitiers, les mecs !

■ Pour se changer des excès sanglants de son **Dracula**, Coppola pourrait bientôt réaliser une nouvelle version de Pinocchio. Les productions Jim Henson fourniraient les créatures étranges illustrant le célèbre conte.

■ Le prochain film de Claude Chabrol, produit par Marin Karmitz, **The Penultimate Truth**, est de la SF pure et dure. Pendant une guerre interminable, la plupart des gens vivent sous terre et communiquent avec les "terrestres" par l'intermédiaire de robots. Allez la France !

■ Ca bosse dur à Hollywood. Le british destroy Richard Stanley **(Hardware)** prépare une nouvelle version de **L'Ile du Docteur Moreau.** Heureux du succès de **The Lawnmover Man,** le jeunot Brett Leonard **(Re-Animator Hospital)** passe à la vitesse supérieure avec **The Immortals**. Directement après le mixage de **Batman, le Retour** (celui qui l'appelle **Batman II** a perdu), Tim Burton enchaîne sur une comédie macabre, **Sweeney Todd**. Michael Jackson espère bien tourner **Midknight** malgré le suicide de l'homme qui devait le co-produire, le directeur artistique Anton Furst. Arnold Schwarzenegger reprend du muscle pour les besoins de **The Last Action Hero** dans lequel un gamin est littéralement avalé par son écran de télévision. De l'autre côté, il vit de folles aventures en compagnie de son héros préféré (Arnold). Van Damme s'intéresse à la science-fiction destroy avec **Hardwired** d'après un roman cyberpunk. Peter Yates **(L'Habilleur, Krull)** adapte Stephen King dans **Needfull Things**. Joe Dante fait un come-back à l'occasion de **Matinee** dans lequel un gosse rencontre un monstre ringard des années soixante qu'il idolâtre. Scénariste de **Starfighter** et réalisateur des **Aventuriers de la Quatrième Dimension**, Jonathan Betuel n'a peur de rien. Dans **Theodore**, il met en scène un drôle de tandem, un flic humain et l'autre de race dinosaurienne !

■ Dans le registre des séquelles dont on se serait bien passé, voici que rapplique la suite des **Monstres de la Mer** (1980), dont notre excellent rédacteur en chef a tiré sa ravissante couverture de son succulent ouvrage, *Ze Craignos Monsters*, 249 F dans toutes les bonnes... (*arrête, San Helving, ça vaut mieux pour toi !*). Cette suite s'intitule magistralement **Humanoïd From the Deep 2, The Next Generation**. Un salaud d'industriel déverse des produits toxiques dans la mer. Génétiquement atteints, les poissons mutent et se transforment en monstres.



■ Incroyable mais vrai ! Mike Nichols (cinéaste réputé très sérieux) retrouve un des comédiens de prédilection, Jack Nicholson **(La Brûlure, Ce Plaisir Qu'on Dit Charnel)** pour un film où l'ex-Joker incarnera un loup-garou.

■ Les grandes écoles parisiennes organisent les 9 et 10 mai la 1ère Convention de Jeux de Simulation qui se déroulera au 14, rue de la Chapelle, Paris 18ème. Rens. au 48-26-43-95 ou au 48-05-43-45.

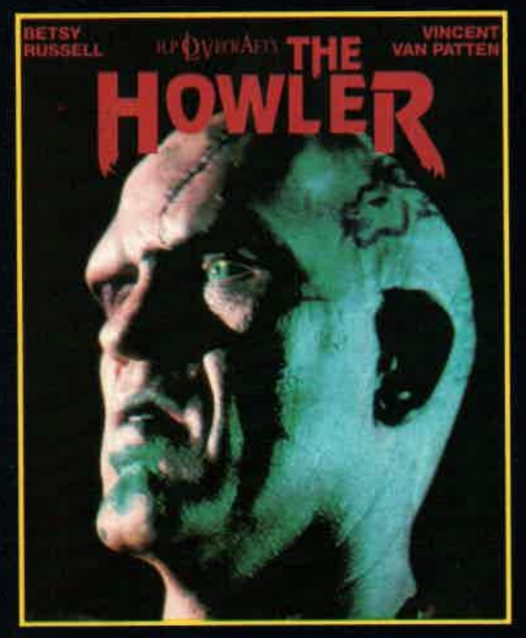
■ Le producteur-réalisateur Charles Band recycle une fois encore les gigantesques robots de l'inédit **RoboJox**. Après **Crash & Burn** (ça doit faire mal ! - *de toute façon, on ne te demande pas ton avis...*), il promet donc **Robot Wars**. A la fin du 21ème siècle, la Terre se divise en deux hémisphères ennemies. Leurs armes sont des forteresses ambulantes titanesques. La paix revenue, le plus imposant de ces robots sert d'attraction touristique. Cependant, des terroristes le réactivent avec pour intention de détruire Los Angeles. On leur souhaite bien du plaisir...



■ **Sorority House of Vampires**, que voilà un joli titre comme on aimerait en voir plus souvent. Réalisé par Geoffrey DeValois et interprété par les ravissantes Natalia Bondurant, Kathy Presgrave et Denetrice Bickham. En fait, on s'avance car on ne les connaît pas, mais vu le sujet... Le script lâche en pleine nature une bande de vampires qui harcèlent quelques jeunes étudiantes en plein bizutage dans une baraque forestière. Y'a bon nanar !

■ **To Sleep with a Vampire** est une des nombreuses histoires de suceurs de sang actuellement en tournage. Celle-ci, sous la direction de Adam Friedman, est une production *Concorde* qui s'inspire d'un de leurs précédents succès, **Dance of the Damned**, de Katt Shea Ruben. Scott Valentine est un Prince des Ténèbres solitaire qui trouvera son salut et la rédemption chez une prostituée errant dans les rues sordides de Los Angeles. Enfin, qu'y dit le gars, hein !

■ Lovecraft tombe dans les abîmes de la série Z. Inspiré d'on ne sait quelle nouvelle, **The Howler** de Thom Keith ringardise ainsi les écrits fiévreux de l'écrivain maudit. Une bande de nénettes bandantes, accompagnées d'un anthropologue sexy, visitent des montagnes réputées hantées par des esprits indiens. En fait, c'est un druide satanique qui y sévit présentement, secondé par un géant vert évoquant le plus kitsch des monstres de Frankenstein.



■ Contrairement à ce que son titre pourrait indiquer, **The Ram** ne s'intéresse nullement (enfin, pas plus que nous, tout du moins !) aux exploits d'Aboville, mais à un personnage mi-homme mi-bête totem d'une secte satanique à propos de laquelle enquête un journaliste fouineur (*keep cool et pose un point, San, qu'on reprenne notre souffle...*). Et il risque fort de tourner chèvre en fin de compte. Voilà un thème qui sent bon (*le bouc peut-être ?*) la série Z et qui sera mis en scène par Norman Thaddeus Vane (**Horror Star**).

■ Vous reprendrez bien un peu de Porto ? Alors le prochain Festival de Porto se tiendra du 5 au 14 février 93 et fêtera "l'année Dracula". Avec, au total, cinq écrans et 200 projections !

■ **The Pool** est une comédie d'horreur écrite par Alain Ormsby qui met en scène un monstre mangeur d'hommes réfugié dans la tuyauterie d'une piscine. Seul un jeune gars est au courant et tente de convaincre un monde incrédule. Pas facile d'en venir à bout (et si on essayait avec *Destop* ?).

■ Cela devait arriver : Roger Corman et Fred Olen Ray vont produire ensemble un certain **Stepmonster** réalisé par Jeremy Stanford pour *Concorde*. Imaginez la surprise de ce gosse qui découvre que la femme dormant dans le lit de son père divorcé est... un monstre ! Au propre, pas au figuré...

San HELVING

CELINE

Céline a 22 ans et a tout perdu le même jour. Son père, qui lui apprend sur son lit de mort que c'est une enfant adoptée. Sa fortune, la veuve ne lui accordant qu'une part minime de l'héritage. Son fiancé, qui la plaque après avoir appris tout ça. Au bord du suicide, elle est recueillie par l'infirmière du village où elle vit, une jeune fille malade du cœur qui elle aussi a tenté de mettre fin à ses jours. Elle essaie de redonner à Céline l'envie de se retrouver en utilisant notamment plusieurs méthodes de relaxation dont le yoga. Céline prend goût à ces méditations quotidiennes, à tel point qu'elles se transforment en contemplations où la jeune fille reste des journées entières immobile, les yeux fermés. C'est là que les événements commencent à se précipiter. Céline refuse de monter dans une voiture qui quelques instants plus tard sera accidentée. Céline se dédouble, arpente en même temps les allées du jardin et les couloirs de la maison. L'handicapé que soigne l'infirmière approche Céline alors qu'elle est en méditation et se remet miraculeusement à marcher. Et il y a cette grande forme noire qui apparaît.
Ecran carré, photo pourrave, acteurs à la diction scolaire, paysage de France profonde, on se croirait revenu aux malheureux temps des productions *Ciné 16* des stations régionales de *FR3*. Malgré tout, **Céline** possède un charme indéniable : la sincérité.
Sincérité des croyances de Brisseau que l'on sent profondément déiste. Le film plonge dans une spiritualité totale sans jamais tomber dans le trip catho-moraliste. Brisseau ne porte pas de jugement sur Céline. Il n'en fait ni une sainte ni un démon. Il regarde simplement ceux qui font de Céline une sorte de miracle humain. Il les comprend, et nous les fait comprendre.
Sincérité de l'amitié entre les deux femmes. Rarement amité féminine aura paru aussi vraie à l'écran. Une amitié qui dépasse le cadre de l'éloignement physique dans une très belle scène finale où l'esprit de l'une sauve le corps de l'autre.
Sincérité du propos du cinéaste, qui à l'opposé d'un Lelouch n'impose rien. Brisseau se contente de raconter la destinée d'une jeune fille perdue. Finalement, c'est lui qui nous la raconte, la belle histoire.

Didier ALLOUCH

France. 1992. Réal. et scén.: Jean-Claude Brisseau. Dir. phot.: Romain Winding. Mus.: Georges Delerue. Prod.: Gaumont. Int.: Isabelle Pasco, Lisa Heredia, Danièle Lebrun, Daniel Tarrare, Lucien Plazanet... Dur.: 1 h 28. Dist.: Gaumont. Sorti le 1er avril 1992.



CONFESSIONS D'UN BARJO

Spécialisé dans des productions amidonnées (genre **Indochine** où Catherine Deneuve vieillit sans prendre une ride, c'est pas fantastique ça !), le cinéma français génère parfois des films autres, extraterrestres, des films en rupture de tradition nationale. Il y a un an, **Delicatessen** mêlait Tex Avery, Terry Gilliam et de vieux classiques du terroir sous la baguette magique de Caro & Jeunet. Sans prétendre au même délire narratif et visuel, Jérôme Boivin se risque à un exercice délicat. Raconter un film à la première personne, via un personnage déconnecté, pensant le monde selon des règles inédites. Les siennes ! Celles du Barjo, un être étrange, aux grosses lunettes, coiffé avec un pétard, observant, analysant, philosophant sur ses proches d'après des précepts psychologiques établis par ses soins. Rendant compte de la moindre de ses pensées, des actes les plus insignifiants commis autour de lui, le Barjo ne se remet jamais en question ; il est sûr de lui, de ses conclusions. Pas bien méchant, il espionne Fanfan, sa sœur, pour le compte de son mari, victime d'un infarctus à la suite d'une partie de badminton... Le Barjo prédit aussi la fin du monde pour le 23 avril. Tous les signes convergent dans ce sens. Il aura lieu cet apocalypse, mais à une échelle bien plus réduite que prévue...
Jérôme Boivin, iconoclaste, laisse son Barjo commenter l'intrigue, le cocufiage de Charles par Fanfan, les prémices de la fin du monde. Froidement, sans le moindre recul, le Barjo tire des enseignements aberrants des événements. Pas aussi sarcastique, sardonique et calculateur que le chien Baxter, il en possède pourtant la logique imperturbable. Toute l'humanité est dans l'erreur, sauf le Barjo, le seul à avoir la science infuse. Le Barjo ? Un autodidacte surdoué !
Fidèle dans l'esprit au roman de Phillip K. Dick, Jérôme Boivin et son dialoguiste Jacques Audiard (fils de Michel) démontrent par a + b que la folie a aussi sa logique. Mais leur film n'a rien d'un exposé médical sur la schyzophrénie. Burlesque, surréaliste, inventif, drôle, insolent, **Confessions d'un Barjo** amuse et s'amuse du malheur des autres, des petites haines de tous les jours. Mais derrière les doubles foyers de ses binocles, au-delà de son auto-satisfaction permanente, le Barjo nous murmure au creux de l'oreille qu'à notre niveau nous en sommes tous, des barjos !

Marc TOULLEC

France. 1991. Réal.: Jérôme Boivin. Scén.: Jacques Audiard et Jérôme Boivin d'après un roman de Phillip K. Dick. Dir. phot.: Jean-Claude Larrieu. Mus.: Hugues le Bars. Prod.: Patrick Godeau. Int.: Hippolyte Girardot, Richard Bohringer, Anne Brochet, Consuelo de Havilland, Renaud Danner, Nathalie Boutefeu, Alain Roback... Dur.: 1 h 25. Dist.: Pan Européenne. Sortie nationale le 13 mai 1992.

NE DITES PAS A MAMAN QUE FRED EST DE RETOUR !

Et pendant qu'on y est, n'allez pas dire au distributeur que son titre est débile, on sait jamais, il est peut-être violent. Réalisé par le Hollandais Ate De Jong, **Drop Dead Fred** raconte comment Elisabeth, une jeune fille cocufiée, dépossédée de sa voiture et virée de son travail dans la même journée, retrouve un vieux copain d'enfance, Fred. Particularité de Fred, il n'existe que dans la tête d'Elisabeth. Cet ami imaginaire, en quelque sorte le jumeau positif de Beetlejuice, ne fait rien que des bêtises et entraîne Elisabeth dans un délirant parcours du combattant dans le seul but de la faire grandir, mûrir.
Et là, brusquement, je m'aperçois, à la lecture du papier de Rallouch sur **Céline**, que les deux films ont le même sujet. Et que si Céline s'en tire en ayant recours au mystique, Elisabeth, elle, trouve son salut dans un retour vers l'enfance. Comme Peter Pan dans **Hook**, comme plein de personnages de plein de films américains. Ils sont vraiment cons des fois ces Américains !

Vincent GUIGNEBERT

Drop Dead Fred. *USA. 1991. Réal.: Ate De Jong. Scén.: Tony ingleton & Carlos Davis. Dir. phot.: Sandi Sissel. Prod.: Paul Webster. Int.: Phoebe Cates, Rick Mayall, Marsha Mason, Carrie Fisher, Tim Matheson, Bridget Fonda, Ron Eldard... Dist.: Sirius. Dur.: 1 h 30. Sortie nationale prévue le 3 juin 1992.*

LA BELLE HISTOIRE

L'action de **La Belle Histoire**, dont le titre est déjà un sommet de suffisance, se situe à cheval sur deux époques, les temps bibliques et la période contemporaine. Lelouch est parti de la légende des abeilles d'Israël, ces abeilles élevées dans une léproserie et qui auraient butiné Jésus. Il a repris tous les protagonistes de ce mythe et qu'ils s'étaient reincarnés dans des personnages de notre époque. Il met en parallèle la destinée de ses héros contemporains et des figures de l'Antiquité pour aboutir à une conclusion qui conforte l'idée de la réincarnation.
L'affiche de **La Belle Histoire** promet 3 h 30 de grand spectacle. Le film, lui, propose la même durée d'insupportable chienlit faussement mystique. Ce que pense Lelouch de la Vie, de la Mort, de Dieu, des Hommes, et pendant qu'on y est de l'éducation, de la justice, de la maladie..., ponctue régulièrement le film de réflexions au ras des pâquerettes. La philosophie de la star-réalisateur, c'est un discours démagogue énoncé sur du Gipsy King en boucle. Aïe aïe aïe...

Didier ALLOUCH

France. 1992. Réal., scén. et prod.: Claude Lelouch. Dir. phot.: Jean-Yves Le Mener. Mus.: Francis Lai et Philippe Servain. Int.: Gérard Lanvin, Béatrice Dalle, Marie-Sophie L., Gérard Darmon, Paul Préboist... Dur.: 3 h 30. Dist.: AFMD. Sorti le 25 mars 1992.

L'EVASION DU CINEMA LIBERTE



Couvert de lauriers par le jury du dernier festival d'Avoriaz, **L'Evasion du Cinéma Liberté** succède donc à **Duel**, **Soleil Vert**, **Terminator**, **Dark Crystal** et autre **Elephant Man** au firmament du genre. Y'a comme un malaise quelque part. Sans doute pris d'une envie folle d'encourager la démocratie dans l'ancien bloc de l'Est, Malcolm MacDowell, Richard Lester, Peter Weller et Maruschka Detmers n'ont donc pas hésité à récompenser ce film, certes estimable, mais d'un académisme déprimant côté réalisation. Comme le jury du festival de Cannes couronnant Andrzej Wajda et son **Homme de Fer** pour stimuler le syndicat Solidarité et Lech Walesa, Avoriaz prône un vote politique au détriment d'un choix artistique. En 1977, il était encore audacieux et opportun de plébisciter le combat d'un cinéaste polonais engagé contre un communisme répressif. En 1992, soutenir la même action revient à donner un coup d'épée dans l'eau, à hurler bien fort que la censure liée à la doctrine stalinienne c'est vraiment réactionnaire, mesquin et mal. Merci de nous énoncer explicitement ce qu'on savait déjà depuis des lustres.
De même, offrir à **L'Evasion du Cinéma Liberté** le Grand Prix d'Avoriaz n'est pas lui rendre service. D'une telle récompense, on attend un spectacle brillant, imaginatif, doué de raison et reluisant dans la forme. Ce n'est pas franchement le cas de **L'Evasion du Cinéma Liberté**, qui ne se morfond pas pour autant dans la bêtise satisfaite. Non, cette version polonaise de **La Rose Pourpre du Caire** (le réalisateur remercie d'ailleurs Woody Allen d'avoir gracieusement prêté une copie de son film) enthousiasme même au prime abord. Un censeur gras du bide, procédurier et triste comme une carpette usée jusqu'à la corde, fait face à la résistance des œuvres destinées à des coupes sombres ou à l'interdiction totale. Lassés d'interpréter des mélodrames médicaux plus ringues encore que **General Hospital**, des comédiens se mettent en grève, parodient leurs personnages, emploient un argot bien juteux et condamnent vigoureusement le système. Ils le font dans le film même. Les hauts fonctionnaires s'engouffrent dans la salle, l'opérateur panique et projette deux films parallèlement sur le même écran. Résultat : l'explorateur incarné par Jeff Daniels débarque dans un hôpital dont le personnage débraie en attendant la levée de la Censure. Rongé par la mauvaise conscience, le héros finit par se ranger aux côtés des grévistes, contre ses supérieurs engoncés dans des principes rétrogrades...

Il y a de belles choses dans **L'Evasion du Cinéma Liberté**, des trouvailles poétiques, un humour froid, un message à soutenir, une haine de ceux qui osent intervenir contre une œuvre d'art. Mais la réalisation ne rend pas justice aux intentions d'un scénario riche et souvent délirant. Dans un style quasi documentaire qui ferait sensation dans un drame social sur fond de HLM fissurés, Wojciech Marczewski ne parvient pas à maintenir le spectateur éveillé. Sa mise en scène plaque au sol des péripéties, un imaginaire en manque de souplesse, de légéreté. Entre le plomb et la plume, Marczewski choisit le plomb.

Marc TOULLEC

Ucieczka z kina "Wolnosc". Pologne. 1991. Réal. et scén.: Wojciech Marczewski. Dir. phot.: Jerzy Zielinski. Mus.: Zygmunt Konieczny. Prod.: Film Studio Tor. Int.: Janusz Gajos, Zbigniew Zamachowski, Teresa Marczewkska, Wladyslaw Kowalski, Jerzy Binczcki... Dur.: 1 h 32. Dist.: Films sans Frontière. Sorti à Paris le 29 avril 1992.

ABONNEMENT



SPECIAL "BZZZ BZZZ..."

Abonnez-vous et recevez la K7 gratuite d'un des épisodes de la fameuse trilogie entomologique !

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Mad Movies et *Fox Vidéo* sont heureux d'offrir aux 100 premiers à nous envoyer leur abonnement une K7 de la collection "Frissons" parue chez *Fox Vidéo*. A choisir dans la liste ci-après : **La Mouche Noire**, le film original de Kurt Neumann (1958), **La Mouche**, le remake de David Cronenberg, **La Mouche II**, la séquelle de Chris Walas.



Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez sur le bon d'abonnement, nous vous enverrons l'un des cadeaux suivants : l'adaptation en poche du film **La Guerre des Etoiles**, l'un des deux pin's *Mad Movies*, le pin's **Killer Clowns**, le poster, format 75 x 115 d'*Impact* Spécial Avoriaz avec les 10 plus grands héros du Fantastique dessinés par Melki, l'affichette format 50 x 120 cm d'**Highlander, le Retour**, l'affiche (idem) de **Total Recall**, l'affiche (idem) de **Beetlejuice**, ou l'affiche (120 x 160) de **Re-Animator II**. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________________ PRENOM ____________________

ADRESSE ____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
La Belle Histoire	1		1		
Le Cobaye					4
Confessions d'un Barjo			2		5
Détective Phillip Lovecraft			3		4
Evasion du Cinéma Liberté	2				2
La Famille Addams	2		2	3	4
Le Festin Nu	3		6	3	6
Free Jack			3		3
Hook			0	3	1
Mutronics	1	2	1	2	3
Timebomb	4	5	4		4

BOX-OFFICE

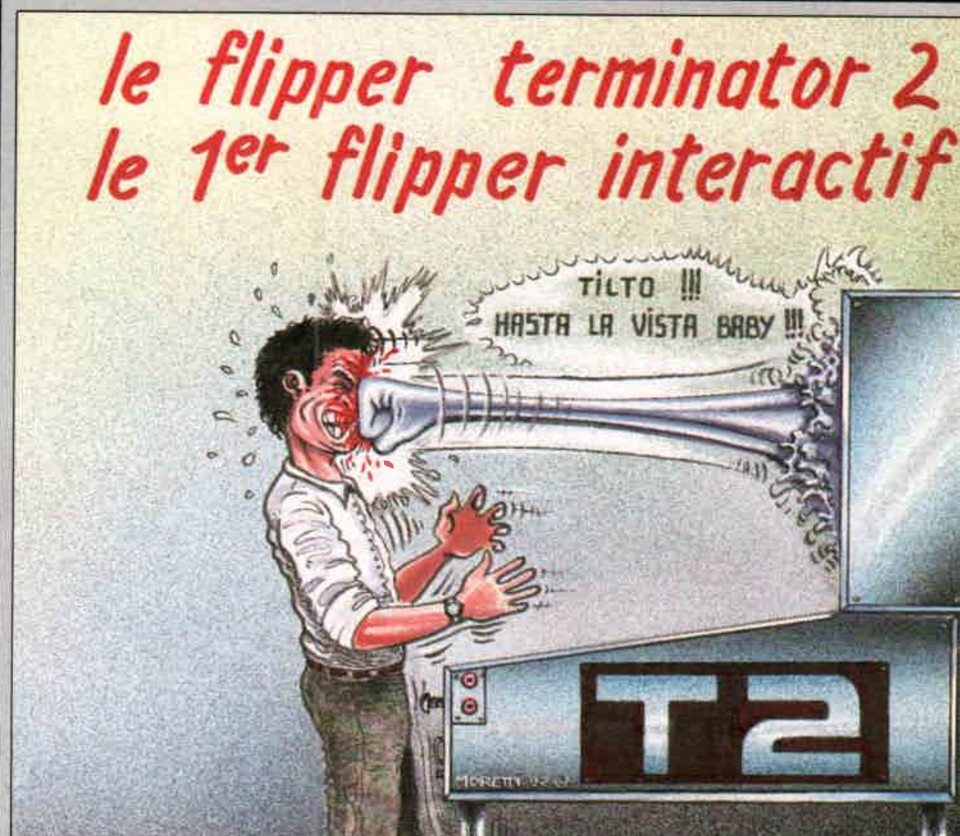
Contre toute attente, **Hook** cartonne. Pour être honnête, *Mad Movies* présageait une dérouillée magistrale, un bouche à oreille désastreux, bref un box-office démarrant fort et s'écroulant dès le lendemain, sur l'exemple de **Highlander le Retour** et **RoboCop 2**. Sans atteindre les sommets de **Terminator 2**, Steven Spielberg et sa bande de pirates moelleux de l'encéphale grimpent au grand mât et remontent dans leurs filets 564.000 bambins en 4 semaines. Un très bon score, sans doute consécutif à une campagne publicitaire exemplaire. Comme quoi il est impossible de faire de l'excellent boulot sur un film dont les qualités prêtent vraiment à discussion. La pavillon noir bat donc énergiquement aux quatre vents de la cité lacustre de Neverland.
Pendant que Spielberg et ses boucaniers trinquent leur abordage réussi au rhum, d'autres picorent des miettes. **Le Festin Nu**, ce n'est pas vraiment un banquet bien achalandé ! Exploité très timidement dans 8 salles Paris-périphérie, presque aussitôt retiré de l'affiche, le chef-d'œuvre de David Cronenberg rameute quelques 40.000 timbrés. Et la plupart ont bien du mérite d'échouer dans des salles minuscules pour assister aux élucubrations de Peter Weller. *A.A.A.*, le distributeur au bord de la banqueroute, vient d'ailleurs d'être racheté. N'ayant plus de thunes pour lancer correctement **Le Festin Nu**, il l'a purement et simplement sacrifié. Du gâchis.
Pas de pot non plus pour le très beau **Truly, Madly, Deeply**. Logiquement, le film aurait dû bénéficier d'un bon bouche à oreille et s'installer confortablement dans quelques salles parisiennes pour une longue période. Niet. En trois semaines, il n'en est qu'à 8.000 adeptes. Trop peu.
Très satisfait des résultats de **Hook**, *Columbia* marque un nouvel essai avec **La Famille Addams** dont on aurait pu croire que les antécédents culturels demeuraient typiquement américains. Ben, non. Gomez, Morticia et les autres membres de cette communauté sont parvenus à inviter 200.000 convives dans leur manoir miteux, et ce en deux semaines seulement. *Columbia* encore assiste au retour du **Silence des Agneaux** sur le devant de la scène. Couvert d'Oscars, le film de Jonathan Demme, un an après sa sortie, redémarre fort et fait une 54ème semaine d'exclusivité à 27.000 gugusses. Dernier pointage : environ 750.000 entrées sur la capitale. Un exploit.
Aux states, Stephen King compte deux nouveaux succès cinématographiques étroitement liés à son nom. **Sleepwalker** ramasse 22 millions de dollars en une semaine. Rare pour un film fantastique non familial. De son côté, **The Lawnmower Man (Le Cobaye)** et ses sensationnels effets spéciaux plafonnent à 35 millions. *New Line*, déjà responsable des pactoles des **Freddy** et autres **Tortues Ninja**, peut s'estimer heureux. En France, **Le Cobaye** sortira le 29 juillet et **Sleepwalker** le 26 août, le même jour que le fatidique **Alien 3**. En matière de fantastique, l'été sera donc chaud puisque sont également prévus **Star Trek VI** (15 juillet), **Batman le Retour** (15 juillet), **Histoires de Fantômes Chinois 2**, **Zu**, **Warriors from the Magic Mountain** et **Les Mémoires de l'Homme Invisible**... Pas mal non ? ■



Une machine qui ne libelle pas de gros chèques (Le Festin Nu).

L'événement du

JEDI



Superflu et super flux

Alors qu'il y avait plein de raisons de penser que le cinéma était tombé entre les mains d'épiciers propres sur eux, on apprend de source sûre qu'un commando de cinéastes provocateurrs vient de se former. Date et lieu de l'offensive : du 7 au 19 mai, à Cannes. Nous y serons !

Si le monde cinématographique est en pleine mutation, la vie trépidante du critique en subit des conséquences certaines. Avant, en des temps fort éculés, la semaine du cinéphile rétribué s'organisait en fonction des sorties de films attendus, des projections de presse alléchantes, des papiers à pondre dans l'euphorie générale. A cet emploi du temps, allégé aujourd'hui, viennent se substituer des rendez-vous ponctuels et tout à fait déconcertants. Prenons pour exemple la semaine du 20 au 27 avril (1992). Le lundi, à 20 heures, nous sommes tous conviés à un dîner spectacle avec les Tortues Ninja. Le carton d'invitation précise qu'il faut se déguiser en pizza et on s'amuse comme des fous à se garnir d'olives et d'artichaud. Personnellement, j'ai un peu forcé sur la mozzarella, et, à l'odeur, j'abandonne rapidement l'idée de draguer l'attachée de presse. Le mardi, petit déjeuner sportif sur l'initiative de *Flip S.A.*, société spécialisée dans le divertissement mécanique. Après quelques croissants savoureux, le concours de flipper peut commencer. Je réussis à arracher l'Extra-ball à **La Famille Addams**, allume la rampe du Spécial de **Terminator 2**, claque deux parties sur **Batman** et bourre furieusement **Elvira** qui s'obstine à m'envoyer des pénalties au mauvais moment. Je termine quand même troisième et gagne une fantastique collection de pin's cinéma que je m'empresse d'accrocher à ma chemise, ne trouvant plus de place sur la veste.

Mercredi, le jour des enfants. *Columbia* invite les journalistes et leur marmaille au jardin d'acclimatation pour une habile reconstitution en miniatures de leur dernière grosse sortie en date, **Hook**. Je me joins au troupeau, très excité par le spectacle proposé : dans le bac à sable, les animateurs empoignent les répliques en plastique de Peter Pan et Crochet, et simulent un incroyable combat à l'épée en bruitant la scène (*"Cling cling, ouch, ah ah ah tu ne t'en tireras pas comme ça Peter, cling cling, argh"*). Plus loin, le galion téléguidé du Capitaine Crochet navigue dans le bassin des poissons rouges pendant qu'un assistant, grimpé sur une échelle, fait évoluer au bout d'un fil une mouche maquillée en fée Clochette. Enthousiasmé par l'originalité de la démarche, je note sur mon carnet que Steven Spielberg aurait sans doute réussi **Hook** s'il avait utilisé comme acteurs principaux les marionnettes dérivées de son film. Jeudi, 20 heures, projection de **Batman le Retour** à la salle *Warner*. Toute l'équipe de *Mad Movies* s'est déplacée, un peu contrainte et forcée par la promesse d'une couverture dans le numéro de mai. A 20 h 10, l'attachée de presse nous annonce, quelque peu désemparée, que la copie du film est introuvable. Nous feintons une grosse déception, ce qui nous permet de récupérer des dessous de tables et des ronds de serviette marqués du sceau "Batman". Ustensiles que nous testons le soir même chez le chef autour d'un chili sacrément épicé, avant d'entamer une partie de "Silence on tourne", le passionnant jeu de société créé par nos confrères de *Studio*. La partie se terminera tard dans la nuit, les questions étant souvent trop difficiles.

Vendredi, 14 h, entretien détendu avec l'acheteur des droits cinéma de *Nintendo*. J'apprends qu'au lancement sur le marché de la console 16 bits correspond une nouvelle gamme de jeux ciné-rétro : **Sissi Impératrice** (aidez Sissi et l'empereur François-Joseph à re-

conquérir l'Autriche), **Don Camillo en Russie** (dirigez le drôle de curé à l'intérieur des bureaux du KGB et dérobez les plans top-secret sans vous faire prendre) et **Sous le plus Grand Chapiteau du Monde** (évitez que les trapézistes s'écrasent au sol ; avec également un tableau bonus étonnant où il s'agit de ramasser le plus possible de crottes d'éléphant en un temps imparti). Des heures d'amusement en perspective ! Ne possédant que 8 bits, ce qui est déjà pas mal, je me console le soir venu avec une petite partie de **RoboCop**, bien méritée après cette longue semaine d'investigations extra-cinématographiques. Ce week-end, ouf, repos... Pour me changer les idées, je me taperais bien quelques films encore à l'affiche !

Comme vous l'avez deviné, ce qui précède est entièrement vrai et ne laisse pas d'inquiéter. Pourquoi le cinéma se décline-t-il sur des terrains gagnés par l'infantilisme ? Pourquoi les succès du box-office tombent-ils tous ou presque sous le coup d'une loi mercantile ? Pourquoi, si l'on accepte l'idée du merchandising, ne trouve-t-on pas de produits cinématographiques, disons, adultes ? Pourquoi les personnages s'échappent-ils du celluloïd pour rejoindre l'ouvre-boîte au rayon ménager ? Pourquoi le cinéma ne se suffit-il plus à lui-même ? Pourquoi donne-t-il naissance à ces ersatz plus ou moins laids censés appartenir au film dont ils sont issus ? Et surtout, comment échapper à cette douce invasion qui, pour ravir à l'occasion, n'en demeure pas moins irrecevable ?

Il est possible que David Lynch vienne d'apporter une réponse avec son **Twin Peaks - Fire Walk with me**. Remember. ***Twin Peaks***, la série télé, fait l'effet d'une bombe dans le paysage audiovisuel. Le meilleur et le pire du style Lynch abreuvent un récit tortueux adapté avec ce qu'il faut de distance au format télé. Objet de culte presque immédiat, la série, sous le contrôle absolu de Lynch et de son compère Mark Frost, trouve le moyen de faire parler d'elle via des ouvrages originaux ("*Le journal de Laura Palmer*", "*Dale Cooper, ma vie, mes enregistrements*", "*Welcome to Twin Peaks*"), une K7 audio surprenante ("*Diane... the Twin Peaks tapes of agent Cooper*"), et même un jeu de société baptisé du nom de la série où il s'agit de découvrir l'assassin de Laura Palmer. Avec ces gadgets dont il est à l'origine, David Lynch réussit à maintenir **Twin Peaks** artificiellement en vie. En attendant mieux. Le cinéma par exemple. Difficile de croire en effet que le réalisateur palmé de **Sailor & Lula** puisse se contenter d'une exploitation superficielle, bien qu'intelligente, de sa création.

On raconte que David Lynch aurait accepté l'offre de Francis Bouygues d'adapter ***Twin Peaks*** au cinéma pour des raisons pécuniaires. Si tel est le cas, qu'il continue, Lynch, à bosser pour le fric, car **Twin Peaks - Fire Walk with me** est une expérience limite comme on n'en a pas vécue depuis longtemps, très longtemps, trop longtemps. On préfère en fait penser, et ce serait logique, que Lynch a offert à la série une consécration comme seul le cinéma, débarrassé de tout ornement, peut en offrir. Qu'il s'est libéré de deux ans de frustrations télévisuelles (même si la série conserve des séquences plutôt salées) et de travail anecdotique sur ses dérivés pour submerger le film d'une violence physique et morale indescriptible. Vous lirez plus loin dans ce numéro que **Twin Peaks - Fire Walk with me** a de grandes chances de devenir le **Massacre à la Tronçonneuse** des années 90. Les raisons ? J'en voit trois. La première, évidente : qui vient de visionner **Massacre** ou **Twin Peaks** marche bizarrement et tire une tronche de cadavre. La deuxième, objective : les deux films versent lentement dans le cauchemar éveillé d'une victime subissant la sauvagerie environnante ; à l'évasion finale de la fille de **Massacre** répond le passage dans l'au-delà de Laura Palmer (c'est dans la souffrance que naissent les "Saintes"). Et la troisième, d'une importance capitale : comme Tobe Hooper avec **Massacre à la Tronçonneuse**, David Lynch investit crânement l'espace de liberté offert par le cinéma, en profite de façon éhontée ; il joue, il hurle, il sacage tout. Lynch, il a bien sûr lu l'écriteau ("*Prière de laisser cet endroit aussi propre que vous l'avez trouvé en entrant*"), mais quand l'envie est pressante, on ne vise pas forcément la cuvette !

Présenté en Compétition au Festival de Cannes, **Twin Peaks** ne sera pas le seul représentant de cette race de films brossant un portrait en relief d'un monde gagné par le virus de la folie. **Bad Lieutenant** de Abel Ferrara (dérive accablante et parfois insoutenable d'un flic sous l'emprise de la drogue - le meilleur film de Ferrara et sans doute le choc de l'année), **Reservoir Dogs** de Quentin Tarantino (les rapports tendus d'une bande de malfrats après un casse), **American me** de Edward James Olmos, auxquels on peut ajouter **Tetsuo** et **Tetsuo II** de Shinya Tsukamoto (deux hallucinations japonaises présentées à Avoriaz), font rageusement leur révolution de palais, prouvant ainsi que les tarés ont encore la force d'enfoncer les portes qu'on s'échine à leur claquer au nez. Après la déferlante Black de l'an passé qui a précédé le soulèvement récent dans les grandes villes américaines, Cannes s'apprête à subir un séïsme cinématographique qui risque de se répercuter dans pas mal de domaines. La hargne et la méchanceté gagnent du terrain, et avec elles, c'est le cinéma, le vrai, qui semble renaître de ses cendres. Pour nous, c'est certain, les tortues ninja et les poupées **Hook** vivent en ce moment même leur dernière heure de gloire !

Vincent "Yoda" GUIGNEBERT



Batman (Michael Keaton) : le justicier revient, encore plus névrosé.



BATMAN le retour

Le 15 juillet prochain, Batman déploiera de nouveau ses ailes sur Gotham City. Mais les deux années écoulées depuis la Batmania ont chamboulé le mythe dans le bons sens. Plus de cervelle, plus de névroses, et des méchants à la hauteur...

Que sera la sortie de **Batman le Retour** ? Un battage médiatique digne de celui de 1989, qui sent déjà l'overdose ? Si le résultat aux Etats-Unis fut à la mesure des espérances de *Warner Bros*, producteur et distributeur du film, les chiffres du premier épisode ont marqué en France un fléchissement important par rapport à l'attente. Mais Batman, dans ce come-back prévisible, n'a plus besoin de tremplin promotionnel, d'aboyeurs publicitaires. **Batman le Retour** demande seulement qu'une bonne réputation le précède. Après l'échec artistique de l'opus 1, la déception quasi générale qu'il a occasionnée suite à une intrigue simpliste et l'effacement presque honteux de son héros face à un Joker exubérant, le réalisateur Tim Burton entend bien restaurer l'image du justicier de Gotham City. La confiance règne, car entre les deux **Batman**, le cinéaste signe une pure merveille, **Edward aux Mains d'Argent**. De quoi redorer un blason. Et Tim Burton, honnête, avoue posément que le premier **Batman** est davantage une production Peter Guber/Jon Peters, leur chose à eux, qu'un film de son crû. Un projet trop gros, trop de dollars en jeu, trop d'intérêts convergeants, trop de pouvoir entre les mains des producteurs et pas assez entre celles du metteur en scène contraint de s'écraser mollement sous la pression des banques. Mais, maintenant que Batman roule sur l'or dans sa Batmobile, Tim Burton peut imposer ses conditions. "*Ce film, je le fais comme je l'entends ou je ne le fais pas du tout*". *Warner* ne peut qu'abdiquer et donner une belle grosse carte blanche au cinéaste...

Une autre peau

Au premier coup d'œil, la panoplie de **Batman le Retour** ressemble comme une goutte d'eau à celle de **Batman**. Une illusion d'optique. "*Tim Burton ne veut pas d'un type qui ait l'air super-balèze dans son costume. Il désire quelqu'un qui devient super-balèze grâce à son costume. Une armoire à glaces n'a pas besoin d'un costume pour se transformer en super-héros. Dans l'armure de Batman, Mr. Tout le Monde devient Mr. Extraordinaire*". Ainsi parle Bob Kane, créateur du super-héros dans les années 40. Des propos logiques en fin de compte. Du coup, Tim Burton demande une cuirasse plus "humaine", marquant moins les abdominaux du Monsieur Muscle que Michael Keaton n'est assurément pas, aplatissant un torse autrefois bombé. Batman à la portée du plus chétif des gringalets en quelque sorte. "*Le costume est d'une tonalité plus claire. Les contours à la Schwarzenegger ont disparu. Cette nouvelle armure s'adapte mieux aux formes du corps de Michael Keaton. Plus souple, elle lui permet également de se déplacer plus facilement*". La Batmobile aussi subit quelques modifications notoires qui la rendent aussi performante que les voitures de James Bond. "*La nouvelle Batmobile possède encore plus de gadgets. Les roues, par exemple, peuvent se dilater, grossir sur commande, ou se resserrer. Le cockpit rentre dans la carlingue, la carrosserie s'arrondit. Voilà comment la Batmobile se transforme en véritable missile, capable de passer dans des allées très étroites et de filer au-dessus d'un gouffre. Un bouclier peut la recouvrir pour la déguiser. Je pense vraiment que cette voiture va surprendre le public*".

Un drôle d'oiseau

Jack Nicholson n'ayant pas rempilé, Tim Burton exhume un autre grand méchant de la bande dessinée, le Pingouin, de son vrai nom Oswald Chesterfield Coblepot, un personnage inspiré à Bob Kane par l'emblème des cigarettes *Kool*, un petit pingouin. Petit, gros et méchant, le Pingouin collectionne les parapluies qu'il bourre d'armes mortelles (son père est mort dramatiquement d'une pneunomie, faute de n'avoir pu échapper à une averse glaciale). "*Danny De Vito est*



Le Pingouin prend un petit bain dans les égoûts de Gotham City.

parfait dans le rôle. Si son nom n'était pas au générique vous ne pourriez pas l'identifier. Il interprète son personnage de façon sérieuse ; il n'a rien du clown que Burgess Meredith en faisait dans la série télé. Vous y croyez. L'aspect du Pingouin m'a été en partie dicté par un film muet interprété par Lon Chaney, **Londres après Minuit**. *Lon Chaney y ressemble fortement au Pingouin de Danny de Vito, un type au visage blême, dont les yeux sont bordés de cernes sombres. Ses dents sont sales et cariées, ses cheveux crasseux tirés en arrière. Il porte un chapeau haut de forme".* Bref, ce Pingouin est le portrait craché du monstre hirsute incarné par le grand Lon Chaney en 1928.
"Beaucoup perçoivent dans le Pingouin un personnage culte. Mais Tim Burton déteste ce statut imposé. Il le prouve d'ailleurs dans sa façon de l'appréhender. Le Pingouin est quelqu'un de très sérieux, ténébreux et dérangé. Il est irrémédiablement psychotique" rajoute la productrice et amie de Tim Burton, Denise DiNovi, déjà à ce poste sur **Edward aux Mains d'Argent**.

La chatte sur un toit brûlant

Il faut également chercher les racines de CatWoman au temps du cinéma muet, en France plus précisément. Son ancêtre : Musidora, comédienne célèbre dans les années 20, connue pour avoir été l'égérie des sérials de Louis Feuillade. Son look de Fantômas au féminin, sa silhouette potelée comprimée dans des collants noirs tourne la tête à Bob Kane, lequel s'inspire aussi du sex-appeal de Jean Harlow, de la ligne, des yeux verts et des longs cheveux noirs d'une de ses petites amies, une dénommée Anna.
Sous la panoplie de CatWoman se cache une certaine Selina Kyle. Celle-ci, au départ, se retrouve sans un sou vaillant en poche après un divorce brutal. Pour renflouer son compte en banque, elle cambriole son ex-mari, et se découvre alors des dispositions pour le crime. Sa passion pour les chats l'amène évidemment à se déguiser en féline. Enceinte de Warren Beatty, Annette Bening abandonne le personnage, le laissant dans les griffes de Michelle Pfeiffer. *"Michelle Pfeiffer est vraiment très belle, elle évoque davantage le chat que Annette Bening. Elle ne ressemble vraiment pas à la CatWoman de la série télé, ni à celle de la bande dessinée originale. Elle ne porte pas de cape, son masque est très différent aussi. Cette CatWoman se glisse dans sa combinaison moulante de latex comme une main dans un gant. Le caoutchouc lui colle vraiment à la peau. Elle est très très sexy".*
D'un point de vue féminin, celui de la productrice Denise DiNovi, CatWoman sera *"une femme libérée. Elle illustre bien le concept selon lequel une femme peut elle aussi être un super-méchant, ce qui est tout à fait acceptable dans une société moderne. Dans* **Batman le Retour**, *nous explorons des facettes de la personnalité de CatWoman, inédites même dans la bande dessinée".* Dans la galerie des méchants, se trouve également un comédien habitué à d'autres registres, Christopher Walken (**The King of New York**, **Voyage au Bout de l'Enfer**). Vilain annexe comme Jack Palance dans le premier **Batman**, il incarne sous une perruque de cheveux blancs et quelques prothèses faciales un puissant homme d'affaires associé au Pingouin. Nom du personnage : Max Schreck, clin d'oeil en forme d'hommage à l'interprète du **Nosferatu** de Murnau.

Liberté chérie

Tim Burton avoue ne s'être pas particulièrement enthousiasmé à l'idée d'un **Batman 2**. *"C'est le scénario de Daniel Waters qui a provoqué un total changement d'avis chez lui. Après sa lecture, il s'est exclamé :* "Que ce soit un Batman ou un autre film, je veux mettre cette histoire en images !"*. Il a aussitôt senti que le script retrouvait l'esprit originel du super-héros. Les rapports entre Batman et CatWoman, entre Batman et le Pingouin l'ont tout aussi excité"* explique Denise DiNovi. Logique vu la personnalité de Daniel Waters, un scénariste iconoclaste, se vautrant dans l'humour noir, l'agressivité et un sens aigu du cartoon live. Pour avoir rédigé **Fatal Games**, mise en bière méchante de l'éducation américaine, **Hudson Hawk**, pilonnage vigoureux des règles du gros film d'action et **Les Aventures de Ford Fairlane**, polar cynique ployant sous les bons mots acides, Daniel Waters sait gérer des mondes jouant les girouettes entre réalisme et fantastique. Et une figure mythique comme Batman ne pouvait que stimuler sa plume. *"Batman est resté le même. Le film développe simplement quelques facettes de sa personnalité, de sa psychologie. Il a, avec CatWoman, quelques discussions intéressantes sur ses contradictions, sur ses états d'âme. Entre CatWoman et Batman, il existe aussi une relation haine/amour très forte. Les gens verront que le super-héros affiche davantage ses névroses".* Voilà qui n'est pas pour déplaire à Tim Burton, contraint avec **Batman** d'engoncer la noirceur de son héros dans une panoplie de boy-scout un peu niais, de meubler quelques scènes sans importance avec les jambes d'une Kim Basinger art-déco, de livrer tout son film au cabotinage débridé de Jack Nicholson, sa seule vraie vedette.
*"**Batman le Retour** marque aussi le retour d'un Tim Burton plus inspiré qu'en 1989. Aujourd'hui, Tim constitue la grande autorité artistique sur le plateau. Avec ce film, il a pu s'exprimer en totale liberté".*
Les mains libres, le réalisateur frappé de **Beetlejuice** et de **Pee Wee** décide ainsi de modifier un tantinet le look du Gotham City d'autrefois, un "visuel" établi par le défunt Anton Furst. *"**Batman le Retour** ne réutilise pas les décors du premier. A ce niveau, ce sont deux films différents. Celui-ci s'avère plus sombre que le précédent, de sensibilité plus américaine aussi. Son architecture implique également un humour absurde, noir".* Chef décorateur de Tim Burton sur **Edward aux Mains d'Argent**, Bob Welch a une conception très humble de sa tâche. *"Mon job consiste à raisonner comme Tim Burton. Je pense très bien m'acquitter de ce travail. J'ai apporté à Gotham City un sens du grotesque, de la laideur".* Vrai à cent pour cent. A y regarder de plus près, Gotham City 1992 se différencie notoirement de Gotham City 1989. Là où Anton Furst soignait l'architecture gothique, se référait aux côtés les plus noirs de New York, Bob Welch verse allègrement dans un gigantisme encore plus déluré, indécent presque, en piquant au stalinisme ses fleurons plastiques les plus outrés. Bordant un sapin de Noël, se dressent même deux athlètes super musclés évoquant les prolétaires de marbre brandissant faucille et marteau dans les hauts lieux publics de l'ex-URSS. Une bien curieuse manière d'américaniser le feeling de **Batman le Retour**. Mais il semble que les innovations de Tim Burton, son indépendance retrouvée et l'émulation née de la frustration vont injecter à cette séquelle la folie, la déraison et la beauté qui avaient cruellement fait défaut à l'original.

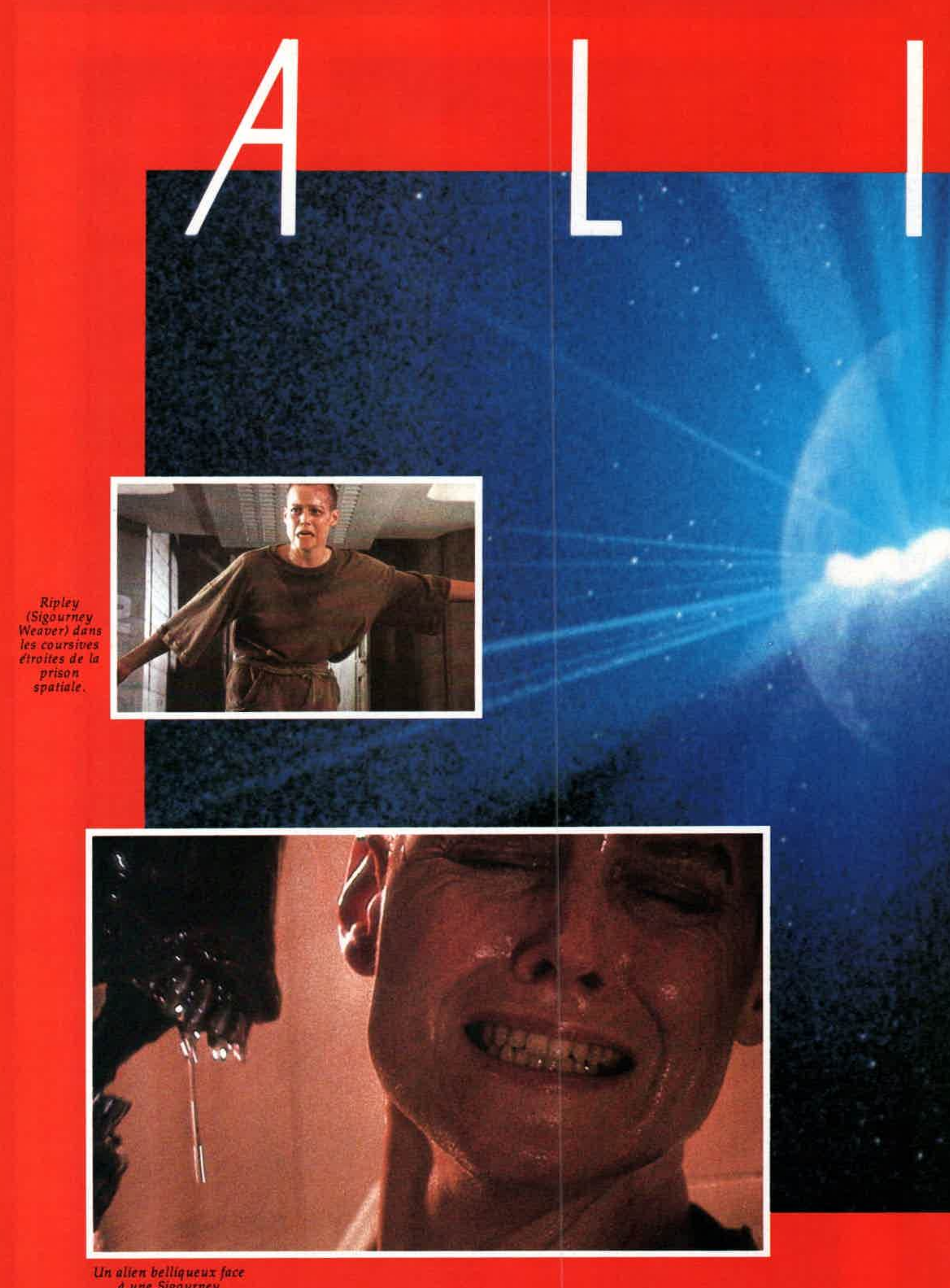
Marc TOULLEC



Le Pingouin (Danny De Vito), un méchant bien givré.

Bruce Wayne (Michael Keaton), un citoyen normal ou presque !

A L I



Ripley (Sigourney Weaver) dans les coursives étroites de la prison spatiale.

Un alien belliqueux face à une Sigourney Weaver terrorisée.

E N 3

Une séquelle à la fois attendue et redoutée. Trois années d'écriture et de réécritures, des réalisateurs à la chaîne, des concepts tour à tour très étranges et délirants, des magouilles... Un vrai parcours du combattant !



Alien 3, un exemple de science-fiction médiévale.





Un des prisonniers de droit commun détenus sur Sulaco.





Bishop II (Lance Henriksen), l'androïde réactivé par Ripley.

Un calvaire, **Alien 3** aura été un calvaire, une épreuve pour tous ceux qui s'y sont investis. Metteurs en scène et scénaristes surtout, les producteurs faisant perpétuellement la fine bouche devant les dizaines de scripts s'entassant sur leur bureau. Pas assez commercial, trop déprimant, trop violent, concept bancal, rythme trop mollasson... Tous les arguments sont bons pour recruter un nouveau scénariste, un nouveau réalisateur et s'engager sur une nouvelle histoire. *"This is the Hollywood Way"* ! **Alien 3** est symptomatique du virus le plus répandu dans la cité du cinéma : la trouille de l'échec commercial, cette peur bleue qui amène les pontes des studios à hésiter, à s'ingérer, à remercier promptement celui qui aura bossé une année complète sur un concept (Renny Harlin pour le nommer), à soudoyer les scribouillards-mercenaires pour que ceux-ci couchent sur la feuille blanche la moindre de leurs doléances...

Dans un premier temps, *Twentieth Century Fox* porte son choix sur un scénario signé William Gibson, un écrivain classé "cyberpunk", autrement dit science-fiction new-wave brutale et frappadingue. Gibson jette les extraterrestres dans une cité futuriste à la **Blade Runner**. Les trésoriers du studio craignent pour leurs dollars ; cet **Alien 3** reviendrait beaucoup trop cher. On demande donc au romancier d'écrire une nouvelle version. Il en rédigera en tout une demi-douzaine, dont la plus cocasse montre les aliens envahir un supermarché de l'espace en pleine construction ! Tenu par d'autres engagements, William Gibson doit se retirer et laisse le réalisateur finlandais Renny Harlin s'acquitter d'une histoire crédible avec Eric Red (**Hitcher, Aux Frontières de l'Aube**). Les compères virent le personnage de Sigourney Weaver, Ripley, sur ordre de la *Fox*, au profit d'une foule de nouveaux intervenants, dont un super-commando calqué sur celui de **Aliens.** Cet **Alien 3** virtuel ne satisfait personne. Les E.T. teigneux attaquent une station spatiale agricole peuplée de fermiers plutôt rustres ! Fortiche mais visiblement incompris, Eric Red introduit une autre race d'aliens : des aliens d'élevage, destinés à la consommation ! On le reconduit évidemment à la sortie... Entretemps, Renny Harlin disparaît de la circulation, furieux d'avoir perdu dix mois sans parvenir à un résultat concluant.

Suite au départ d'Eric Red et de Renny Harlin, la *Fox* convoque le scénariste-réalisateur David Twohy (**Timescape**) pour lui demander de peaufiner une version du script signée William Gibson dans laquelle intervient un vaisseau spatial russe. Malin, David Twohy écrit un **Alien 3** avec Ripley, l'autre sans, mais l'histoire demeure la même. La production atteste que le personnage devant, à l'origine, être un homme, il n'est pas bien compliqué de se livrer à ce jeu de passe-passe plutôt roublard. Pendant que David Twohy castre ou injecte des hormones mâles à une Ripley multisexe, se pointe le cinéaste néo-zélandais Vincent Ward, particulièrement apprécié aux States pour son odyssée médiévale, **The Navigator**. En arrivant, le cinéaste de Wellington ne prête guère attention à une idée originale de David Twohy, qui aurait situé l'action du film sur une planète prison.

Sachant très exactement ce qu'il veut, Vincent Ward impose une vision très précise de **Alien 3**, un point de vue très sombre. En compagnie du scénariste John Fasano, il développe une histoire étonnante de science-fiction gothique, foncièrement révolutionnaire. Ripley et la petite Newt échouent sur une minuscule planète curieusement construite en bois et abritant une colonie de moines bannis de la terre pour hérésie politique. Eglises,



Ripley et l'atmosphère sombre, trouble de Sulaco.

chapelles, douves, dongeons... On est en plein moyen-âge, en plein obscurantisme, d'autant plus que les moines craignent les armes sophistiquées de Ripley. Conçus par le peintre suisse Giger, les aliens qui ne tardent pas à se manifester s'apparentent désormais à des caméléons ; ils prennent les couleurs de l'environnement où ils se trouvent. **Hard**, le script implique une scène dans laquelle un alien pénètre dans le rectum d'un moine, lequel explose littéralement sous la pression. Mais ce script déplaît : trop noir, trop violent, écoeurant, bourré de références religieuses... Vincent Ward ne cherche d'ailleurs pas à dissimuler sa volonté de métamorphoser Ripley en Jeanne d'Arc du cosmos !
Pressé par le tournage imminent de **Map of the Human Heart**, Vincent Ward, dont les rapports avec le scénariste John Fasano se détériorent, se retire de **Alien 3**. David Fincher, un jeunot de 28 ans connu pour ses clips (notamment ceux de Paula Abdul), assure la succession, flanqué d'un scénariste-metteur en scène mystérieux, Rex Pickett. A ce dernier, on demande d'amalgamer les deux versions précédentes du script et de revenir au concept de la planète-prison ! Rex Pickett disparaît au terme de deux mois de travail, laissant Larry Ferguson **(A la Poursuite d'Octobre Rouge)** prendre le relais.
Fox se stabilise enfin sur un scénario, lequel continuera néanmoins à être réécrit en cours de tournage. Directement dans la continuité **d'Aliens**, Ripley se sauve de la planète des monstres à l'intérieur d'une minuscule navette spatiale. Malheureusement pour elle, un alien se cache à l'intérieur et l'engrosse. La navette se crashe dans l'océan acide de Sulaco, un monde sombre, froid. Ripley ne doit son salut qu'à l'intervention d'inconnus, en fait des prisonniers de droit commun purgeant là une lourde peine. Découvrant un enfer carcéral inédit, elle réactive Bishop, l'androïde qui lui a sauvé la vie. Celui-ci vient à point confirmer ses soupçons : dans ses entrailles se développe l'embryon d'un alien ! Pour faire bonne mesure, Ripley doit se conformer au look des autochtones, se raser la tête pour éviter les désagréments occasionnés par la présence envahissante de termites et puces particulièrement voraces. Dans ce nouvel enfer dont la technologie est bien rustique, Ripley fait face à Dillon, un fanatique religieux, et à une vingtaine d'autres détenus, tous condamnés pour meurtre et viol. Elle trouve cependant un allié en la personne du responsable médical des lieux, Clemens. Mais personne sur Sulaco ne semble croire à ses avertissements concernant l'existence des aliens.
Soumis à des pressions permanentes sur le plateau londonien, David Fincher, après la bataille des scripts, passe par une autre galère avant de boucler définitivement **Alien 3** : revoir entièrement le final déjà en boîte. Là, Ripley, mère malgré elle, voit le baby alien défoncer sa poitrine. Dans un ultime acte de courage, elle saute, le nourisson toujours lié à elle, dans un puits sans fond. Un grand sacrifice que certains comparent à celui d'Arnold Schwarzenegger dans **Terminator 2**. Contactée pour participer au remodelage du final, Sigourney Weaver refuse catégoriquement. Depuis la fin des prises de vues, ses cheveux ont eu le temps de pousser. Se contempler une nouvelle fois avec une magnifique boule à zéro, juste pour quelques plans, ne l'enthousiasme guère...
Aux Etats-Unis, **Alien 3** sort le 29 mai. En France, le 27 août. Jusqu'à présent, le mystère subsiste quant au résultat. Impossible d'énoncer la moindre critique. Une chose est pourtant évidente au vu des premières images ; **Alien 3** sera un film baignant dans une atmosphère glauque. Visiblement, David Fincher raffole des ambiances troubles. Le clinquant de la science-fiction technologique ne l'intéresse pas, ses choix visuels vont vers ceux de l'infortuné Vincent Ward, vers un look médiéval. La présence d'Alex Thompson, le directeur de la photographie de **Excalibur**, ne serait donc pas un hasard...
Pour l'heure, le comité de censure s'est déjà manifesté à l'encontre de **Alien 3**. La production, pour ne pas écoper d'une interdiction, doit se résoudre à réduire ou couper de nombreux plans où les aliens arrachent peu délicatement le cerveau de leurs victimes !

Cyrille GIRAUD



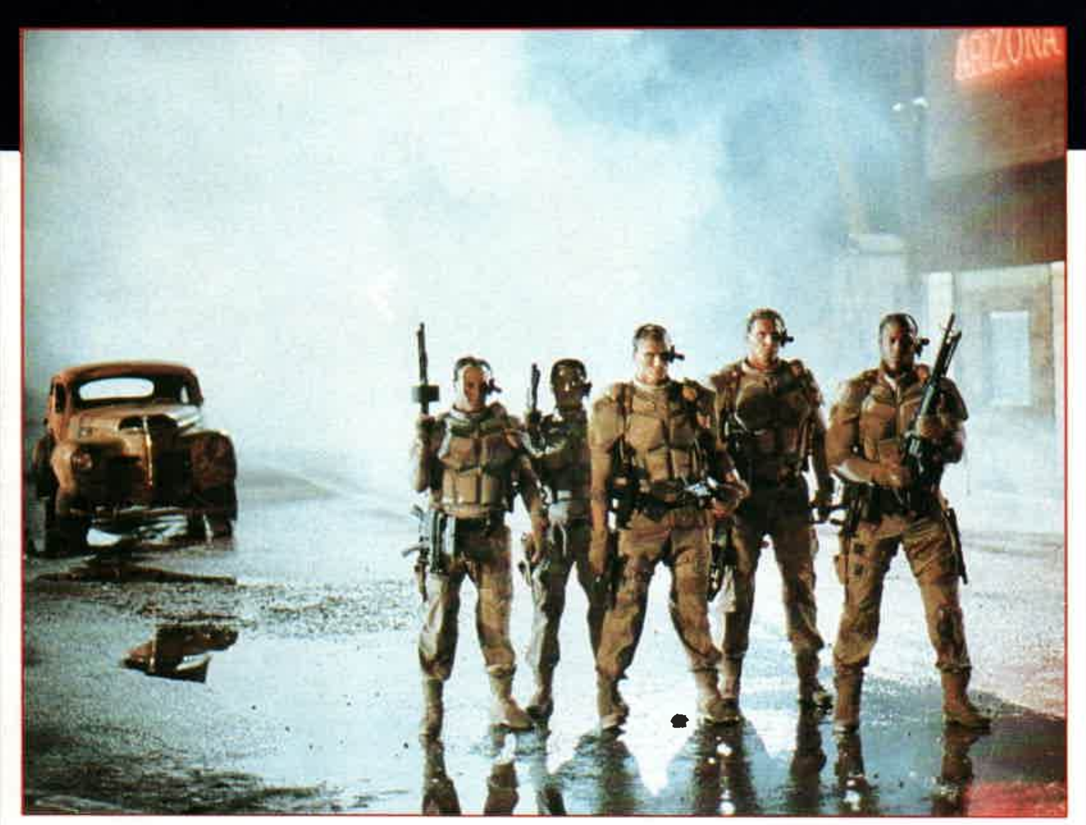
Sigourney Weaver, un look très Jeanne d'Arc !



Jean-Claude Van Damme et Dolph Lundgren, deux Unisols, vétérans du Vietnam lobotomisés par les services secrets.

UNIVERSAL SOLDIER

Une toute petite opération du cerveau, et voilà une escouade de vétérans du Vietnam métamorphosés en véritables Terminators. Au service de la CIA, ils tuent sans éprouver la moindre émotion. Mais lorsque l'un d'entre eux retrouve la mémoire et se souvient d'une vie antérieure, la machine déraille et les grosses pétoires modifient la topographie des champs de bataille...



La très efficace escouade des "universal soldiers" au grand complet.

La nuit, la jungle, des explosions, une caméra qui galope dans un sentier brutalement improvisé dans la végétation, un G.I. qui tente de se tirer de cet enfer... **Universal Soldier** débute comme le plus classique des films sur le Vietnam. Mais cet environnement à la **Rambo 2**, à la **Platoon** ne résiste pas très longtemps. Sonné par une déflagration plus forte que les autres, le soldat ricain tombe dans le coma et se réveille sur une table d'opération, entouré de chirurgiens plus menaçants que les Viets. On ne plonge pas pour autant dans l'atmosphère putride de **L'Echelle de Jacob**, on passe dans un autre monde, le nôtre, vaguement futuriste. Lobotomisé, le vétéran des rizières demeure soldat, mais un soldat d'élite, invulnérable, peu enclin à la réflexion et agissant aveuglément selon les ordres. Un véritable cyborg, un Terminator de chair et d'os. Nom du super-soldat : Luc Devereaux, alias Jean-Claude Van Damme. Etoile montante du film d'action, Van Damme a de la suite dans les idées. Comme ses producteurs, il sait parfaitement que le kick-boxing et les grosses castagnes à poings nus ne vont durer que le temps de quelques succès. **Universal Soldier** marque la sortie du Belge d'un genre et son entrée dans un autre...

D'une idée à l'autre

Universal Soldier, comme beaucoup de productions hollywoodiennes, est un "coup", un concept très simple destiné à assurer à ses producteurs de solides revenus pour longtemps : associer Jean-Claude Van Damme, la nouvelle idole du film musclé et Dolph Lundgren, dont tous les éléments récents de sa filmographie ont été des déconfitures au box-office. Van Damme ne pouvant incarner que le héros et Lundgren étant toujours dans l'esprit du public le boxeur soviet bionique de **Rocky IV**, l'association paraît évidente. *"L'idée originale de **Universal Soldier** revient à Mario Kassar. A l'époque, Jean-Claude Van Damme n'était pas la star qu'il est actuellement, mais nous savions tous qu'il allait le devenir. Ce pari s'est donc avéré payant dans la mesure où Van Damme n'a cessé de progresser en popularité. D'un film à l'autre, cette ascension incroyable n'a jamais été démentie".* Ainsi parle le producteur Craig Baumgarten dont le curriculum-vitae inclut une étroite collaboration à **Hook**. Il a vu juste le bougre, dans la mesure où le bruxellois installé à Los Angeles reprend le flambeau d'un Schwarzenegger très soucieux de plaire avant tout au public familial. *"Avec **Universal Soldier**, nous avons tenu à composer une vraie équipe, un duo crédible, quelque chose de très éloigné de bien des films du genre, des films qui recrutent des colosses inconnus, décervelés en plus".* Qui ça, qui ça ? Lou Ferrigno, Miles O'Keffe ? Le producteur, prudent, préfère se taire. *"**Universal Soldier** est un véhicule autant pour Jean-Claude Van Damme que pour Dolph Lundgren. D'emblée, Van Damme a perçu la chance d'avoir à lutter contre un*



Van Damme est Luc Devereaux, machine à tuer gagnée par les sentiments.

adversaire solide que le public identifie à la puissance physique et aussi au méchant qu'il a jadis incarné. A vrai dire, Dolph Lundgren s'est également rapidement aperçu des opportunités du projet ; il pouvait doubler le plaisir d'interpréter un vilain d'une bonne opération commerciale : faire équipe avec Jean-Claude Van Damme". Une opération juteuse dans la mesure où le géant suédois ne connaît plus, depuis des lustres, les faveurs du public, **Punisher**, **Envoyé Spécial** et **Dans les Griffes du Dragon Rouge** ayant sombré dans les combles du box-office. Partager une tête d'affiche avec Van Damme devrait, logiquement, le remettre en selle. *"Dolph Lundgren et Jean-Claude Van Damme ont en commun le même sens de l'humour. Sur un tournage, ils s'amusent beaucoup mais savent aussi se montrer très professionnels"* continue le producteur. De grands gamins ces impressionnants gaillards !

Frankenstein new wave

Comme l'immense majorité des films issus d'Hollywood, **Universal Soldier** subit, en cours de production, de gros bouleversements. Cible de tous ces mini-séïsmes : le scénario revu et corrigé une bonne demi-douzaine de fois. *"Au départ, **Universal Soldier** racontait une histoire de robots. Roland Emmerich et moi pensions que cela ne donnerait qu'un croisement entre **Terminator** et **RoboCop**, que le script initial n'aboutirait qu'à un film de cyborg de plus"* vient plaider Dean Devlin, scénariste et comédien dans le **Moon 44** de Roland Emmerich. *"Durant cette période, je rêvais à un nouveau **Frankenstein**. En modifiant cette histoire de robots, en transformant les androïdes en types survivant à la mort, revenant à la vie, nous pouvions enrichir considérablement le manuscrit qu'on nous avait fourni. D'ailleurs, avant de travailler sur **Universal Soldier**, Roland Emmerich et moi avons souvent évoqué la possibilité d'une version moderne de **Frankenstein**. En fait, par hasard, **Universal Soldier** nous a offert ce que nous recherchions".*

A l'époque, Roland Emmerich et Dean Devlin, tout juste débarqués d'Allemagne, suaient sur **Isobar**, un ambitieux thriller de science-fiction. Dans le sillage de Arnold Schwarzenegger et de **Total Recall**, Sylvester Stallone devait y incarner un flic enquêtant dans une cité protégée de la pollution par un gigantesque dôme. Un monstre venait troubler ses investigations. *"En fait, beaucoup de personnes impliquées dans le projet désiraient un monstre sympathique, mais cela ne fonctionnait vraiment pas dans le scénario. Le public n'y aurait pas cru. J'ai fait remarquer à Roland que le plus charismatique des monstres était toujours celui de Frankenstein : son innocence amène inévitablement l'amour et la compassion des gens".* Les propos de Dean Devlin signifient-ils que Jean-Claude Van Damme incarne une créature cousue et adoptant la démarche raide d'un déterré ? Point du tout. *"Nous avons Luc Devereaux, un homme qui ressemble vraiment à un nouveau-né. Depuis le jour où les chirurgiens lui ont offert une seconde existence, il ignore tout, sauf, bien sûr, le but des missions pour lesquelles il est régulièrement entraîné. Suite à un accident, sa mémoire en vient, progressivement, à se reconstituer. Luc Devereaux nourrit dès lors une véritable obsession : retrouver la maison de son enfance et son indépendance. Plus il se rapproche de chez lui, plus les souvenirs affluent".* Une belle idée, voisine du thème de Frankenstein en effet. Faute d'avoir à ses basques un bourgmestre et des paysans superstitieux, Luc Devereaux écope d'une escouade de super-soldats, conditionnés comme lui. A leur tête : le molosse Andrew Scott, le plus froid, le plus impitoyable des tueurs, grand spécialiste de rupture des vertèbres cervicales. *"Comme Luc Devereaux, Andrew Scott se réveille petit à petit de son sommeil de robot. Mais il ne se souvient que d'un désir passé : éliminer son compagnon d'arme d'aujourd'hui. La mémoire lui revient plus rapidement qu'à Luc Devereaux. Celui-ci demande davantage de temps dans la mesure où il ne bénéficie d'aucune assistance. En effet, dans **Universal Soldier**, nous avons imaginé une théorie propre aux Unisols, les super-soldats : pour qu'ils puissent préserver leur corps des températures élevées du désert et surtout le régénérer, ils sont contraints de se "refroidir" dans des caissons transportés dans un camion-laboratoire. Ne jouissant désormais plus de ce privilège, Luc Devereaux agonise. Un choix s'offre à lui : soit vivre quelques heures comme un homme digne de ce nom, soit vivre à jamais comme un monstre. Il choisit l'humanité, quelques minutes en compagnie de sa famille".* Au détriment d'une morne mais agitée accumulation de violentes opérations commando à travers la planète !



La chanson de roland

Sur le plateau de **Universal Soldier**, Roland Emmerich savoure son récent accès à des productions respectables. Rentré aux Etats-Unis par la petite porte de la série B anonyme, il offre aujourd'hui ses services de technicien compétent, capable de transgresser un budget modeste par la combine, à un producteur indépendant pour qui bossent régulièrement Michael Douglas, Paul Verhoeven, Arnold Schwarzenegger, Sylvester Stallone... Cette compagnie, *Carolco*, enlève d'ailleurs le projet **Universal Soldier** des mains du bon Andrew Davis (**Nico**, **Sale Temps pour un Flic**) pour le lui confier. Bien plus bricoleur que réalisateur sur **Moon 44**, Roland Emmerich ne lésine pas sur les superlatifs en évoquant son nouveau film. "*La science-fiction n'occupe qu'une place réduite dans* **Universal Soldier**. *Le film peut se classer dans le genre dans la mesure où il met en scène une technologie inconnue aujourd'hui. Mais le public verra davantage dans* **Universal Soldier** *un film d'action et d'aventure*". Genre Stallone, Schwarzenegger...

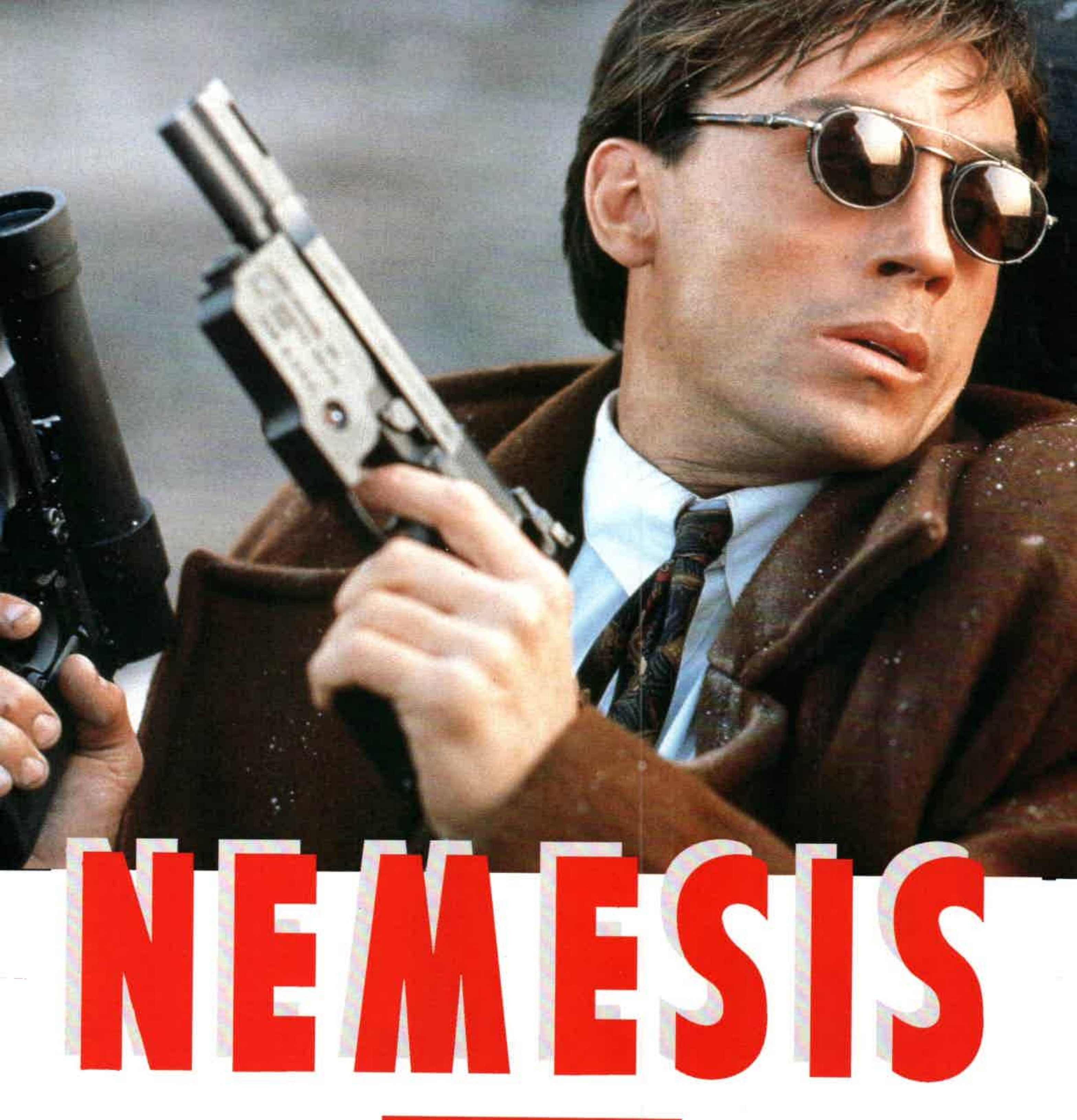
Un camion blindé tombe dans un ravin poussé par un autre semi-remorque, une voiture vole dans les airs et traverse une baraque avant que celle-ci n'explose... Un bonheur pour les artificiers et pour le cascadeur Vic Armstrong, vétéran des **Indiana Jones**.
Plus orienté vers l'action pure et dure que vers la science-fiction et ses gadgets, **Universal Soldier** propose donc des morceaux d'anthologie particulièrement destructeurs. Dans une mémorable séquence de poursuite, un Unisol (le catcheur black Tiny Lister, une vraie montagne de muscles) traverse tous les murs d'un motel. Il trouve sur son chemin un couple faisant l'amour, constate le fait et continue à défoncer les parois entre les chambres. Il n'a évidemment pas vu que Luc Devereaux/Van Damme se planque entre les amants, sous les draps. Vraiment, un film très physique. Imposant, Tiny (qui se traduit par Minus) Lister, l'Unisol GR-55, milite en faveur des balèzes de **Universal Soldier**. "*Les comédiens formés à l'Actor's Studio ignorent les difficultés qu'entraîne un tournage pareil. Vous devez travailler douze heures par jour, tous les jours pendant trois mois. Quand vous sortez de l'Actor's Studio, nous n'avez pas à soulever un type de 90 kilos au-dessus de votre tête ! Nous faisons ça quotidiennement et vous devriez essayer*". Merci Tiny, mais arracher Jean-Claude Van Damme du sol et le balancer à quelques mètres n'est pas forcément un sport à la portée de tous.


Dolph Lundgren est Andrew Scott, super-soldat invulnérable obsédé par une mission vengeresse.

Un gros risque

Si le monstrueux Tiny Lister aurait plutôt tendance à gonfler à bloc la moindre péripétie, il est exact que le tournage de **Universal Soldier** s'est déroulé dans des conditions éprouvantes. Dans le désert, un décor choisi histoire de balayer un peu le bitume généralement de circonstance, les températures grimpaient souvent jusqu'à 40 degrés. Lorsque les artificiers se chargeaient de flanquer le feu partout, de répandre un maximum de fumée et de diriger les flammes dans la direction des comédiens, pour davantage de réalisme, le baromètre montait jusqu'à 80. "*La température devait frôler les 100 dans la mesure où nos pieds cuisaient, où nous pouvions à peine respirer. Il n'aurait pas fallu grand chose pour qu'on se transforme en toast humain*" témoigne l'un des comédiens, Ed O'Ross, l'un des malfrats folkloriques de **Dick Tracy**. Lors d'un passage pour le moins torride, deux Unisols coursent Van Damme dans une station-service en plein désert. Alors que la proie semble avoir disparu, le décor s'enflamme et les super-soldats grillent avec.
Roland Emmerich demande beaucoup à ses comédiens. Pas question de négocier un billet d'excuses pour patienter à l'infirmerie. Van Damme et Lundgren n'y coupent pas. D'un hélicoptère, ils glissent le long d'un filin de 200 mètres. Aucune doublure. Après quoi, le Suédois continue son parcours en dévalant la paroi abrupte du barrage de Hoover, le décor le plus impressionnant de **Universal Soldier**.
Bien que Van Damme occupe le haut de l'affiche, la part de Dolph Lundgren n'en demeure pas moins capitale. Vraiment limite dans les emplois de héros bien propres sur eux, voire carrément insipide (surtout en Musclor dans **Les Maîtres de l'Univers**), il fait ici preuve de la même présence que dans **Rocky IV**. Employé dans un cadre précis, Dolph Lundgren peut même voler la vedette à la star désignée. "*Je pense que l'idée de réunir Jean-Claude Van Damme et moi est excellente. Pour ma part, j'interprète Andrew Scott. Mes rapports avec Luc Devereaux sortent de l'ordinaire. Nous avons été tués au Vietnam. Mais les vingt ans qui se sont écoulés depuis notre mort, puis notre programmation, ne m'empêchent nullement de poursuivre ma vengeance*". Et de vouloir faire la peau à Luc Devereaux après avoir combattu à ses côtés chez les Unisols. Hargneux, Scott, retrouvant quelques unes de ses funestes facultés mentales, refuse également l'autorité de son supérieur hiérarchique, le Colonel Perry. "*Au départ, je suis totalement sous son contrôle. Puis, il devient mon ennemi, le représentant de l'autorité qu'il excerçait déjà sur moi au Vietnam, puis celle qu'il continue d'appliquer dans l'escadron des Unisols*". Manifestement, le méchant Andrew Scott est une vraie bête, une machine de guerre insensible à la douleur, indestructible, un vilain Terminator poursuivant le gentil Terminator Van Damme à travers les gerbes de flammes, juste pour lui faire payer une dette vieille de deux décennies. C'est ce qui s'appelle avoir la rancune tenace.

Marc TOULLEC



NEMESIS

Le rang des surhommes commence à grossir du côté d'Hollywood. Arnold Schwarzenegger dans **Terminator 2**, Michael Biehn dans **Timebomb**, Van Damme et Dolph Lundgren dans **Universal Soldier**... Le muscle cybernétique, conditionné, motive scénaristes et réalisateurs. **Nemesis** participe ainsi à ce soudain engouement pour les guerriers invulnérables, lobotomisés, sous la cuirasse desquels bat néanmoins un cœur de midinette. Exit les grosses baraques obstruant l'horizon ! **Nemesis** requiert les services d'un gabarit plus modeste, Olivier Gruner. Un frenchie sortie de l'ornière de Van Damme et du mauvais kickboxing pour se consacrer à des productions nettement plus avouables. **Nemesis** par exemple, thriller de science-fiction croûlant sous les pseudo-Spartiates de demain réglant leurs comptes à coups de gros calibres.

Encore une cyborg-story, une histoire de chair et de circuits intégrés dans un monde où il ne fait pas bon vivre. Moins mastodonte que Schwarzenegger, le frenchie Olivier Gruner entend bien lui aussi participer à la sauvegarde de l'humanité et pousser un vaillant "Cocorico" sur les plages hollywoodiennes...

Un cœur qui fait boum

Laissant sa tenue de kickboxer au vestiaire, Olivier Gruner est dans **Nemesis** Alex Rain, un flic d'élite en cette année 2020, époque de violence quotidienne, acceptée par tous, banalisée par les médias. Bien que les Etats-Unis et le Japon se soient politiquement rapprochés au point de constituer un seul et uniquement pays, la planète continue de connaître les pires turpitudes. Quelques cerveaux habillés de blouse blanche croient trouver le remède à tous les maux du globe en tripotant la matière grise de malheureux cobayes. Mais à force de bidouiller la chair, l'expérience engendre le prototype même de l'arme parfaite : des super-flics réfléchissant peu et canardant beaucoup.
Nettement plus cérébral que ses copains de régiment, Alex Rain va mal. Sa dernière mission l'a plongé dans une abyssale per-



Alex Rain (Olivier Gruner), mi-homme, mi-machine, en action pour sauver le monde.

plexité sur sa condition d'homme éclaté entre la machine et la conscience. Plus robot qu'être humain, il se planque du côté de Mexico pour s'apitoyer sur son sort, se bourrer de drogues et éviter de retourner crapahuter. Mais on n'échappe pas aussi facilement à l'autorité suprême. S'il persiste à refuser une nouvelle mission, une mini-bombe implantée dans le cœur l'enverra au rayon pièces détachées.
Rechignant à reprendre du service, Alex Rain se voit donc contraint à courser une puce informatique contenant des informations capitales. Et pour cause, le micro-processeur indique comment remplacer tous les chefs d'états du globe par des cyborgs à leur image. Chemin faisant, le nec plus ultra de l'espionnage américain flirte avec une troupe de terroristes japonais et une beauté avec qui il a autrefois connu le grand amour...

Croisement

Nemesis, c'est en quelque sorte le fils naturel de **Blade Runner** et de **Terminator**. Alex Rain ? Un chasseur et un androïde, à la fois Dick Deckard et le cyborg Schwarzie. Fringué façon Harrison Ford dans le film de Ridley Scott, Alex Rain, au rythme de ses déboires aventureux, perd une jambe, un bras, des morceaux qu'une escouade de chirurgiens-ferrailleurs se chargent de lui recoller. Quand un œil bondit, comme monté sur ressort, de son orbite, il improvise une réparation instantanée... Et hop, Alex Rain réapparaît pimpant neuf !
Sous le long manteau de son personnage, Olivier Gruner en bave. Un autre que lui aurait d'ailleurs déclaré forfait au terme d'une semaine de tournage. Heureusement, Gruner possède un sacré curriculum-vitae : vrai champion de kickboxing et ancien des commandos de Marine. "*Physiquement, mon expérience militaire fut particulièrement éprouvante. J'accomplissais des choses très dures que j'aurais une peur bleue de faire aujourd'hui*". N'empêche que Gruner, plus souple que nombre de ses concurrents, plus agile, se risque durant les prises de vues de **Nemesis** à quelques cascades croquinolesques. Courir entre les explosions, traverser des planchers qu'il aura préalablement creusé avec son flingue, se suspendre à un pilon à une vingtaine de mètres du sol. "*Vous pouvez être sûr à 99% que tout est réglé à la perfection. Mais il demeure ce 1 %, un chiffre qui vous trotte toujours dans la tête. Je crois cependant que je cours un danger bien plus grand à conduire sur les routes de Los Angeles*". Pour se tailler aux normes de Alex Rain, Olivier Gruner bosse dur. "*Avant le tournage, je suis parvenu, sur tout le corps, à une proportion de graisse de 4 %. Les culturistes de haut niveau en sont généralement à 3 %. Tous les soirs, je me couchais à 10 heures et à 3 h du matin, je me levais. Heureusement, cinq heures de sommeil me suffisent. Après un petit-déjeuner très simple à base de riz, d'œufs durs et de banane, je partais pour quatre heures non stop d'entraînement*". Une vie de Spartiate à faire renoncer un Arnold. Menu de cet entraînement : un type de la CIA pour le maniement des armes, un athlète pour la forme, un expert en arts martiaux pour les combats et un cascadeur chevronné pour limiter les plaies et bosses, ou éviter le cercueil, pour les scènes casse-gueule. "*Mais je me suis bien gardé de donner dans les sauts délirants, les cascades surréalistes au look trop flamboyant. Alex Rain n'est pas Superman. Il est mortel, vulnérable*" précise Olivier Gruner. "*Il est homme à 65% !*".

Contradictions

Derrière la caméra, Albert Pyun ne donne pas l'impression d'être un grand sportif. Tout petit et affichant une belle brioche, cet hawaïen de naissance s'est installé durablement dans le film d'action depuis **L'Epée Sauvage** en 1982. **Cyborg, Kickboxer 2, Le Trésor de San Lucas** et **Campus** constituent le meilleur d'une filmographie où le bon cohabite avec le très mauvais, voire le regrettable et récent **Captain America** que personne n'a osé diffuser. "*Mais j'ai rejeté des propositions venant d'Asie et d'Europe car je ne pouvais employer mes techniciens habituels et les comédiens que j'aime, en bref tous les gens avec qui je travaille depuis des années*". Après un passage cheap chez le radin Charles Band (**Dollman, Arcade**), Albert Pyun redore son blason avec **Nemesis**. "*Pour moi, **Nemesis** s'avère un sacré défi à cause de ses contradictions. Il est à la fois un film d'action, d'aventure classique, et son contraire dans la mesure où le héros fait les présentations en liquidant des innocents*". A demi-humain, il est encore à demi-excusable ! Cependant, l'assassin d'élite qu'est Alex Rain se distingue rapidement du lot des cyborgs qui écument la planète. N'allez toutefois pas chercher une profonde étude sur le bien et le mal dans **Nemesis**. "*Bien sûr, les cyborgs font la différence entre le bien et le mal. Et consciemment, ils optent pour le mal*". Manichéen. Surtout lorsque le **Nemesis** en question porte, au niveau du scénario, la signature d'une femme, issue d'une très religieuse famille, Rebecca Charles. "*Je ne pense pas que ce soit exactement le genre de film que l'on peut attendre de la fille d'un pasteur Baptiste, très strictement éduquée*" plaisante la coupable, heureuse d'évacuer toutes les frustrations accumulées durant l'enfance. Terme pseudo biblique, "Nemesis" désigne d'ailleurs celui qui châtie ! Pas par le sermon, par le bâton.
"*Les gens qui ont vu **Angel Town** n'en reviendront pas de la différence. **Nemesis**, c'est vraiment un grand spectacle, en scope et dolby stéréo*" conclut Olivier Gruner, impatient de l'avant-première mondiale du film à Cannes. Le festival, Gruner connaît bien pour avoir, il y a quatre ans, contrôlé les badges à l'entrée des salles. Drôle de parcours !

Marc TOULLEC



*Un des méchants de **Nemesis** : walkyrie et cyborg !*

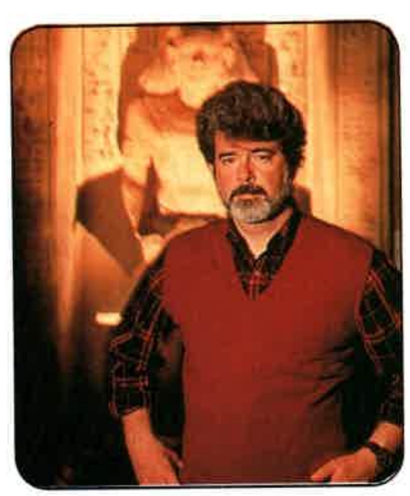


Un cyborg outillé pour parer à tous les impondérables.



Indiana Jones, c'est lui. Il est jeune, tout petit, et se sent déjà irrésistiblement attiré par le mystère des pyramides !

the young INDIANA JONES chronicles



George Lucas : avec **Young Indiana Jones**, *il offre un bain de jouvence à son héros.*

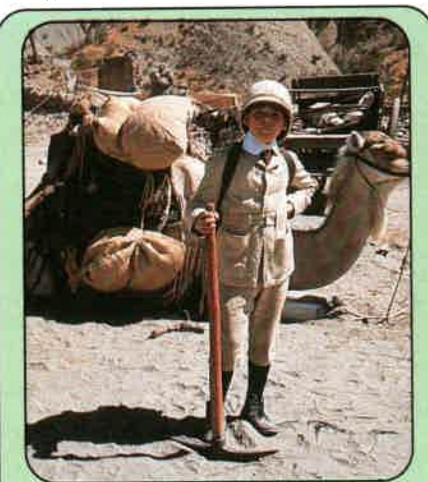
Indiana Jones est mort. Vive *Young Indiana Jones* ! En abandonnant le grand écran pour la petite lucarne, l'aventurier perd sa barbe de trois jours et découvre les culottes courtes. Rajeuni, le futur archéologue n'en demeure pas moins un personnage mythique du début du vingtième siècle. Tourné en partie avec des capitaux français, *Young Indiana Jones* fera sous peu le bonheur des afficionados sur *TF1*. Qu'on se le dise !

Indiana Jones est perdu pour le cinéma. On le savait depuis la sortie du mollasson opus 3 : il n'y aura pas de suite à la trilogie de l'aventurier. Pourquoi ? Difficile de répondre. La collaboration Lucas/Spielberg a-t-elle dépassé la date limite de consommation ? La trilogie était-elle le but en soi, auquel cas il serait atteint ? Spielberg en aurait-il ras-le-bol du fouet et du *Stetson* ? Vu le peu d'entrain qu'il met dans la réalisation de **La Dernière Croisade**, c'est l'hypothèse la plus probable. Enfin, quelque soit la raison, Harrison Ford n'endossera plus la défroque de l'archéologue.
Que faire alors de ce personnage, devenu en trois films un mythe universel ? L'enterrer, l'oublier ? Plutôt bête, non ? Georges Lucas a dans l'idée de le faire travailler dans une série télé. Après tout Indiana ne serait pas le premier héros à passer du grand au petit écran. Plutôt que de raconter de nouvelles aventures d'Indiana Jones dans un cadre plutôt réducteur, Georges Lucas envisage de se servir de la télé pour enrichir le mythe. *"Je voulais montrer dans la série comment Indy est devenu celui qu'il est dans les films, comment il a appris autant de langues, comment il a décidé de devenir archéologue. En fait, je voulais présenter toutes les facettes du personnage qui n'ont pu être développées dans les films à cause du rythme effréné de ceux-ci".* La série sera donc, à l'image du prologue de **La Dernière Croisade**, où River Phoenix campait le rôle d'un jeune Indiana Jones. ***Young Indiana Jones*** lèvera le voile sur les premières aventures de l'archéologue en herbe, sur son amitié avec le Belge Rémy (interprété par le jovial Ronny Couteure) son copain de toujours, sur ses premières amours aussi... De l'anecdote, que de l'anecdote.

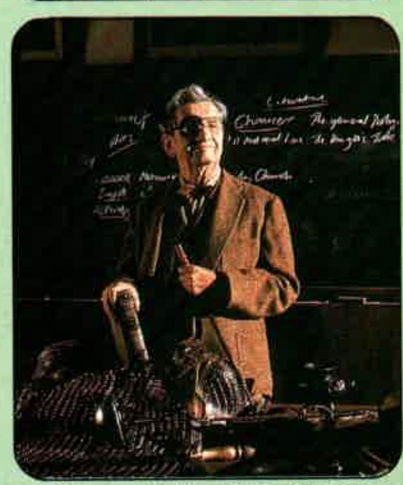
Heureusement, Lucas a une passion : l'Histoire. Et il a dans l'idée de faire partager ses connaissances historiques via la série. *"Il y a environ quatre ans, je travaillais avec les gens de ma fondation qui s'occupent des problèmes éducatifs. Je me suis dit que la série serait un bon moyen d'intéresser des élèves à l'histoire de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième. Nous savons tous que cette période a été décisive pour l'époque moderne. Le projet n'a pas abouti parce que la fondation a décidé d'orienter ses recherches sur la guerre de Sécession. Mais cette idée de série, montrant au jeune public les faits marquants de l'Histoire, a éveillé en moi un tel potentiel créateur que je ne voulais pas la laisser tomber. J'ai donc décidé de la proposer à une chaîne de télévision".* Les jeunes Américains ont un faible niveau de culture. Pour Lucas, qu'ils ne retiennent ne serait-ce qu'une phrase de la série, et c'est une phase de l'Histoire qu'ils auront assimilée !

Tonton indy raconte

L'ambiance de la série sera très "Tonton Indy raconte". Au début de chaque épisode, on découvre Indiana Jones, de nos jours. Il a 93 ans. Et il est amené à raconter une de ses aventures de jeunesse. Des mots qui deviennent rapidement images.
Il a vécu, Indiana Jones. Enfant, il suit son père à travers le monde. Adolescent, il suit Rémy et devient messager pour les forces alliées pendant la guerre de 14-18, espion pour les services secrets français, ami d'étudiants communistes à Petrograd, soldat de Pancho Villa... Tout au long de ses périples, il ren-







Ci-dessus, Indiana Jones à 10 ans (Corey Carrier), à 17 ans (Sean Patrick Flannery) et à 93 ans (George Hall).

contre des personnalités qui ont marqué l'histoire : Lénine, Mata Hari, Le Maréchal Joffre, Picasso, le Dr. Schweitzer, Freud, De Gaulle... ***Young Indiana Jones*** n'est pas une série ordinaire. Lucas savait qu'il aurait été facile de privilégier l'action, de présenter une nouvelle aventure d'Indiana dans chaque épisode avec la promesse d'un succès assuré. Mais, jamais dans sa carrière de producteur cinéma Lucas n'a joué la facilité. Une ligne de conduite qu'il n'était pas prêt de renier pour sa première série télé. "**Young Indiana Jones** *est un projet aussi ambitieux que délicat car l'action se déroule sur deux décennies au vingtième siècle. Et, pour moi, c'était un grand défi. De par son envergure,* **Young Indiana Jones** *ne peut être comparé à aucune autre série télé*". Effectivement, dans aucune autre série le héros ne change d'âge à chaque épisode. En général, les deux Indy, celui de 9-10 ans, interprété par Corey Carrier, et celui de 16-17 ans, joué par Sean Patrick Flannery, se succèdent. De plus, on se permet rarement aux USA de ralentir l'action pour détailler un événement historique ou aborder un sujet culturel ou humaniste.



Une constante à la fois de la trilogie et de la série : un exotisme rafraichissant !

Le choix de lucas

Les aventures du jeune Indiana sont aussi là pour illustrer un thème ou une réflexion souvent ambitieux. Ainsi seront abordés la cause de l'enfance, la bêtise de la guerre, le respect de la vie, la religion, l'art, la psychologie, les Droits de l'Homme, et d'autres thèmes qui n'ont pas souvent droit de citer à la télévision ricaine. Une télé habituée à gaver ses jeunes spectateurs de sitcoms débiles, d'impudiques reality-shows et de polars mal filmés. Questions ? Change-t-on comme ça les mauvaises habitudes des jeunes Américains ? De fait, le public d'Outre-Atlantique ne fait pas un triomphe à la série. Diffusée tous les mercredi soir sur *ABC*, elle n'est pas encore arrivée à faire plus d'audience que la série policière de *NBC*, ni que le reality-show de *CBS*. Si on fait de la télé en Amérique, il faut choisir entre la qualité et l'audience. Lucas a fait son choix.

Young Indiana Jones n'est pas non plus une série ordinaire dans sa préparation. Georges Lucas l'a conçue comme un véritable film. "*J'ai toujours voulu avoir un jour l'occasion d'appliquer à la télévision les techniques de production propres au cinéma*". D'habitude, on commence à tourner une série alors que deux trois épisodes sont couchés sur le papier et on continue l'écriture des épisodes suivants alors que les autres sont en tournage. Sur ***Young Indiana Jones,*** tous les scénarios étaient écrits avant même que ne soit donné le premier tour de manivelle du premier épisode. Chaque épisode se déroule dans une ville ou un pays différent. Lucas voulait tourner toutes les histoires sur les lieux même où l'action est censée se dérouler en offrant la réalisation de chaque épisode à des réalisateurs locaux. Désir évidemment impossible à concrétiser bien que Lucas ait quand même réuni une sacrée brochette de réalisateurs : les Anglais Nicholas Roeg (**L'Homme qui Venait d'Ailleurs, Les Sorcières**) et Terry Jones (un ex-Monty Python, réalisateur de **Erik le Viking**), le Danois Bille August (palmé à Cannes pour **Pelle le Conquérant**), les Australiens Simon Wincer (**Harlequin, Daryl**) et Carl Schultz (**La Septième Prophétie**). Coté français, c'est René Manzor, dont le **36-15 Code Père Noël** a beaucoup plu aux Américains, qui s'est vu attribué les deux épisodes situés en France. On n'accusera donc pas George Lucas de donner dans le nationalisme primaire. Aucun réalisateur américain n'a en effet été sélectionné pour la série !



Indiana, en première ligne pour défendre une cause juste.

N'ayant pu tourner les 17 épisodes de la première saison dans toutes les villes concernées, Lucas a essayé de trouver un lieu de tournage qui ressemblait le plus possible à la ville du récit. Ainsi, tous les épisodes concernant la Russie, l'Autriche et la France ont été tournés à Prague, une ville qui a su garder l'architecture du début du siècle.

Pièce à ajouter au dossier, ***Young Indiana Jones*** a permis à George Lucas d'expérimenter des techniques nouvelles inédites à la télévision. La série a été tournée en 16 mm, finalisée en vidéo et a bénéficié d'un montage assisté par ordinateur, système inventé par Lucas lui-même et baptisé "editroïd".

Le créateur inspiré de **La Guerre des Etoiles** se lance donc aujourd'hui dans une nouvelle aventure aux normes télévisuelles : réaliser une série comme on produirait une trilogie et faire d'un mythe de cinéma un personnage de télévision éducatif et distrayant. Dans une télévision aussi sclérosée que la lucarne américaine sur laquelle les programmes rivalisent de crétinerie, vouloir imposer une série se permettant de réfléchir et de jeter un œil sur l'Histoire n'est pas le moindre des challenges.

Didier ALLOUCH

Entretien avec RENE MANZOR

Parti conquérir l'Amérique, René Manzor est en train d'y parvenir. Il est sur le point de réaliser un film pour Spielberg et a déjà travaillé pour Lucas en réalisant l'épisode de *Young Indiana Jones* préféré de la critique US : *Verdun*. Pas mal pour une première américaine !

Savez-vous pourquoi Georges Lucas vous a engagé ?

Il y a un an, je suis parti aux Etats-Unis avec les copies du **Passage** et de **36-15 Code Père Noël** sous le bras. Par l'intermédiaire d'un agent, j'ai organisé des projections. A partir du moment où les gens ont vu les films, ça a commencé à aller. J'ai reçu des scripts, j'ai eu des proposition, j'ai fait des rencontres... Et Georges Lucas m'a proposé de réaliser deux épisodes de ***Young Indiana Jones***.

Et vous avez accepté ?

Vous voulez rire ? Pourquoi aurai-je refusé ? En fait, quand Lucas m'a proposé les deux épisodes, j'avais déjà un projet en cours, le film que je vais faire avec Spielberg et *Disney*. Avant de m'y mettre à fond, j'avais deux mois de libre. Le temps nécessaire pour réaliser les deux épisodes. J'ai donc accepté sans hésiter.

Deux épisodes en guise d'entraînement en quelque sorte ?

Oui. C'était en plus la première fois que je travaillais avec une équipe entièrement étrangère. J'avais déjà travaillé avec des comédiens américains, jamais avec une équipe. C'était donc un excellent entraînement.

Georges Lucas vous a-t-il laissé apporter des modifications au scénario ?

Au début, je me disais : "*Tu rentres dans le système américain. Tu fermes ta gueule et tu tournes*". Mais ça ne s'est pas du tout passé comme ça. Lucas tente de convaincre, mais il n'impose rien. La discussion est toujours possible. Attention, il a toujours des arguments ! J'ai toutefois monté mes épisodes comme je le désirais. Avec un producteur comme Lucas qui est, avant tout, un conteur d'histoires, il n'y a pas de problème de final cut. Sur l'épisode **Verdun**, j'ai complètement réorienté le scénario vers l'action pure, dans la lignée des films, en faisant de la guerre 14-18 le personnage central.

Etiez-vous intimidé le premier jour de tournage ?

J'avais un de ces tracs. J'arrivais sur une série dont les autres réalisateurs étaient Nicholas Roeg, Terry Jones ou Bille August... et René Manzor. Cherchez l'erreur ! En même temps, la confiance que m'accordait Lucas me rendait fort. Si un type comme lui me faisait confiance, c'est que je pouvais m'en sortir.

Y a-t-il eu des réunions entre les réalisateurs ?

Pas vraiment mais on se retrouvait le soir, au bar de l'hôtel. On croisait celui qui s'occupait de l'épisode précédent et celui qui occuperait les studios après vous. Cela a créé une sorte d'esprit de famille. On travaillait avec les même techniciens, ça nous liait un peu plus. Je me souviens même que Simon Wincer m'a prêté de l'argent. Ma femme enceinte commençait à avoir des contractions. Je devais donc rentrer très vite à Paris. Il m'a prêté des sous pour que je puisse choper un vol, en pleine nuit, à Munich. C'était sympa. En fait, nous les réalisateurs, nous étions très cool. Celui qui prenait les vrais risques, le responsable, c'était Lucas. Nous, on faisait joujou. Il nous prêtait son énorme train électrique et nous payait pour jouer avec. Chacun d'entre nous apportait sa pierre à l'édifice. On avait juste à la poser le mieux possible.



L'épisode **Verdun** *: Indiana (Sean Patrick Flannery) ci-dessous en compagnie de son pote Rémy (Ronny Couteure).*



Vous avez travaillé avec Lucas, physiquement je veux dire ?

Pas sur le tournage, mais au montage et à la post-production qui se sont déroulés dans son gigantesque Skywalker Ranch près de San Francisco. Lucas et moi avons une approche tellement différente de ce travail que je me suis demandé comment je pouvais aimer les films de quelqu'un qui travaillait ainsi. En tant que réalisateur, on a envie de donner un univers visuel au film. Lucas veut tout le temps revenir à l'histoire. Ce n'est pas toujours marrant, mais c'est forcément enrichissant de travailler avec lui.

L'épisode *Paris* a été tourné dans la capitale ?

Non, à Prague. Il aurait été impossible d'obtenir les autorisations pour bloquer Montmartre pendant une semaine. Prague, c'est la petite sœur de Paris. J'y ai trouvé un quartier qui ressemble au Montmartre du début du siècle. Le thème de cet épisode est l'art, ou plutôt le moment où le disciple doit s'opposer au maître pour exister en tant qu'artiste. Cela à travers l'exemple de Degas et Picasso. Un Degas vieillissant, qui a bousculé les règles en 1874 en imposant l'Impresionnisme, lui-même bousculé par le jeune Picasso qui, à 25 ans, découvre le Cubisme. Là aussi, j'ai changé le scénario. Au départ, c'était juste la rencontre Indiana/Picasso. Lucas m'a donné l'autorisation de construire l'histoire autour de cette confrontation.

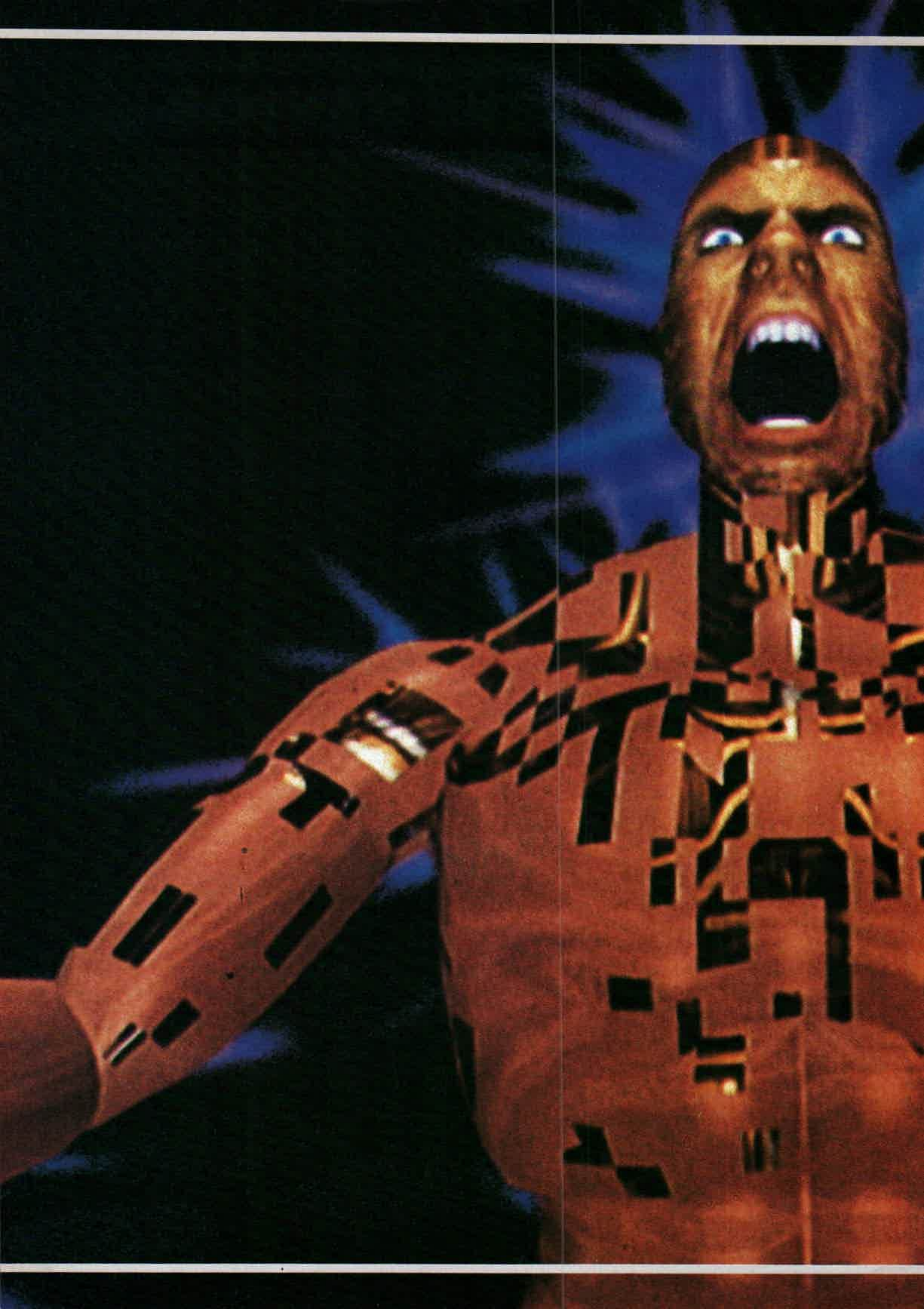
Et Indiana Jones là-dedans ?

Il a neuf ans dans cet épisode. Un soir, alors qu'il est à Paris avec son père, il s'enfuit de sa chambre par les toits et va passer une nuit d'enfer avec Picasso dans les cabarets de Montmartre qui sont de véritables coupe-gorges. Une ambiance très *Mystères de Paris*.

***Le Passage, 36-15 Code Père Noël, Young Indiana Jones.* Vos héros sont tous des enfants !**

Eh oui. Ce sera encore le cas avec **Far Off Place**, mon prochain film produit par Spielberg. C'est à la fois un film d'aventure et un film mystique, une sorte de croisement impossible entre **Lawrence d'Arabie** et **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**. Un garçon et une fille de 14 ans qui ont vu quelque chose qu'ils n'auraient pas dû voir doivent traverser le désert du Kalahari pour échapper à des braconniers. Ils sont accompagné par un Bushman qui leur enseigne la philosophie très mystique des Bushmen. Je cherche toujours à allier réflexion et distraction dans mes films. En France, il faut se battre pour distraire ; aux USA, il n'est pas facile d'intégrer la réflexion à la distraction. Je l'ai fait sur l'épisode ***Verdun*** de ***Young Indiana Jones*** en lançant un message anti-militariste. Et il a été regardé par quinze millions de personnes quand il est passé sur *ABC*. Vous vous rendez compte : quinze millions ! Moi, ça me dépasse.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH





Le COBAYE

Une expérience unique. Un scientifique jette un simple d'esprit dans un univers entièrement programmé sur ordinateur : le monde des images virtuelles. A idées démentes, effets spéciaux révolutionnaires, dépassant de loi, les prouesses de *Tron*. Après *Terminator 2*, un nouveau pas en avant vers le cinéma du 21ème siècle !

CyberJobe, une démarche à la RoboCop dans un univers artificiel.

"Dieu en a fait un simple d'esprit, la Science en a fait un Dieu". Le slogan du **Cobaye** résume à lui seul l'histoire incroyable de Jobe, un idiot du village condamné à tondre les pelouses toute sa vie. Mais Jobe rencontre son sauveur, un scientifique employé par l'Armée, un inventeur de génie qui l'entraîne dans un voyage au fond de sa pensée, dans une odyssée au-delà de la réalité. Bienvenue sur le terrain du virtuel, un monde parallèle qui permet de donner corps à la pensée, aux fantasmes, à la rêverie, à tout ce qui vous passe par la tête et qui reste à l'état de visions fugaces. Une expérience révolutionnaire, unique dans les annales cinématographiques. Et **Tron** alors ? Un gadget en comparaison, un peu rigide, où Jeff Bridges se promène à l'intérieur d'un jeu vidéo et contourne plus ou moins astucieusement les pièges du programme informatique...
Dix ans après **Tron, Le Cobaye** creuse plus profond le terrain de l'inédit ; il intègre dans sa fiction des images généralement réservées à des exposés de la Nasa, à des courts-métrages expérimentaux, à des spots publicitaires avant-gardistes. Aujourd'hui, nanti d'un budget modeste à l'échelle hollywoodienne (10 millions de dollars), **Le Cobaye** fait un pas en avant dans le domaine d'un cinéma ignorant le sens du mot impossible...

Au départ

Au départ du **Cobaye**, il y a une nouvelle de Stephen King. Très courte, sept pages. *"Les gens qui en avaient acheté les droits sont venus à ma rencontre pour me demander s'il était possible d'en tirer quelque chose. L'histoire originale raconte comment un type en arrive à se faire poursuivre par une tondeuse à gazon. Une intrigue vraiment très mince. Apparemment, il n'était pas concevable d'en extraire un scénario"* admet le réalisateur Brett Leonard, jeunot que les amateurs de séries B barges et gore ont repéré avec le gouleyant **Re-Animator Hospital**, lequel n'a en fait rien à voir avec Herbert West et Lovecraft. Il s'agit seulement là du titre français malin de **Dead Pit**, l'histoire d'un toubib déglingué trépanant ses patients contre leur gré. Il en résulte une cohorte de zombies verdâtres fluorescents traquant une jeune femme dans un hôpital. Du tout bon. *"En élargissant les limites du récit, nous sommes néanmoins demeurés dans le cadre habituel aux récits de Stephen King. Nous avons imaginé une petite ville de province dans les tonalités d'une Amérique gothique. Bien sûr, Le Cobaye comprend de nombreux effets spéciaux, mais le film gravite surtout autour des personnages comme le font tous les livres de Stephen King"*. En l'occurrence autour de Jobe Smith, un homme d'une trentaine d'années doté de l'intellect d'un gamin de six ans et du Dr. Angelo, chercheur fouinant là où il ne fait pas bon mettre son nez. Volontaire d'office, Jobe Smith, bourré de drogues et revêtu d'une combinaison métallisée connectée à un ordinateur, expérimente les thèses d'Angelo. Placé au centre d'une sphère, il pénètre d'abord le CyberBoogie, un Disneyland informatique, et goûte aux plaisirs illicites du CyberSex, un Disneyland pour adultes avertis seulement. Là, Jobe peut, à loisir, tester toutes les positions érotiques possibles et imaginables en compagnie de la plus jolie fille du patelin. Seulement, voilà, les recherches sur le développement de l'intelligence dérapent et échappent au contrôle d'Angelo. Désormais doué de raison, Jobe évolue dans le mauvais sens ; il tue, par l'intermédiaire des images virtuelles, ceux qui l'ont autrefois ridiculisé. On y revient, au bon vieux thème d'Icare se brûlant les ailes de cire en



Jobe Smith (Jeff Fahey) prend son envol virtuel sur la girosphère.

approchant de trop près le soleil. Et D'Icare au mythe de Frankenstein, il n'y a qu'un pas à franchir. Frankenstein, l'aristocrate dément qui joue à être Dieu, qui marche sur les plates-bandes du grand barbu, là haut sur son nuage, qui crée un monstre rêvant d'autonomie et qu'il devra détruire. Comme Angelo intervenant contre Jobe.

Huit minutes au paradis

Elles sont nombreuses les boîtes d'effets spéciaux, d'informatique, à avoir apporté leur concours au **Cobaye**. L'une d'elles, *Angel Studios*, peut se vanter d'avoir réalisé huit minutes absolument extraordinaires, principalement dues à Scenix, un programme sur ordinateur. Brad Hunt, son inventeur, et quatre autre animateurs, tiennent ainsi les rênes du film. Leur fleuron : CyberJobe, alter ego virtuel de Jobe, le simple d'esprit incarné par Jeff Fahey dans la réalité. L'opération qui consiste à transformer le comédien en créature artificielle passe d'abord par l'étude maniaque de 70 photographies. Pris sous tous les angles, sous toutes les coutures, variant au maximum les expressions faciales, Jeff Fahey fournit la matière première pour une réplique de lui-même. Les animateurs de *Angels Studios* lui demandent même de réciter tous les dialogues de CyberJobe afin de simuler très exactement le mouvement des lèvres. Cet enregistrement audio assure la transition entre le naturel et l'artificiel. Après quoi, les as du computer de *Angel Studios* gribouillent un dessin du visage du comédien, lequel croquis est introduit dans l'ordinateur. Jeff Hayes, un des animateurs, crée alors, sur son clavier, une armature squelettique reproduisant fidèlement tous les mouvements, corporels et faciaux, du vrai Jobe. Sur ce modèle animé, un autre animateur, Paul Lewis, dégrossit ce qui ressemble encore à un androïd pataud : il colorie la peau, dessine les cheveux, les dents, les yeux. La création de CyberJobe s'apparente étroitement à la sculpture : un modèle immobilisé, une matière première qui n'est plus de la glaise ou du marbre mais une animation en trois dimensions sur un écran.

"*Nous voulions élaborer un personnage qui ne soit pas seulement beau à regarder mais qui puisse également soutenir une histoire, suivre les indications du metteur en scène, un personnage assez consistant pour que la transition entre action réelle et virtuelle soit parfaite et évidente*" conclut le chef animateur de *Angel Studios*, Michael Limber.

"*Plus particulièrement dans **Le Cobaye**, la fluidité des mouvements et la souplesse des articulations comptent davantage que le réalisme d'une apparence physique*". Le témoignage de Jill Hunt soutient surtout la phase CyberSex, séquence érotique, réalisée grâce à un programme baptisé "animation hiérarchique". Ce procédé permet surtout la connexion parfaite des corps, une simulation de toute beauté. "*Cette scène est plus suggérée qu'explicitement graphique. Entre deux ébats des amants cybernétiques, la caméra revient sur les humains reliés au CyberSex*". Pour endiguer la froideur du matériau, pour ne pas choquer le spectateur et lui balancer zizi et foufoune cybernétiques en plein dans les mirettes, *Angel Studios* compense par des couleurs chaudes. "*Imaginez que vous rentrez chez vous après une rude journée de travail et que, dès lors, vous vous plongez dans une réalité virtuelle. Plutôt que de vous servir un verre, de prendre un journal ou de regarder les informations télévisées, que diriez-vous de sexe virtuel ?*" suggère Jill Hunt, chargée également de l'environnement "relaxant" du **Cobaye**.

Virtuose dans l'art de simuler le mouvement et de dupliquer les formes, *Angel Studios* sait aussi bâtir un environnement totalement préfabriqué, sans rapport avec le quotidien, une parcelle d'imaginaire douillette, confor-

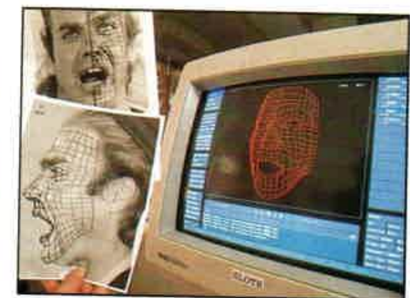


Un personnage virtuel au bord de la désintégration.



Une désintégration haute en couleurs.
Le monde virtuel comme instrument de vengeance.





Les animateurs de Angel Studios décomposent le visage de Jeff Fahey pour le digitaliser sur ordinateur et en faire CyberJobe.

CyberJobe, réplique cybernétique d'un simple d'esprit incarné par le comédien Jeff Fahey.

table, anti-stress : le "relax environment". Jill Hunt, toujours elle, se place désormais en véritable peintre surréaliste. Ce simili-univers relax appelle au repos : des tâches fluorescentes recouvrant un sol secoué d'une houle permanente, des rideaux d'une espèce de lave multicolore en fusion, un paysage volcanique d'une beauté inouïe, des sphères en lévitation... Et là, dans cet Eden de synthèse, flottent les personnages. Des personnages métamorphosés dès que *Angel Studios* les engage dans le CyberBoogie, jeu informatique emprunté à **Tron**.

Moitié-humains, moitié-bolides, ils filent sur fond de circuits intégrés, de formes géométriques. Nous sommes bien dans un flippeur géant et le joueur doit passer par trois paliers variablement complexes. Dans le premier, il se déplace à grande vitesse dans un tube aux dimensions du tunnel sous la Manche. Le survivant peut alors affronter la mort dans une immense chambre sphérique minée de gadgets speeds, imprévisibles et aux formes contondantes. Au finish, les finalistes ont vraiment peu de chance de sortir encore entier du "monde-tranchant". Ils continuent de glisser dans une large galerie hérissée de portes coulissantes qui sortent brusquement des parois, se referment, s'ouvrent comme des mâchoires prises de mouvements hystériques. Le CyberBoogie, ou les Intervilles du futur !

Des milliers de particules

Les performances de *Angel Studios* ne constituent pas l'ensemble des effets spéciaux



Jobe Smith (Jeff Fahey) : l'intellect d'un gosse de six ans dans un corps d'adulte.

du **Cobaye**. Une autre compagnie informatique, *Xoas*, basée à San Francisco, prend en charge quelques unes des autres séquences du monde virtuel du **Cobaye**. Tandis que *Angel* s'approprie de longs passages en constant décalage avec la réalité, Xaos garde davantage les pieds sur terre en combinant étroitement prises de vues réelles et animations par ordinateur. "*Par exemple, pour montrer Jobe quittant son environnement mental, nous filmons le comédien Jeff Fahey devant un blue-screen, procédé très classique. De là, son visage éclate en des milliers de particules et se reconstitue ensuite. Dans l'intervalle, le décor qui l'entoure change. Le spectateur remarque surtout le personnage explosant littéralement. De minuscules segments voltigent dans les airs, se dispersent. Pour ces effets spéciaux-là, nous avons mis à contribution des ordinateurs classiques spécialisés dans l'animation. Par l'intermédiaire de leur programme, nous concevons un environnement par étapes successives, puis nous y intégrons des figures en trois dimensions sans qu'on ait besoin d'intervenir sur ce qui a déjà été accompli*". Tête chercheuse et pensante de *Xaos*, Helene Plotkin place ses prouesses à un niveau modeste. Et pourtant, il y aurait de quoi pavoiser. Dans la séquence où, pour la première fois, Jobe





CyberJobe menacé d'anéantissement par l'arme qu'il croyait sienne.

rencontre l'invention du Dr. Angelo notamment. "*Vous voyez à l'écran des images générées par ordinateur de la main de l'acteur et comment celui-ci agit à l'intérieur du monde virtuel. C'est un peu comme se placer dans une salle de contrôle bourrée de moniteurs vidéo diffusant des choses incroyables*". Pour son baptême du feu, Jobe goûte à une nouvelle façon d'être provoquée par les stimulations de son cerveau ; il assiste sur un écran de télévision au périple de sa main dans un autre univers. La suite le projettera en entier de l'autre côté du miroir. Au centre de cet impressionnant déploiement de savoir-faire et de technique de pointe, **Le Cobaye** inclut également des méthodes plus traditionnelles, comme le maquillage effectué par John Buechler, le père des **Ghoulies** et autres marionnettes généralement mal articulées. "*J'interviens lorsque Jobe se métamorphose en créature purement cybernétique. Nous avons simplement construit une réplique du corps de Jeff Fahey d'après un moulage en silicone. D'après le moulage, nous façonnons alors un buste de cire rempli de câbles reliés à des manettes de commande. Quand le Dr. Angelo pose la main sur Jobe, alors dans un état physique proche de la statue de sable, celui-ci se dégonfle comme une baudruche*" témoigne John Buechler, petit artisan de la prothèse au milieu des génies de l'informatique.

Le virtuel c'est pour bientôt

"*Le Cobaye montre aujourd'hui à ses spectateurs ce qui sera courant dans cinq ans*". En jouant ainsi les prophètes à court terme, Brett Leonard ne prend guère de risques. Déjà, l'armée américaine utilise ces images dans de petites mises en scène simulant des batailles et leurs multiples développements possibles. On annonce aussi du virtuel dans le spectacle télévisé, dans l'éducation. *Angel Studios* œuvre actuellement dans les murs de l'Université de San Diego en vue de mettre au point le prototype d'un jeu vidéo utilisant les images virtuelles. Solopod, que ça s'appelle. Fin 1992, début 1993, *MCA Technology*, dans la cadre des attractions de la visite des Studios Universal, mettra un pied dans le 21ème siècle en expérimentant CyberArc, univers artificiel dans lequel le touriste, à l'aide d'un casque spécialement conçu et de gants métallisés, pourra assister à ses déplacements par écran 3-D interposé. D'ici qu'il soit réellement transporté dans le jeu, il n'y a pas loin.
"*En cette fin du siècle, nous allons assister à de multiples rencontres entre le corps, la pensée et la machine.* ***Le Cobaye*** *met en scène cette mythologie. Contrairement à la Révolution Industrielle du début du siècle, dont les signes sont extérieurs, nous faisons désormais face à une nouvelle espèce de technologie pouvant influer de l'intérieur sur l'existence humaine, l'amener à se bonifier ou à se détériorer*". En la matière, **Le Cobaye** affiche un pessimisme évident. Mais cette expérience cinématographique ne devrait plus tarder à empiéter sur notre quotidien.



CyberJobe goûte aux joies de l'amour virtuel en compagnie de la plus belle fille du patelin.

Marc TOULLEC



Emilio Estevez est Alex Furlong, le "freejack" pourchassé dans le futur.

FreeJack

Dans le futur, les hommes ont une espérance de vie réduite par l'absence de couche d'ozone, des corps ruinés par une pollution envahissante. La solution, quand on est millionnaire, consiste à importer du passé un corps pimpant neuf, non irradié, et de s'y glisser pour survivre heureux. Encore faut-il tomber sur un cobaye conciliant. Et Alex Furlong, l'élu, n'a pas forcément envie d'y laisser sa peau !

Depuis qu'il a quitté sa Nouvelle-Zélande, Geoff Murphy tente de mener tant bien que mal une carrière américaine. Fort du succès international de deux films (**Utu** et **Le Dernier Survivant**), ce réalisateur de talent vit le calvaire généralement réservé aux nouveaux venus. Viré de la production de **Predator**, il ne réussit pas à percer avec **Young Guns 2**, un western magistralement filmé mais reposant sur un script creux. **FreeJack** allait-il apporter à Geoff Murphy la reconnaissance tant escomptée ? Responsable d'un budget important de 36 millions de dollars, Murphy semblait le croire en tournant cette ambitieuse production de science-fiction à l'ancienne. Mais les résultats au box-office ne remboursent même pas le tiers des sommes investies. Comme le **Radio Flyers** de Richard Donner et **Les Mémoires de L'Homme Invisible** de John Carpenter, **FreeJack** compte parmi les gros bides du début d'année aux Etats-Unis.

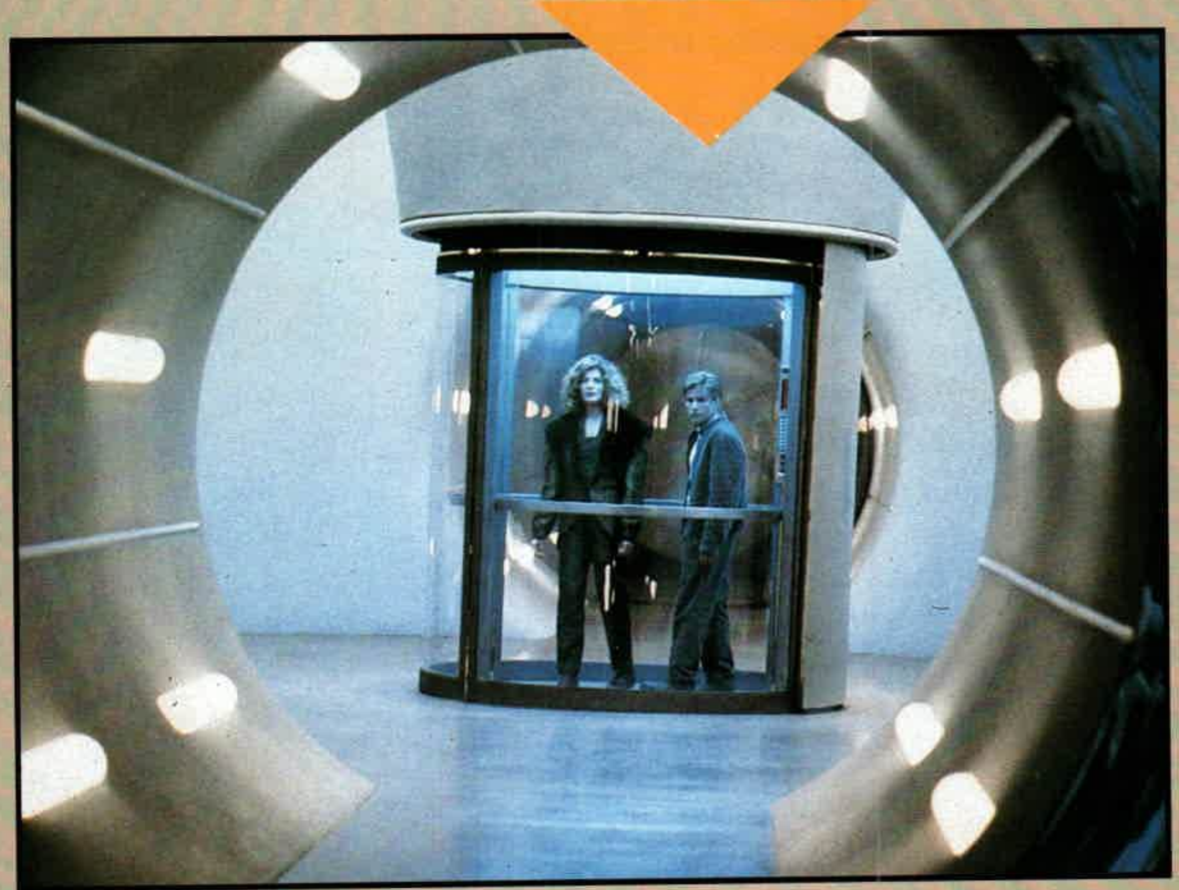
Rester humain

"En posant ma candidature pour la réalisation de **FreeJack**, *j'ai tout de suite annoncé que je ne tenais vraiment pas à tourner une suite de* **Total Recall**. **FreeJack**, *en racontant une histoire incroyable devait aussi demeurer aussi crédible et réaliste que possible. En adoptant un style à la Schwarzenegger, un style très brutal,* **FreeJack** *n'aurait pas fonctionné".* Flanqué d'une vedette comme Emilio Estevez, Geoff Murphy aurait de toute façon eu le plus grand mal à donner dans le muscle futuriste. De taille modeste, le frère de Charlie Sheen se balade auprès d'une partenaire qui le dépasse souvent d'une bonne tête. *"Emilio ressemble à Monsieur tout le monde. Il pourrait être votre voisin de palier".* Plus que les effets spéciaux, le facteur humain compte pour Geoff Murphy qui, dans **Le Dernier Survivant**, choisit d'observer deux hommes et une femme dans une grande ville vidée de tous ses habitants. **FreeJack** tente de cautionner ce même schéma humain, mais sur un tempo nettement plus tapageur. *"Le contexte social m'importe beaucoup. Je ne veux pas jouer les prêcheurs, mais* **FreeJack** *montre ce que sera probablement notre futur si nous persévérons dans l'auto-destruction. Aujourd'hui, le fossé entre les riches et les pauvres est très marqué. Demain, il le sera bien plus. Ainsi, les nantis seront beaucoup moins nombreux mais d'autant plus riches, pendant que les pauvres se dénombreront par millions. Aujourd'hui, en sortant de Manhattan, vous traversez un pont et vous tombez sur une zone urbaine à peine digne du Tiers Monde".* En passant de 1992 à 2009, le coureur automobile Alex Furlong débarque dans une Amérique à deux vitesses. Sur l'île fortifiée de Manhattan, les affaires prospèrent dans un luxe obséquieux tandis que, à quelques centaines de mètres de là, le gros de la population se débat dans l'insécurité et la misère. Une situation pas très éloignée des différences actuelles entre Beverly Hills et Downtown pour Los Angeles, entre Manhattan et le Bronx pour New York. Même si cette toile de fond assez effrayante ne constitue pas le sujet de **FreeJack**, elle lui donne un certain relief que la seule science-fiction clinquante n'aurait pu lui conférer. *"***FreeJack** *est avant tout un film d'action, mais il témoigne aussi de préoccupations sociologiques et écologiques. Toutes les bonnes histoires de science-fiction sont des mises en garde. Elles nous disent que si nous continuons à détruire notre environnement, si nous laissons le fossé s'agrandir entre les riches et les pauvres, le futur ressemblera peut-être à ce que nous voyons dans* **FreeJack***".* A savoir que la couche d'ozone se réduit à une peau de chagrin, que la majorité de la population patauge dans des bidonvilles à la périphérie des cités sévèrement gardées, que la crasse et la maladie sévissent, que la criminalité progresse de manière spectaculaire et que la police se charge quasi-exclusivement du bien être des serviteurs du grand capital... Une anticipation à peine exagérée des événements qui viennent de secouer quelques unes des plus grandes métropoles américaines.



La rock star Mick Jagger incarne Vacendak, le chasseur de primes à la solde d'un millionnaire mystérieux.

Plus encore que Geoff Murphy, le chef décorateur Joe Alves, cinéaste pénible à ses heures (**Les Dents de la Mer 3-D**), fort de son expérience sur **New York 1997**, travaille au look de cette année 2009 marquée par une autre Grande Dépression. *"Pour moi, il ne s'agissait pas de créer de toutes pièces un univers futuriste, mais d'extrapoler un peu à partir de notre monde actuel. Si la crise du pétrole continue, il y aura moins de voitures individuelles. Seuls les gens très fortunés pourront se payer des automobiles, et elles seront encore plus luxueuses qu'aujourd'hui. J'ai redessiné des limousines dans le style des* Rolls-Royce *et des* Bugatti *des années 30, mais avec des intérieurs comparables à certains jets privés modernes. La société de* **FreeJack** *est une société à la Dickens ;*



Le 180ème et dernier étage du McCandless Building. Un look de SF traditionnelle conçu par Joe Alves.

les riches se déplacent dans de superbes véhicules, alors que les gamins des rues n'ont pas un sou en poche. Quant aux ouvriers, ils circulent dans des sortes de tricycles inspirés des pousse-pousse thaïlandais", dans des rues dégueulasses, sur les berges d'un bras de mer aussi mazouté que les plages bretonnes après le naufrage de l'Amoco Cadix. Farouchement investi dans la cause de **FreeJack**, Joe Alves, dont le palmarès inclut également **Rencontres du Troisième Type**, s'est empressé de mettre en pratique sur le plateau les recherches effectuées pour **Adventure One**, un projet de science-fiction trop coûteux qu'il a dû ranger sur une étagère. Une façon comme une autre de rentabiliser un matériau délaissé.

Mais le boulot de Joe Alves sur **FreeJack** ne s'arrête pas à une détérioration de la société de l'an 2000. *"Nous avons fait un petit bond dans le temps, ce qui interdit toute fantaisie à la* ***Star Trek****. Vacendak et ses mercenaires utilisent des auto-mitrailleuses blindées que nous avons repeintes. Ces chasseurs de prime sont très fiers de leurs véhicules et les décorent comme le font les Hell's Angels pour leur* Harley-Davidson. *Le laboratoire où échoue Furlong après son voyage dans le temps ressemble à une capsule spatiale à la Jules Verne. Nous cherchions quelque chose de gigantesque et d'impressionnant, et j'ai pensé à ces énormes pelleteuses que l'on voit sur les chantiers d'autoroutes, avec leurs roues de 2 mètres 50 de diamètre. Nous y avons ajouté toutes sortes de lumières et d'antennes"*. Et Joe Alves se réjouit aussi de la construction d'un somptueux bureau en marbre situé au 180ème étage du McCandless Building dominant tout Manhattan, et d'une boîte de nuit immense au look néo-industriel décadent... Discrètement, sournoisement, le directeur artistique de **New York 1997** s'attribue une large portion de la paternité de **FreeJack** et limite les mérites de Geoff Murphy.

Alien, total recall... freejack !

Bien avant que Geoff Murphy ne soit envisagé pour la réalisation de **FreeJack**, Ronald Shusett planche sur les déboires futuristes de Alex Furlong. Scénariste de **Réincarnations, Alien** et **Total Recall**, Shusett puise son script dans un bouquin de Robert Sheckley, *"Immortality Delivered"*, écrit en 1958. *"La grande différence entre le film et le livre tient dans le voyage temporel. Dans le film, Alex Furlong franchit une vingtaine d'années tandis que Robert Sheckley lui fait enjamber plusieurs siècles. Dans le film, le héros retrouve donc des gens qu'il a connus en 1992, ce qui n'était pas le cas dans le roman"* explique Geoff Murphy, en permanence soucieux de contourner les artifices de la science-fiction et les inévitables comparaisons avec **Total Recall**.

Pour sa part, Ronald Shusett prend moins de distances avec le film de Paul Verhoeven. **FreeJack**, selon lui, "remake" autant que **Total Recall** le chef-d'œuvre inimitable et mille fois imité d'Alfred Hitchcock. *"****La Mort aux Trousses*** *m'avait déjà inspiré* ***Total Recall****. D'une certaine manière,* ***FreeJack*** *en est une nouvelle variation. J'aime reprendre les thèmes des grands classiques pour les transplanter dans des environnements différents, un peu délirants. Cela leur confère une seconde jeunesse"*. Sur la piste de **La Mort aux Trousses, Total Recall** et **FreeJack** suivent des hommes en fuite chassés du début à la fin par une bande d'assassins. Gary Grant, Arnold Schwarzenegger et Emilio Estevez sprintent donc dans le même sens et traversent à quelques détails près des épreuves identiques. Ronald Shusett avoue également que le méchant de **FreeJack**, incarné par la rock-star Mick Jagger, s'inspirait ouvertement, dans les premières versions du script, du vilain de **Total Recall**, Michael Ironside. *"Le personnage de Vacendak était très arrogant et s'exprimait toujours en argot. Mick Jagger et moi avons décidé de le rendre moins sombre, de l'humaniser un peu en lui donnant le sens de l'humour"* corrobore Geoff Murphy. Un humour noir, bien sardonique il va sans dire...

Si Ronald Shusett s'emballe pour le roman de Robert Sheckley, ce n'est pas uniquement parce qu'il donne matière à une nouvelle interprétation de **La Mort aux Trousses**. Dans "Immortality Delivery", il y a "Immortalité". *"Prolonger la vie au-delà de la mort n'est pas une chose naturelle, mais la prolonger au détriment d'une autre vie est franchement immoral. C'est le concept qui m'a séduit dans* ***FreeJack****"*. C'est aussi le concept de **Blade Runner** dont **FreeJack** aurait parfois tendance à ressembler. Dans le décor du titanesque building surplombant la cité, dans la personnalité de McCandless, démiurge d'apparence rassurante, candidat à la vie éternelle au détriment du simple mortel Alex Furlong.

S'il mange un peu à tous les rateliers, s'il emprunte à droite à gauche des parcelles de décors, **FreeJack** s'attache néanmoins à raconter une histoire originale. Alex Furlong, un jeune pilote de courses automobiles disparaît dans le crash de sa voiture. Une frac-



Au coeur de la ville, une violente poursuite de voitures futuristes. ***Mad Max*** *est passé par là !*

tion de secondes avant que celle-ci vole en éclats, un champ magnétique l'aspire et le transporte en 2009, sur une table d'opération où quelques inconnus s'apprêtent à l'anesthésier. Dans un sursaut de lucidité, Furlong repousse "l'équipe médicale" et sort en trombe du camion, sous le feu nourri d'une embuscade. Totalement déboussolé, il fuit à travers une zone urbaine en ruines où même les religieuses usent de gros fusils et d'un vocabulaire pas très catholique. Furlong découvre rapidement qu'il est devenu un "freejack" et qu'il lui sera désormais impossible de se fier à quiconque. Valant plusieurs millions de dollars, son corps doit en effet abriter sous peu l'esprit conservé sur ordinateur d'un richissime inconnu. Pour éviter le transfert programmé dans des délais très courts, Furlong contourne les pièges du chasseur de primes Vacendak et de ses hommes, retrouve Julie Redlund, sa fiancée en 1992, désormais femme d'affaires chevronnée travaillant pour le compte de McCandless, le plus puissant industriel du pays...



Les forces de l'ordre du futur : une armée motorisée à la pointe de la technologie.

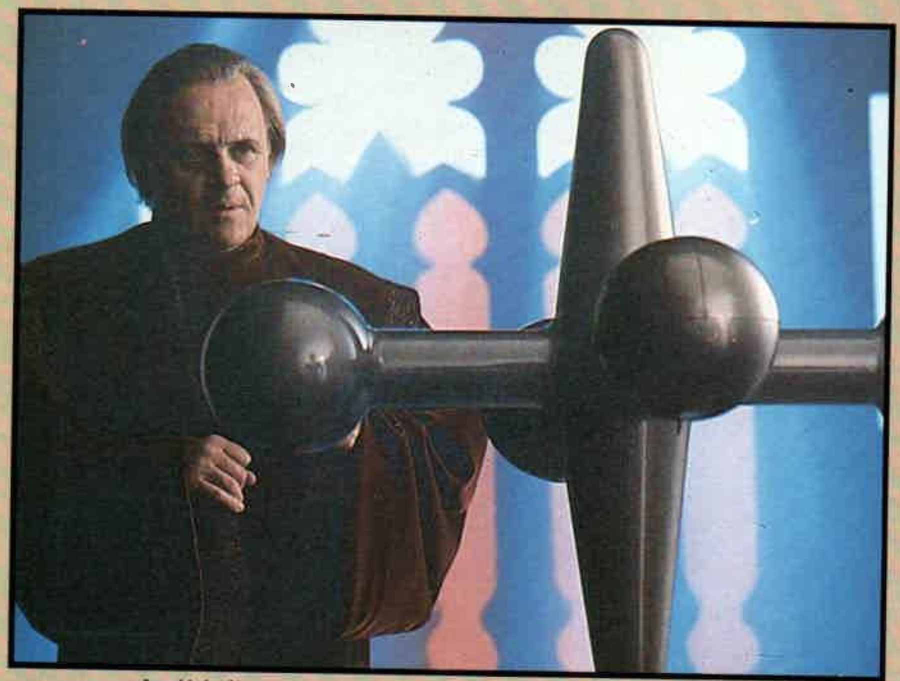
Pour rire

Si **FreeJack** rayonne un peu plus qu'il ne devrait, c'est surtout par la personnalité de deux de ses interprètes, Anthony Hopkins et Mick Jagger, des british du cru. Récemment oscarisé pour le rôle de Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**, le premier campe McCandless, milliardaire négociant directement de fabuleux contrats avec les gouverments. *"McCandless est un homme très ambigu. Malgré le pouvoir qu'il exerce, il semble calme et raisonnable, il inspire confiance. C'est très amusant de creuser des personnages dont l'apparence contredit la nature profonde. Peu importe qu'il s'agisse de héros positifs ou de criminels. De toute façon, avant de rentrer chez moi, je laisse mes rôles au vestiaire"*. Anthony Hopkins accepte d'incarner McCandless pour deux raisons. Primo, rentrer dans la peau d'un monstre à la tête d'un empire, et secundo, donner la réplique à Mick Jagger, *"un type adorable. Mais en signant le contrat de* ***FreeJack****, je n'avais pas encore réalisé que je devrai jouer quelques unes de mes scènes capitales devant un écran bleu pour que soient ensuite incorporés les effets spéciaux visuels. J'ai dû me relaxer, ne pas prendre tout ça trop au sérieux. Après tout,* ***FreeJack*** *n'est pas réellement un film prévu pour les performances dramatiques. Il touche principalement à la technologie, à la science. Geoff Murphy est, par exemple, fasciné par les thèses du scientifique Stephen Hawking sur le continuum espace-temps. Ce n'est vraiment pas mon cas !"*. Mais Anthony Hopkins aime les expériences nouvelles, les genres inédits dans sa filmographie. Avec ironie et flegme, sans jamais se forcer, il tire aisément son épingle du jeu. Sa plus belle réplique dans **FreeJack** : *"Bienvenu dans mon esprit"* !

Sous le long manteau de cuir noir du vilain Vacendak, le leader des Rolling Stones, Mick Jagger cabotine. Dans un rôle initialement écrit pour Willem Dafoe et Nicholas Cage, il mâchonne de ses lèvres charnues des plaisanteries lourdes de sens et, finalement, rend plutôt sympathique un type parfaitement odieux au départ. *"J'ai apprécié dans* ***FreeJack*** *les rapports de complicité entre Vacendak et Alex Furlong, un peu inspirés par ceux de Butch Cassidy et le Kid. La proposition faite par Geoff Murphy et la production est tombée au bon moment. Après ma tournée européenne, j'ai voyagé en Extrême-Orient et pris des vacances. D'autre part, le personnage m'intéressait car il n'est pas complètement mauvais. Il aime son travail et tente de le faire consciencieusement. Après deux années de concerts, j'avais besoin de rentrer dans un processus intellectuel différent, de prendre moins de responsabilités que dans la chanson. Geoff Murphy m'a affirmé que je n'en aurais que pour quelques semaines de travail. Mais le tournage n'a pas été ce qu'on appelle volontiers des vacances. Durant les vingt premiers jours de tournage à Atlanta, il n'a pas cessé de pleuvoir, une pluie abondante et glaciale. Sous mon manteau de cuir, je portais quatre pull. Et je continuais à grelotter !"*.

De son côté, Emilio Estevez galope, court, fuit, plonge dans des eaux goudronnées, prend le volant d'un guimbarde transportant des bouteilles de champagne lors d'une poursuite mémorable, le tout sous l'œil du cinéaste qui l'a déjà dirigé en Billy le Kid dans **Young Guns 2**. Un véritable "Running Man" auquel il manque certainement une solide dose de charisme pour étoffer le personnage d'Alex Furlong. Mais même Tom Cruise, Charlie Sheen et Jason Patric, auxquels les producteurs ont pourtant songé, n'auraient pu lui donner cette aura, cette substance indispensable à sa crédibilité. Si **FreeJack** ne manque pas de rythme, de cascades, de décors et d'effets spéciaux, il souffre de l'absence d'un héros. Un vrai, un dur, un tatoué.

Marc TOULLEC



Le diaboliquement charmeur McCandless (Anthony Hopkins) au sommet de son empire industriel.

USA. 1991. Réal.: Geoff Murphy. Scén.: Ronald Shusett & Stuart Oken, Steven Pressfield & Dan Gilroy d'après un roman de Robert Sheckley. Dir. Phot.: Amir Mokri. Mus.: Trevor Jones. Effets spéciaux : Dream Quest Images. Prod.: James G. Robinson et Ronald Shusett pour Morgan Creek. Int.: Emilio Estevez, Mick Jagger, Rene Russo, Anthony Hopkins, Jonathan Banks, David Johansen, Amanda Plummer... Dur.: 1 h 48. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue le 20 mai 1992.



Le Guyver, super-héros karatéka.
Un look très papillon de nuit.



Le Guyver s'essaie au rodéo et tente de plaquer au sol l'infâme Fulton Balcus.



Lisker, Zanoïd particulièrement zélé.



MC Stryker, Zanoïd black et rapper.



MUTRONICS

Entretien avec

Screaming Mad GEORGE & Steve WANG

Les Zanoïds, des monstres extra-terrestres débarqués sur terre voici des millions d'années, refont surface sous l'impulsion de Fulton Balcus, un savant givré et mégalomane. Taratata, un karatéka un peu niais devient le Guyver, justicier bionique à la japonaise qui malmène l'armée hirsute des Zanoïds... Pas de doute, nous sommes en pleine bande dessinée nipponne, entre l'intrépide **Bioman** et les **Tortues Ninja**. Deux spécialistes du latex et du caoutchouc mousse dirigent les légions démoniaques. Le premier, le Japonais Screaming Mad George, transforme un teen-ager en cafard dans **Le Cauchemar de Freddy** et organise la partouze gore de **Society**. Le second, Steve Wang, originaire de Taïwan, colle une crête iroquoise à l'un des parasites de **Gremlins 2** et dresse le serpent géant de **Beetlejuice**. Ces deux lascars étaient vraiment prédestinés à la réalisation de **Mutronics**...



Max Reed (Mark Hamill), agent de la CIA et grande gueule incorruptible.



Michael Berryman, l'homme au crâne en pain de sucre. Un effet spécial à lui tout seul.

Comment se retrouve-t-on imbriqué dans un projet aussi abracadabrant que *Mutronics* ?

Screaming Mad George : Par hasard en fait. A l'origine, je suis allé au Japon dans l'intention de trouver des capitaux pour un projet titré **Animals**. Mon agent s'est rendu chez *Bandaï*, un éditeur de bandes dessinées. Il est ressorti sans les convaincre mais avec une proposition, adapter la bd "The Guyver" Je ne connaissais pas et ça m'a emballé. J'ai dit OK.

Steve Wang : Les producteurs désiraient au départ que Screaming Mad George ne s'occupe que des effets spéciaux de **Mutronics**. Mais il voulait vraiment passer à la réalisation. Il a posé cette condition pour travailler sur le film. Evidemment, *Bandaï* a accepté assez rapidement. C'est alors que Screaming Mad George m'a contacté pour que je l'assiste dans cette tâche trop lourde à assumer pour un débutant. A vrai dire, avant **Mutronics**, j'ai tourné **The Adventures of the Kung Fu Rascals**, un film mêlant fantastique et action. J'ai entamé le tournage de **Mutronics** avant que celui-ci ne soit complètement terminé. Je n'ai pu en achever le montage qu'après la fin des prises de vues de **Mutronics**. Dans **The Adventures of the Kung Fu Rascals**, j'ai d'ailleurs rendu hommage à Majin, un monstre du cinéma japonais des années 60. Tout gosse, le géant de pierre Majin me faisait bien plus peur que le dragon Godzilla.

En soi, *Mutronics* doit constituer un joli petit challenge. On ne compte plus les monstres, les effets spéciaux...

S.M.G.: Au départ, nous voulions tourner une véritable super-production avec des centaines de monstres, des poursuites automobiles, des tas de métamorphoses. Seulement, les producteurs ont sérieusement réduit le budget et le temps de tournage. On a bénéficié de seulement cinq semaines pour tout boucler, y compris les effets spéciaux. Monter un film dans des délais pareils est un véritable défi.

S.W.: Au tout début du projet, les producteurs nous avaient accordé huit semaines de tournage. Cela me paraissait déjà court. Plus on avançait dans la préparation, plus ils devaient se résoudre à limiter considérablement le temps de tournage pour ne pas couper les vivres aux gens des effets spéciaux. Je pensais que ce serait impossible de tourner **Mutronics** en cinq semaines. Tous ceux qui ont travaillé sur un film de ce genre savent que la mise en place des effets spéciaux prend un temps fou, qu'il faut de longues heures pour installer un comédien

Le Guyver lâche les gaz et entame le processus de métamorphose.

dans la peau d'un monstre. Et dans **Mutronics**, nous avions parfois sept créatures dans la même scène !
Les producteurs voulaient que le film soit prêt en mars, pour être présenté à l'American Film Market, et on était alors en juillet. Il fallait impérativement tourner en octobre. On n'avait que trois mois pour créer les combinaisons des monstres, rédiger le scénario, dessiner le story-board, recruter les acteurs... Trois mois, c'est rien. Nous avons commencé à imaginer le look des monstres et à écrire le scénario le même jour. Après coup, nous avons dû sucrer certains passages pour éviter de dépenser trop, notamment de longues séquences d'exposition avec Max, l'agent de la CIA enquêtant sur les Zanoïds.


Un Zanoïd, être étrange venu d'une autre galaxie.

Que reste-t-il de la bande dessinée originale dans votre film ? On la dit très violente, cruelle même...

S.W.: La première version du scénario collait de très près à la bande dessinée, qui est destinée exclusivement aux adultes. Les albums sont ainsi très violents, sanglants, réalistes... En réécrivant le script, en le travaillant toujours et encore, nous nous sommes finalement aperçus que **Mutronics** trouverait surtout son public chez les teenagers. Petit à petit, le film est devenu une comédie, mais il conserve néanmoins quelques traces de l'histoire originale. Les monstres aussi sont différents. Dans la bd, ce sont des humanoïdes. Ils évoquent trop des hommes déguisés. Nos monstres, par contre, sont irréels, totalement fantaisistes.

S.M.G.: Alors que le film fonctionne au second degré, la bande dessinée se montre très sérieuse. Pas question de rire dans les combats ; ils sont très brutaux. Dans le film, ce sont avant tout des gags, du dessin animé, des affrontements comme dans les films d'arts martiaux. A l'opposé, la bande dessinée "The Guyer" décrit des combats titanesques, dans la tradition de la science-fiction japonaise, c'est-à-dire avec le maximum de technologie et de gadgets. Il reste cependant dans le film quelques traces de violence, des gouttes de sang. Il fallait bien que Screaming et moi préservions notre réputation de maquilleurs pour ne pas décevoir nos fans.

Quand on voit *Mutronics*, on pense inévitablement aux *Tortues Ninja*. C'était intentionnel de votre part ?

S.M.G.: Disons que **Les Tortues Ninja** est le film qui se rapproche le plus de **Mutronics** si vous tenez à tout classer en catégorie. Mais notre film s'avère très différent dans la mesure où ces créatures sont nettement plus réalistes. **Les Tortues Ninja** correspond vraiment à un style de bande dessinée assez simpliste qui n'est pas le nôtre.

S.W.: **Mutronics** et **Les Tortues Ninja** se ressemblent un peu. Nous avions peur que les gamins n'aiment pas le film tel que nous l'aurions tourné d'après le premier script. Les parents n'auraient pas autorisé leurs gosses à aller voir un **Mutronics** violent et gore. En adoucissant les péripéties, les combats, nous nous sommes rapprochés, un peu malgré nous, des **Tortues Ninjas**.

Deux metteurs en scène sur un seul film, cela ne fait un peu beaucoup. Comment vous êtes-vous partagés les tâches ?

S.W.: Screaming Mad George et moi avons supervisé ensemble les effets spéciaux durant la préparation de Mutronics. En ce qui concerne la réalisation à proprement parler, j'ai pris surtout en charge les séquences d'action, les séquences dans le laboratoire, la confrontation finale et le costume du super-héros. Screaming s'est surtout consacré aux scènes de dialogue.

S.M.G.: Tout s'est bien déroulé avec Steve mais à cause du manque de temps, on n'a pas vraiment pu travailler ensemble. Quand l'un tournait avec l'équipe principale, l'autre s'occupait de la seconde équipe, de la mise en place des cascades. En fait, on ne se voyait pas très souvent sur le plateau, contrairement à la période de pré-production où nous collaborions très étroitement à la rédaction du scénario avec le producteur Brian Yuzna.

Vous êtes tout deux surtout connus comme maquilleurs. Du latex à la mise en scène, il y a un monde...

S.M.G.: Je ne me considère pas comme un véritable maquilleur. Je n'ai pas été formé dans ce sens. Au début de ma carrière artistique, j'étais peintre, j'ai dirigé un groupe de rock à New York. Je bâtissais alors tous les décors, j'imaginais le concept, le look de tous les spectacles. J'écrivais aussi les musiques et je filmais les shows en vidéo. Avant de venir aux effets spéciaux de maquillage, j'avais donc en quelque sorte touché à la réalisation. Pour moi, c'est naturel car je suis issu d'un univers multi-média. Evidemment, vu que je n'ai pas fréquenté une école, la mise en scène est parfois problématique, mais j'ai appris naturellement sur le tas, au contact des réalisateurs pour qui j'ai travaillé.

S.W.: Adolescent, je tournais des courts métrages avec les copains. Malheureusement, malgré mes démarches, personne ne me faisait confiance pour mes projets de longs métrages. C'est ainsi que ma famille m'a prêté l'argent nécessaire à **The Adventures of the Kung Fu Rascals**. Screaming Mad George en a visionné les rushes, après quoi il m'a appelé pour l'assister sur **Mutronics**.

Vous semblez autant attiré par les arts martiaux que par les effets spéciaux...

S.W.: Je suis un fana de kung-fu ! Je crois avoir vu davantage de films d'arts martiaux que de films fantastiques. Aux Etats-Unis, on voit souvent les monstres se battre, mais personne ne l'a jamais fait à notre manière dans **Mutronics**. Les créatures utilisent donc le kung-fu, mais un kung-fu très américanisé, pas vraiment celui que j'aime le plus. Si j'avais agi à ma guise, en ne prenant pas en compte les impératifs commerciaux, cela aurait donné des arts martiaux très purs, conformes à la tradition.

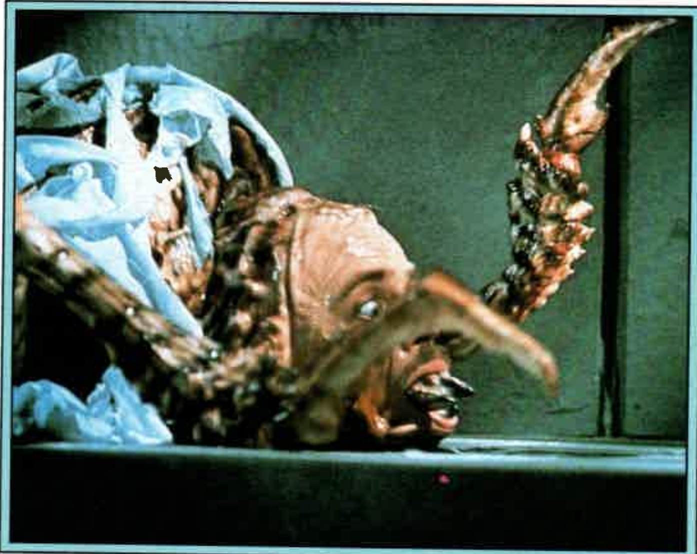
Comment avez-vous imaginé ce bataillon de monstres qui peuple *Mutronics* ?

S.W.: On commence par choisir l'acteur ou le cascadeur qui incarnera le monstre. On effectue un moulage de son corps, on en tire une reproduction en fibres de verre. Là dessus, on sculpte les détails de la créature grâce à des morceaux d'argile. Une fois l'opération achevée, on en tire une nouvelle reproduction en fibres de verre. On l'utilise comme moule à l'intérieur duquel on redessine le costume en latex, lequel doit convenir parfaitement au comédien. Il ne reste alors plus qu'à le peindre, à y rajouter des mécanismes nécessaires à certains mouvements, pour les yeux, la bouche et les oreilles surtout.
On choisit de préférence des cascadeurs pour jouer les monstres. Les vrais comédiens doivent, avec ce genre de rôle, réfréner en permanence leurs émotions, leurs expressions. S'ils se laissent aller, ils cabotinent car le masque amplifie les mimiques. Cela arrive souvent. Les cascadeurs, quant à eux, ne connaissent pas ce genre de problèmes.

S.M.G.: Les effets spéciaux de **Mutronics** n'ont rien de révolutionnaires. Ils sont bien faits mais classiques. Je peux surtout vous parler de Balcus, le dragon qu'affronte le super-héros dans la séquence finale. Je disposais d'une tête, de quelques membres grandeur nature, d'éléments sculptés, mécanisés, bourrés de fils pour permettre un contrôle à distance. Nous avons également mis à contribution quatre miniatures contrôlées à distance par des câbles. On a construit un décor à cette échelle. A l'origine, nous devions recourir à des techniques ultra sophistiquées, mais le manque de temps et d'argent nous a contraints à opter pour des trucs assez conventionnels.

Les comédiens devaient souffrir le martyr dans leur combinaison...





Mark Hamill face à son destin : transformé en magma insectoïde !

S.W.: Je n'irais pas jusqu'à dire que nos "costumes" sont confortables. Ils sont très chauds. En quelques minutes, les comédiens suaient à grosses gouttes. Et on devait tourner 11, 12 heures par jour. Entre les prises, on les laissait respirer, sinon ils n'aurait pas pu tenir. Impossible par contre d'enlever la combinaison dans la journée. La remettre aurait pris trop de temps.

S.M.G.: Malheureusement, les comédiens devaient prendre leur peine en patience. Nous devions fabriquer des costumes solides. En les dessinant, nous pensions à leur résistance autant qu'à leur look. Il y avait tant de séquences d'action que nous ne pouvions prendre le risque de faire des combinaisons fragiles, comme celles qui sont généralement utilisées au cinéma.

Question effets spéciaux, pas de difficultés particulières à signaler ?

S.W.: Après avoir fini les costumes, il nous restait néanmoins des tas d'autres effets à travailler mais, question délais, on était déjà dans le rouge. Tout s'est donc passé à la dernière minute sur le tournage, dans la précipitation. On regrette toujours le manque de temps. Un effet spécial en particulier fut nettement plus complexe que les autres : la métamorphose de Sean Barker en super-héros, en Guyer, lorsqu'il crie "*Je suis le Guyer !*". C'est Ted Ray qui a travaillé sur **Beetlejuice** qui s'est chargé de cette transformation. J'avais dans l'intention de reculer rapidement la caméra avec un travelling arrière tandis que le comédien se transformait en scandant son cri de guerre. Il fallait donc passer d'un plan avec un personnage réel au même plan avec une miniature et de l'animation image par image. En trois mois, Ted Rae a relevé le défi. Son effet spécial dure... deux secondes à l'écran !

Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

S.M.G.: Je travaille actuellement sur les maquillages d'un film d'horreur, **Freaks**. Ensuite je partirai au Japon chercher à nouveau des capitaux pour un projet personnel, **Psycho Fiction Manifesto**, un truc totalement révolutionnaire mêlant art psychologique et ultra réaliste dans une structure commerciale (*!!!*, NDC). J'espère vraiment ramener de l'argent japonais et tourner à New York avec des comédiens américains.

S.W.: En ce moment même, je travaille sur un monstre pour un projet japonais. Toujours au Japon, j'ai en projet un dessin animé inspiré de mes **Kung Fu Rascals**. Je préférerai me concentrer sur un seul titre mais vu la situation économique, mieux vaut courir plusieurs lièvres à la fois. La vie est dure pour les petits films. Il est plus facile de monter une grosse production dans un grand studio que de faire **Mutronics** avec très peu de moyens.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH)**

Lire également article in *MAD MOVIES* 75

TIMEBOMB

Entretien avec

AVI NESHER



Patsy Kensit blottie dans les bras de Avi Nesher



Deux super agents de la CIA font feu sur le dissident Michael Biehn.

Lauréat du Prix du Public au dernier festival d'Avoriaz, Timebomb suggère que les agents de la CIA ont vraiment la peau épaisse, qu'un bon conditionnement physique et psychique peut leur faire oublier la peur. Pour avoir crapahuté dans le commando de l'armée israélienne, Avi Nesher sait de quoi il parle.

Avant que ne sorte *Timebomb*, on vous connaissait comme le réalisateur d'un film assez cocasse, *She*, mélange d'héroïc-fantasy, de *Mad Max* et de burlesque...

She a été tourné en Italie pour seulement un million de dollars. Selon moi, ce n'est pas vraiment un film, plutôt une expérience cinématographique. Je modifiais le scénario tous les jours. Vu la petitesse du budget, on ne parvenait pas à mettre en boîte ce qui était écrit sur le papier. Alors on adaptait, on changeait des passages entiers du script. La plupart du temps même, on improvisait ! Le résultat est vraiment étrange. N'empêche que **She** est devenu l'objet d'un véritable culte aux Etats-Unis, particulièrement sur les campus. Aujourd'hui, il m'est encore difficile de vous dire si j'aime le film ou non. Par nature, je suis quelqu'un de très organisé et **She** se déroulait tant bien que mal dans un manque total d'organisation. Impossible de se consacrer à la qualité. Malgré tout, j'apprécie particulièrement l'esprit de **She**, un esprit très anarchiste. Le film ne se prend jamais au sérieux.

***Timebomb* surprend par le nombre de cadavres que vous alignez...**

Pas tant que cela en fait. Je montre seulement la mort de manière réaliste. **Rambo II** compte bien plus de cadavres. La violence fait actuellement partie du quotidien de chaque Américain. Avant, l'Amérique avait peur de l'URSS et de ses armes nucléaires. Maintenant que tout danger est écarté, les Américains s'aperçoivent que le vrai péril se situe à l'intérieur de leurs frontières, au sein de leur société. Il est donc tout à fait logique que le cinéma reflète cette violence. La violence que je montre dans **Timebomb** donne aussi envie de s'en éloigner. Eddy Kay, le personnage de Michael Biehn, n'aime guère utiliser les armes ; la violence le rend même très malheureux.

Votre passé dans l'Armée israëlienne suggère largement que *Timebomb* puise dans votre curriculum-vitae. Vrai ?

Ce n'est pas un film autobiographique. Cependant, je connais bien le processus de transformation d'un être humain en soldat. Cette opération se divise en deux étapes. D'abord, les instructeurs développent l'aspect primitif latent de leurs sujets. Parallèlement, ils éliminent toutes les données morales dont vous êtes imprégné depuis votre enfance. Lorsque la facette civilisée de votre personnalité est largement entamée, vous êtes à la merci d'une énergie dangereuse, incontrôlable. Après quoi, l'armée se charge de former le soldat à toutes les formes de combat. Entraîné et "décivilisé", la recrue devient obligatoirement un véritable danger.

Dans *Timebomb*, le sexe intervient également dans cette initiation à la violence.

En éliminant les propriétés du cerveau "délusif", on retourne à des instincts vraiment primaires dont le sexe est l'un des centres de motivation. Dans le système de la carotte et du bâton, le sexe est la plus grande récompense.

Avez-vous eu connaissance de soldats conditionnés comme les principaux protagonistes de *Timebomb* ?

Le conditionnement n'allait pas aussi loin, mais oui, j'en ai entendu parler. Tous les pays créent des soldats pareils pour, à priori, les utiliser à bon escient. Mais il s'avère qu'ils sont souvent mis à contribution pour des missions plus douteuses.
Durant l'écriture de **Timebomb**, je me suis renseigné sur le projet "Blue Bird", un scandale qui a secoué l'Amérique à l'époque de l'administration Jimmy Carter. Le conditionnement "Blue Bird" est proche de celui de **Timebomb** à la seule différence que là, ce sont des drogues ultra fortes qui ont été injectées aux soldats. "Blue Bird" aurait commencé à être utilisé pendant la guerre de Corée, puis ce sont les combattants au Vietnam qui en furent les cobayes. Il existe des tas de livres sur le sujet et **L'Echelle de Jacob** s'en inspire partiellement.

*Los Angeles, champ de bataille urbain pour **Timebomb**.*

La façon dont vos héros se battent est très réaliste, particulièrement brutale...

Il n'existe que deux façons de mettre en scène des cascades : la bonne et la mauvaise. Il n'y a pas de demi-mesure. C'est une question de risque. Jusqu'où peut-on aller, tout en demeurant dans les limites de la sécurité ? C'est une question que l'on s'est souvent posée sur le plateau de **Timebomb**.
Nous avons travaillé les cascades et les séquences d'action de la même façon que les scènes classiques dont les comédiens sont coutumiers. C'est une chose qui ne se fait jamais dans la mesure où, souvent, les cascadeurs ne sont pas de gens trop exigeants. En répétant les scènes pendant des semaines, la cascade paraît beaucoup plus réaliste au finish. De plus, pour certains combats, je me suis inspiré de mon expérience dans l'armée. Les affrontements sont vraiment ceux que l'on vous enseigne dans une caserne. Ils sont très pragmatiques et ne veulent surtout pas donner dans la joliesse, genre kickboxing. L'efficacité compte avant tout. Sur le tournage, un entraîneur spécial collaborait étroitement avec les comédiens. J'ai d'ailleurs choisi ceux-ci en faveur de leur capacité à se battre, Michael Biehn notamment. D'un côté, Michael est quelqu'un de très ordinaire. Il ressemble à Monsieur tout le monde. Il n'est ni Jean-Claude Van Damme, ni Arnold Schwarzenegger. D'autre part, Michael s'avère aussi très physique et peut accomplir toutes les cascades lui-même.



Michael Biehn est Eddy Kay, un Terminator sans la ferraille.

Quel a été exactement l'entraînement des comédiens ?

Tous les matins, Michael Biehn se levait à quatre heures trente et partait courir sur la plage avec un sac chargé de pierres sur le dos. Uzi Gal, qui a servi dans le même régiment que moi, lui a aussi appris à manier les armes à feu, le couteau, à utiliser ses poings. Six heures par jour, Michael Biehn souffrait le martyr en sa compagnie. Il a toutefois fini par aimer ça. Son apprentissage fut également d'ordre mental. En agissant physiquement sur les comédiens, l'entraîneur agit finalement sur le mental. Concernant la fille qui traque Michael Biehn, elle est vraiment balèze. Elle peut me jeter à terre sans aucune difficulté. Les femmes aussi, après un conditionnement efficace, ont la capacité de se transformer en animaux. Il existe des filles comme celle de **Timebomb** dans les services secrets de tous les pays.

Pour vous attaquer à un projet aussi costaud que *Timebomb*, vous avez dû mettre le paquet, financièrement parlant ?

Oh non. Nous n'avions que six millions de dollars à notre disposition. Cela rendait la moindre journée de tournage difficile. Physiquement, mentalement, la pression était énorme. On travaillait dur avec peu de moyens mais avec pour intention d'en montrer un maximum à l'écran. Tourner un film, c'est comme courir un marathon. Il est nécessaire de commencer doucement, de prendre d'abord son temps, puis de finir à fond. Mais, sur **Timebomb**, il fallait partir à tout berzingue et conserver ce rythme jusqu'au bout.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(traduction : **Didier ALLOUCH**)

Lire également article in *Mad Movies* 75

Confessions d'un Barjo

Entretien avec JEROME BOIVIN

Adapté d'un livre de Philip K. Dick, l'inspirateur génial de *Blade Runner* et de *Total Recall*, *Confessions d'un Barjo* n'est pas seulement un faux film de science-fiction. C'est aussi une comédie, un thriller, une étude de caractères... L'histoire d'un type persuadé que la fin du monde est fixée au 23 avril ! Jérome Boivin nous aide à y voir plus clair...

Peut-on dire que *Confessions d'un Barjo* a un rapport avec le fantastique ?

Confessions d'un Barjo n'est pas un film qui se range dans tel ou tel tiroir. Dès le départ, le fait que ce film soit inclassable m'ex citait énormément.

Il existe des similitudes entre le Barjo et le chien Baxter. Ils sont tous les deux un peu décalés, observateurs. C'est pour ça que vous avez fait *Confessions* ?

Il n'a jamais été question de stratégie. J'ai relu le roman de K. Dick, que j'avais déjà lu dans mon adolescence, et j'ai eu le même coup de cœur que pour *"Baxter"*, le même besoin vital d'en faire un film. Je ne me suis demandé ni pourquoi ni comment, c'était une évidence. A partir de là, on a commencé une longue démarche pour obtenir les droits du livre. Ce qui nous a pris près d'un an.

Tant que ça ?

K. Dick a eu quatre épouses. Il a des enfants dispersés un peu partout à travers les USA et la succession a posé de gros problèmes. On avait donc commencé à négocier les droits du roman quand soudainement, à cause de ces histoires de succession, tout a été bloqué. Il a fallu chercher qui était le nouvel éxécuteur testamentaire. Des agents littéraires étaient prêts à nous vendre des droits qu'ils ne possédaient même pas. Finalement, on est arrivé à trouver la bonne piste et l'affaire s'est conclue à temps. Les droits du roman étaient étonnamment libres alors que ceux des romans de science-fiction de K. Dick appartiennent tous à des majors américaines. *"Confessions"* est totalement inconnu aux USA, il était donc libre et pas cher. On l'a eu pour le prix d'un petit polar.

Etes-vous un fan de K. Dick ?

J'aime vraiment ses bouquins. Je ne suis ni collectionneur ni adorateur, mais j'ai lu tout ce que j'ai pu trouver de lui. Et *"Confessions d'un barjo"* est mon préféré.

Qu'est-ce qui vous a tant plu dans ce livre ?

Le personnage du Barjo est fascinant. C'est à la fois quelqu'un de complètement naïf, de complètement premier degré et, en même temps, c'est un fouteur de merde terrible. Mais avec une candeur désarmante. C'est impossible d'avoir de l'animalité vis-à-vis de lui. Mais c'est un vrai destructeur.

Comme sa soeur ?

Sa sœur peut être vraiment violente. Elle connaît des hauts et des bas terribles. Elle peut partir d'un seul coup au détour d'une phrase, comme un coup de fouet. Et puis, paf, le détour suivant, elle peut être complètement craquante, touchante et sincère. Un personnage si changeant est bien sûr déstabilisant, on ne sait jamais comment il va réagir. Pour en revenir au livre lui-même, je trouve que c'est un vrai chef-d'œuvre, dans le sens où il possède une structure folle. On a l'impression qu'il est écrit au fil de la plume avec une structure insensée qui théoriquement ne devrait pas marcher. Certains chapitres sont racontés par le Barjo, d'autres par sa sœur, d'autres par Charles. Et bizarrement, certains sont racontés à la troisième personne par l'auteur. Apparemment, ça n'obéit à aucun ordre, à aucune logique. On a même des situation racontées une première fois par le Barjo et une seconde fois par l'auteur. C'est un espèce de fouillis, un fatras qui se fait architecture lorsque tout se noue à la fin. C'est admirable, mais il aurait été impossible de le retranscrire tel quel à l'écran. Un film, c'est 120 pages de scénario tapées large, le roman, c'est plus de 300 pages tapées serré. Il a donc fallu trouver un autre type de structure qui soit à la fois toute aussi folle et complètement différente. Je crois qu'on est resté fidèle à l'esprit du livre. Mais à la structure, c'était impossible.

C'est le seul changement par rapport au livre ?



Fanfan (Anne Brochet), la soeur tantôt douce tantôt violente du Barjo.



Le Barjo (Hippolyte Girardot), un philosophe candide du quotidien. Il attend impatiemment le jour de la fin du monde !

Non, la fin du livre est différente. Elle est géniale mais elle aurait necessité tout un film à elle seule. L'idée forte de la fin, c'est que le Barjo se rend compte, dans un premier temps, qu'il est vraiment barjo et que ce sont les autres qui ont raison. Il se dit : "Y'a aucun doute, je suis con". Alors il décide de s'en aller. Puis, il réfléchit et réalise que s'il est barjo, les autres le sont pas mal aussi, et peut-être même plus que lui. J'ai gardé cette morale pour le film. Le plus barjo n'est pas celui qu'on croit. Et puis, j'avais envie d'une réconciliation entre les personnages. J'ai également renforcé quelques aspects des personnages, notamment le côté violent de la sœur.

Justement, c'est un choix assez étrange que d'avoir pris Anne Brochet ?

Pas si étrange que ça. J'ai auditionné Anne à tout hasard. Je la trouvais parfaite dans **Cyrano** mais ne la voyais pas du tout dans le rôle de Fanfan. En discutant avec elle, je me suis aperçu qu'elle disait plein de gros mots. C'était son langage. Il m'est apparu que la fille que j'avais en face de moi n'était pas du tout la même que celle que j'avais vue au cinéma. On a donc fait des essais vidéo et là, j'en suis tombé à la renverse. Elle était incroyable. Je l'ai engagée de suite. Elle a vraiment participé à la création de son personnage. Je crois qu'elle avait envie d'être enfin elle-même dans un film.

Et Hippolyte Girardot, comment a-t-il réagi à la lecture du scénario ?

D'une manière très rigolote. Il a lu le scénario et on s'est vu après. Pendant une heure, il m'a expliqué pourquoi il n'était pas barjo. Il me disait des choses comme : "*Je portais des cheveux longs quand tout le monde portait des cheveux longs, j'avais des pattes d'eph' quand tout le monde en avait, etc...*". Plus j'écoutais ses arguments et plus je me rendais compte qu'il était complètement barjo. J'ai trouvé ça formidable et je l'ai engagé. J'ai vite vu que le barjo, c'était lui !
Pour le personage de Charles, je n'ai pas vraiment fait de recherche puisque j'ai écrit le rôle pour Bohringer. J'avais fait un court-métrage avec lui, un truc fauché où il jouait un maître nageur dans une piscine de banlieue. Je garde de cette expérience un souvenir formidable. Depuis, Richard fait partie de ma famille cinématographique, il était donc clair que ce rôle lui était destiné.

Les personnages du film sont tout le temps en train de bouger, seul le Barjo est parfois au repos. Est-ce un effet volontaire ?

Tout à fait. C'est une façon de montrer que c'est son univers à lui. Un univers dont il est le centre. Tout le monde gravite autour. En fait, c'est le film du Barjo, pas seulement son histoire. Non seulement il la raconte, mais c'est comme si c'était lui qui la mettait en scène. Sur certaines séquences délicates, j'essayais de me demander comment le Barjo filmerait ça. Dans ces moments, ce n'est jamais une mise en scène classique. C'est le point de vue du Barjo qui obéit à une logique qui est la sienne.

Le Barjo est entouré de personnages étonnants, notamment Madame Hermelin.

Oui, drôle de personnage. Dans le livre, elle a cinq enfants, rien que des garçons. En fait des personnages aussi allumés qu'elle sont inscrits dans le quotidien. Quand on se balade en province, on en trouve plein des gens comme ça. Des gens parfaitement normaux qui, le soir, se réunissent dans des clubs pour faire tourner les tables ou lire l'avenir dans les astres. C'est très banal.

Le budget de *Confessions* est beaucoup plus important que celui de *Baxter*...

Uniquement parce que les acteurs étaient plus cher. Mais je trouve que ça n'a aucune espèce d'importance. La seule différence pour moi, c'est qu'il y avait un électro et un machino de plus. Le temps de tournage était identique à celui de **Baxter**. Au montage, je n'ai eu qu'une semaine de plus. C'est appréciable, mais pas luxueux.

Etes-vous content du film terminé ?

Honnêtement, je ne peux pas dire ça. J'ai vu le film sur ma table de montage, en long, en large, en travers, au ralenti, en accéléré, tellement de fois que je n'ai plus de jugement. La seule chose qui est sûre, c'est que j'ai été au bout. On a beaucoup retravaillé le film au montage. On peut vraiment dire qu'on a fini ce film. Je suis quand même sûr d'une autre chose : les comédiens sont formidables. Chaque fois que je revoyais le film, je découvrais des choses dans le jeu d'Hippolyte et Bohringer qui me faisaient frissonner !

Propos recueillis par **Didier ALLOUCH**

TWIN PEAKS fire walk with me

Twin Peaks, son bon air qu'il est agréable de respirer, son gâteau à la cerise, son coffee-shop, ses 5000 et quelques âmes névrosées... Et son mystère Laura Palmer. N'attendez pas d'explications rationnelles, David Lynch ne s'impose pas en commissaire Maigret...

Laura Palmer (Sheryl Lee), si douce, si perverse...

D'accord, on peut toujours ironiser sur le fait qu'une série culte ne peut donner lieu qu'à un film culte. Qu'un film aussi programmé ne peut engendrer qu'un culte rentable. Et que cette rentabilité remettra inévitablement dans la grille des programmes télé une quarantaine d'épisodes mirifiques. Une belle interactivité. *"Ce film, ils le font pour l'argent"* clâme Sherilyn Fenn, la plus marilynesque des comédiennes, avaleuse gourmande de queues de cerises du feuilleton. Le pognon ? Bien sûr, dès qu'il est question de cinéma, il est inévitablement question de biftons verts. Mais les thunes de **Twin Peaks - Fire Walk with me** ne sont pas du vert libellé Oncle Sam ; ce sont des Pascals, bien de chez nous, des Pascals du bâtiment, de chez Francis Bouygues, l'entrepreneur de *TF1*. Cette participation française donne à David Lynch une liberté totale, le final cut et tout le tralala dont sont frustrés la plupart des cinéastes ricains. Privilégié, David Lynch ne se livre uniquement qu'à son instinct dans **Twin Peaks - Fire Walk with me**. Sans contrainte, sans intervention extérieure, le réalisateur de **Sailor & Lula** pénètre encore plus à l'intérieur des territoires qu'il a découverts dans **Blue Velvet** et **Eraserhead**. D'où un film en liberté, foisonnant, surréaliste, baroque, délicieusement drôle, drôlement inquiétant, jouant du bilboquet avec l'inconnu...

L'enquête

Qui a tué Laura Palmer ? Une bague maléfique ? Il faut à l'agent Dale Cooper la pleine possession de son légendaire sixième sens pour dévoiler les dessous de l'affaire. Au bord de la rivière qui transporta il y a peu le cadavre emballé de la jeune femme, l'homme du FBI devine les trois derniers jours de la défunte. Soixante douze heures placées sous le signe de l'étrange, de l'improbable. Il répond à la question "Qui est Laura Palmer ?" : une jolie blonde se droguant à la cocaïne dans les toilettes de son campus, sexuellement active, *"comme des millions d'autres étudiantes"* répond un autre fédéral. Cooper situe la victime dans un quotidien transfiguré par l'apparition de personnages opaques. Comme ce petit garçon portant un masque mal façonné de carton-pâte avec un long nez. Comme ce nain inquiétant, aux yeux immenses, psalmodiant de bizarres incantations. Comme ce tueur hirsute, aux cheveux longs, au comportement outrageusement théâtral... Mais ces singuliers protagonistes ne révèlent rien, ne passent jamais à table. Au contraire, ils enfoncent encore **Twin Peaks** dans le nébuleux. Et David Lynch se régale à créer des ambiances, des atmosphères côtonneuses, putrides, distillant un climat lourd, chargé d'imprévus et de non-dits.

Ambiance "mademoiselle âge tendre" pour décrire le petit monde de Laura Palmer avant que tout ne bascule dans le cauche-



Le Nain et l'agent Dale Cooper dans le monde des Esprits, là où se décide le destin de Laura Palmer.

mar. Le leitmotiv musical de la série, "Floating in the Night", commente le bien être dans ce bahut, dans ces contre-allées, aussi verdoyantes et fleuries que celles de **Blue Velvet**. Un univers artificiel, trop net, que David Lynch pilonne par la douceur excessive, la mièvrerie avouée. Lorsque le réalisateur ouvre les portes du Bang Bang Bar, il jette Laura Palmer et sa copine Donna Hayward dans l'anti-chambre d'un autre monde. Derrière un micro, plus éthérée que jamais, la chanteuse Julee Cruise interprète une rengaine lascive en rupture totale avec le décor, genre saloon. Une étape supplémentaire. En compagnie de deux machos recrutés sur place, les deux jeunes femmes se rendent ensuite dans un autre établissement prohibé, un night-club où elles se livrent à une suite de jeux amoureux. Ivre, Donna hésite à suivre Laura dans cette spirale. Convaincue par la drogue, elle refuse ensuite de s'y soustraire. Une autre étape et la découverte de la vraie Laura Palmer, attirée par les sens interdits, puis, progressivement, par Donna, celle qui assistera à sa disparition tragique, dans le lit de rivière, enrobée dans une toile de plastique transparent...

Le mystère demeure

Twin Peaks ne solutionne ni le mystère Laura Palmer, ni le mystère de cette petite bourgade peuplée de personnages saugrenus, hantés ou irrémédiablement fous à lier. David Lynch, à l'opposé, l'épaissit encore, brouille les pistes en fouillant l'intimité de la morte à travers des saynettes absurdes, cruelles, érotiques. Et marquées par l'ange du bizarre, par la force d'une mise en scène quasi expérimentale. Car David Lynch n'aura jamais été aussi proche de lui-même, soit aussi tordu, depuis son premier film en 1978, **Eraserhead**.

En comparaison, **Blue Velvet** et **Sailor & Lula** sont d'une clarté cristalline. **Twin Peaks** miroite, par contre, les reflets les plus obscurs. Jamais David Lynch n'aura approché de si près ses peintures représentant des hommes et des femmes en apesanteur dans des paysages blêmes, vides. Son **Twin Peaks**, c'est un parcours en lévitation, un voyage dans les pensées de Laura Palmer, dans les revers et fissures de son âme. **Twin Peaks**, c'est flotter dans une nuit chaude, moîte, couvant un orage d'été. **Twin Peaks**, c'est plus un film d'impressions que de narration, une sorte de vagabondage sur des sentiers envahis par les ronces et une végétation aussi abondante que sauvage.

Ceux qui chercheront des réponses dans le film seront donc déçus. Déçus de ne pas en savoir plus sur le nain du Royaume des Esprits, ce royaume limité à une pièce confinée dans un cadre suspendu au mur de la chambre de Laura. Mais malgré sa volonté de ne rien rationaliser, de ne jamais s'abandonner à la logique, David Lynch livre pêle-mêle quelques clefs. Teresa par exemple, vaguement évoquée dans la série. Teresa Banks, une étudiante blonde comme Laura, tout aussi dévoyée, morte dans les mêmes circonstances. Et cette Teresa est la maîtresse du père de Laura Palmer, Leland, un type pitoyable, inquiétant, maniaco-dépressif lorsqu'il ordonne à sa fille de se laver les mains avant un repas. C'est sur la disparition de Teresa qu'enquêtent deux agents du FBI (Chris Isaak et Kiefer Sutherland), accumulant les indices irrationnels, mais ne détectant aucun coupable dans la paisible cité de Twin Peaks.



Laura Palmer, l'adolescente aux cinquante amants.

Horreur pure

Après avoir diffusé un parfum mi voluptueux mi pervers sur ses protagonistes, David Lynch installe le dernier quart d'heure de **Twin Peaks** dans un cauchemar intégral physiquement insupportable. Là, Laura, hurlant sans discontinuer, vit ses derniers instants avant de mourir et de passer dans la légende de sa ville natale. Brusquement, le réalisateur se délivre de la violence contenue, canalisée, par une sauvagerie digne de **Massacre à la Tronçonneuse**. Soudain, ce qui n'était que putride devient malsain, vomitif. David Lynch filme la bouche dégoulinante de sang de son héroïne avec toute la complaisance nécessaire pour installer une ambiance incommodante, renforcée par une lumière stroboscopique, l'éclairage d'une ampoule à l'agonie... Glauque. Et lorsqu'un ange ailé marque le départ de Laura Palmer pour un ailleurs meilleur, David Lynch se rappelle à la douceur, aux sons purificateurs de la guitare électrique de "Floating in the Night". Du cauchemar, il passe à une zone périphérique, à la réalité quotidienne de Twin Peaks, transfigurée par des riens qui modifient tout.

Chef-d'œuvre absolu, perturbant et perturbé, **Twin Peaks - Fire Walk with me** devait être programmé hors-compétition au Festival de Cannes. Devant l'exceptionnelle qualité du film de David Lynch, le comité de sélection l'a aussitôt mieux loti. Du film le plus étrange, le plus expressionniste, le plus envoûtant, le plus malade, il en a fait un candidat à la Palme d'Or.

Cyrille GIRAUD



L'agent Dale Cooper (Kyle Mac Lachlan).
Il apparaît même dans les rêves de Laura Palmer.

France/ USA. 1992.
Réal.: David Lynch.
Scén.: David Lynch & Robert Engels. Dir. Phot.: Ron Garcia.
Mus.: Angelo Badalamenti.
Prod.: Greg Fienberg pour Ciby Pictures. Int.: Sheryl Lee, Moira Kelly, David Bowie, Kyle McLachlan, Chris Isaak, Harry Dean Stanton, Kiefer Sutherland, David Lynch, Ray Wise...
Dist.: AMLF. Sortie nationale prévue le 3 juin 1992

NEW VIDEO

Détective PHILLIP LOVECRAFT

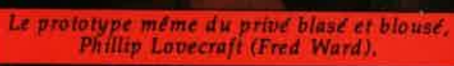
Los Angeles, 1948. Des vampires habitent Hollywood, des salamandres se baladent sur le pavé, il tombe des pluies noires et rouges... Chargé de retrouver le précieux Necronomicon, un privé nommé Phillip Lovecraft affronte monstres et sortilèges dans un téléfilm de prestige qui n'a rien, mais alors rien, de biographique !

Les puristes vont hurler à la vue de ce **Détective Phillip Lovecraft**, revu et corrigé. L'écrivain fiévreux, le romancier de l'indicible, pas particulièrement rigolo, que l'on devine plein de morgue, carrément morbide même et proche d'Edgar Poe dans sa façon d'être, troque ici l'austérité que lui confère ses romans contre le blues, le désenchantement d'un privé dans la tradition. A savoir un détective privé menacé d'expulsion pour loyer impayé, leurré par une femme fatale, porté sur la bouteille, un tantinet crasseux et bourré de principes. Rien à voir donc avec l'écrivain dont vous connaissez les bouquins. Ce Phillip là tient, à vrai dire, davantage de Marlowe que de Lovecraft. Et qui dit Marlowe dit obligatoirement Sam Spade, Dashiell Hammett, Raymond Chandler, toute une école d'investigateurs blasés, blousés, anti-héros de prédilection du film noir. Du film noir que téléscopent le fantastique et le strass bande dessinée de **Dick Tracy**.

La magie à portée de tous

1948, Los Angeles : la sorcellerie est à la portée de toutes les mains. Ses usages sont multiples, de la simple aide ménagère à l'envoûtement du voisin. Personne ne songe à s'y soustraire, sauf un privé du nom de Phillip Lovecraft, dernier bastion contre l'invasion des formules cabalistiques et des fétiches. Sans céder à la facilité de la magie noire, Lovecraft mène une existence assez misérable, précaire, tandis que son ex-associé brasse des millions. Mais tout change lorsque un milliardiaire amateur de bibelots anciens le convoque pour lui confier une enquête délicate, retrouver en quarante-huit heures un grimoire poussiéreux convoité par beaucoup, le Necronomicon. Evidemment, le fortuné employeur ne désire pas le précieux ouvrage dans des buts franchement humanitaires. Sa lecture à voix haute et quelques bonnes vieilles incantations doivent réveiller des démons millénaires tapis dans une dimension parallèle. Pris entre un commanditaire pressé et quelques truands, Lovecraft aura fort à faire pour ne pas voir déferler sur le monde une horde sauvage de créatures invraisemblables...




Le prototype même du privé blasé et blousé, Phillip Lovecraft (Fred Ward).


La malheureuse victime d'un sortilège destiné à éliminer Lovecraft.

Folklorique l'histoire, non ? Elle détourne Howard Phillip Lovecraf comme Steven Soderbergh détourne respectueusement Kafka dans le film homonyme. Prague 1910, Los Angeles 1948 : les réalisateurs se plient respectivement aux lois du thriller expressionniste et du polar branche film noir. Une sacrée coïncidence. Aussi dément que soit son script, Joseph Dougherty le traîne pourtant une dizaine d'années. D'une officine de producteur fauché au noyer des bureaux des grands studios, il ressort systématiquement bredouille. *"Personne ne voulait situer le film en 1948. Je suis tombé sur un producteur indépendant qui tenait à le transposer dans un futur cauchemardesque, en 1999. Cela me semblait boiteux. Je me suis écarté de cette option. Là, j'ai décidé que la personne qui produirait* ***Détective Phillip Lovecraft*** *serait quelqu'un qui voudrait en faire un film d'époque".* Ce sera Gale Anne Hurd, ex-compagne de James Cameron et responsable du montage financier de **Terminator 1 & 2**, **Abyss** et **Aliens**. Une grosse pointure. *"Je connaissais déjà le scénario de Joseph Dougherty pour en avoir parcouru un digest voici quatre ans. Malheureusement, les droits appartenaient à un autre producteur. Trois ans plus tard, lors d'une réunion de travail avec les gens de HBO, quelqu'un m'a demandé si le script de* ***Détective Phillip Lovecraft*** *m'était familier. Après quoi, on m'a annoncé qu'il serait un projet idéal pour moi".* Un véritable boomerang ce manuscrit. *"****Détective Phillip Lovecraft*** *m'a intéressée principalement pour deux raisons. D'abord, parce qu'il mêle les genres en plaçant un privé dans un environnement inédit, et ensuite parce que les personnages, contrairement à ceux de la majorité des films fantastiques, s'y épanouissent pleinement".* Et encore, peut-on ajouter, parce que **Détective Phillip Lovecraft** est une tentative inédite dans le domaine de la télé, même pour le câble, toujours plus riche, plus permissif que les grands réseaux nationaux américains.

Beaucoup mais pas assez

Des monstres incroyables allant de la gargouille ailée à une espèce de gros phoque en passant par des zombies, des simili-gremlins sortant en piaillant du moteur d'une vieille guimbarde, un cabaret digne du Cotton Club, le manoir gothique du maléfique Amos Hackshaw, une licorne, des ticots... Pour un téléfilm, **Détective Phillip Lovecraf** en jette un maximum. *"Malgré un budget de six millions de dollars, la somme la plus importante jamais investie dans une production destinée à la télévision, nous avons manqué de moyens et de temps. HBO, notre producteur, ne pouvait dépenser davantage dans la mesure où le film ne sortirait pas en salles. Six millions de dollars, cela peut paraître beaucoup pour un téléfilm, mais c'est aussi très peu pour un film"* témoigne Martin Campbell, dont la carrière cinématographique se limite jusqu'à présent à un polar de modeste intérêt, **La Loi Criminelle**. Productrice, Gale Anne Hurd perçoit différemment la situation. *"Les réalisateurs font une grave erreur en méprisant la télévision. J'ai travaillé sur* ***Détective Phillip Lovecraft*** *comme s'il s'était agi d'un film pour le cinéma. Nous avons la dolby-stéréo et, en ce qui concerne les effets spéciaux, nous n'avons pas chipoté".* En plus du bataillon de monstres infernaux, **Détective Phillip Lovecraft** s'offre même le luxe de deux séquences bien gore. Dans la première, un type est littéralement cisaillé par un tourbillon de feuilles en papier. Dans l'autre, un mec plutôt gras subit un sort maléfique et tombe en charpie. Très hard pour la télévision.

Jouer le jeu

Prisonnier d'événements surnaturels, Phillip Lovecraft a les traits de Fred Ward. Superflic dans **Rémo Sans Arme et Dangereux**, feignasse héroïque dans **Tremors**, écrivain libidineux dans **Henry & June**, astronaute dans **L'Etoffe des Héros**, Fred Ward joue le jeu du privé looser. *"Je le vois comme un héros existentialiste, solitaire, un homme qui possède sa propre éthique. Il se moque de savoir si la terre entière prend en compte ses avertissements. Il lui importe seulement d'être en accord avec lui-même".* Sans forcer, le comédien rentre dans la peau du personnage, ne cille pas devant des flics cuisinant un monstre à casquette, ne bronche pas devant un garagiste tirant à la chevrotine sur des lutins hirsutes et cornus... Un privé ordinaire dans un monde extraordinaire. *"Le danger venait du fait que le film, en mixant Raymond Chandler et fantastique, aurait pu se transformer en gigantesque blague. Joseph Dougherty a parfaitement su ne pas désavantager ses protagonistes au profit des effets spéciaux et des monstres"* plaide Martin Campbell. Il dit vrai. Dans **Détective Phillip Lovecraft**, les monstres sont "humainement" traités. La preuve : Fred Ward inflige à la gargouille ailée perpétuellement à ses trousses un magistral coup de tatane dans les parties ! Un beau geste, désinvolte, bien dans la logique de l'entreprise. *"Toute l'histoire du film existe selon moi pour une réplique, celle où Lovecraft annonce à Connie, son ex, qu'il n'a rien d'un article soldé"* termine Joseph Dougherty, toujours bien dans l'implacable tradition du film noir.

Marc TOULLEC

Cast a Deadly Spell. *USA. 1991. Réal.: Martin Campbell. Scén.: Joseph Dougherty. Dir. Phot.: Alexander Gruszynski. Mus.: Curt Sobel. Effets spéciaux : Tony Gardner. Prod.: Gale Anne Hurd/HBO Pictures. Int.: Fred Ward, David Warner, Julianne Moore, Clancy Brown, Alexandra Powers, Arnetia Walker... Dur.: 1 h 32. Dist.: Warner Home Vidéo.*



GUN'S EYE

Sur le thème classique de l'objet maléfique, le réalisateur/acteur Jerry Kock bâcle un sous-produit fauché. Un vieux luger datant de la Seconde Guerre Mondiale est acheté à un armurier terrorisé par Vick Heil (fallait oser !). Une malédiction pèse sur l'arme, qui domine son propriétaire. Il ne voit bientôt plus qu'à travers l'œil de son luger et en reçoit des visions de massacres nazis. L'entourage de Heil fera rapidement les frais de sa folie homicide et le spectateur d'un somme réparateur. **Gun's Eye** n'est même pas drôle et repousse encore un peu plus les limites de la série Z.

USA. 1989. Réal.: Jerry Koch. Int.: Jerry Koch, Teresa Winger, Scott Heminger... Dist.: Film Office.

ELVES

Tourné directement pour la vidéo, **Elves** s'adonne sans vergogne au délire scénaristique. S'y bousculent donc, en vrac, une vierge devant donner naissance à l'Antéchrist, son grand-père qui est en fait son père, un détective déchu bossant comme Père Noël dans une grande surface, des nazis désireux de fonder le Quatrième Reich... Et le monstre du titre, un lutin assassin, fruit d'expériences biologiques durant la Deuxième Guerre Mondiale !

Très ambitieux mais nanti d'un budget réduit, le réalisateur fait ce qu'il peut pour éviter de trop dévoiler une créature maladroitement truquée. Malgré la modestie de l'entreprise, on décèle toutefois un humour noir très corrosif, un désir de dépasser le cadre de la série Z et de mêler ce qui est, à priori, impossible à marier. Plutôt sympa donc, même si cela demeure trop souvent au niveau des intentions.

USA. 1991. Réal.: Jeff Mandel. Int.: Dan Haggerty, Julie Austin, Deanna Lund... Dist.: F.I.P.



LES PROIES DU CAMELEON

Elizabeth Borroughs, martyrisée durant son enfance par sa maman, s'évade de l'hôpital psychiatrique. Elle prend l'identité d'une infirmière, puis endosse celle d'une nonne... Bref, Elizabeth Blonde est un véritable caméléon, ou *"un crotale qui change de peau"* selon les dires de la femme-flic qui la pourchasse en compagnie d'un agent du FBI. Risquant le tout pour le tout, elle se métamorphose en homme, assez sommairement, et réussit à faire illusion. Sous cette nouvelle apparence, elle commet un hold-up sanglant...

Sur le mode du polar, **Les Proies du Caméléon** traite d'un cas de tueur psychopathe unique, une femme adoptant presque instantanément le look et les attitudes de ses victimes. Honnête, le film ne rend cependant pas justice à cette personnalité paradoxale, attachante et pathétique. Ce **Zelig** criminel aurait mérité un Jonathan Demme derrière la caméra.

***Prey of the Chameleon.** USA. 1991. Réal.: Fleming B. Fuller. Int.: Alexandra Paul, Daphne Zuniga, Don Harvey, James Wilder... Dist.: Film Office.*

LE FILS DES TENEBRES

Comme dans le récent **Creatures of the Night**, ce **Fils des Ténèbres** confronte deux vampires luttant afin de devenir le leader de leur race. Le premier, Max Schreck (du nom de l'interprète de **Nosferatu**) est intégré à la communauté et exerce dans un hôpital. L'autre, Tom, continue de se nourrir à l'ancienne, ce qui provoque une série de meurtres sanglants dans la ville de Lake Serenity, la mal nommée. Là-dessus se greffe une histoire d'amour entre Max et Nina, une jeune fille dont le fils souffre d'une maladie du sang que seul Max semble pouvoir guérir. Tout est en place pour un petit film film sympa qui réconcilie le modernisme et le gothique. Des maquillages soignés et des effets spéciaux convaincants couronnent l'ensemble.

***Son of Darkness : To Die for II.** USA. 1990. Réal.: David F. Price. Int.: Rosalind Allen, Steve Bond, Scott Jacoby... Dist.: FIP.*

DARKNESS

Un drôle de téléfilm plus audacieux que la plupart des productions des grands networks américains. Deux jeunes filles vertueuses tombent enceintes par la grâce du Saint Esprit. Un double miracle ? Pour bien s'en convaincre, le Vatican délègue sur les lieux un curé-enquêteur et une bonne sœur. D'après une prédiction, l'un des enfants sera le Christ réincarné, l'autre le fils du Diable. Au père Justin O'Carroll de faire la différence, tandis que le Malin semble se manifester par l'intermédiaire de corbeaux et d'un mystérieux individu... Mais selon la formule consacrée, l'habit ne fait décidément pas le moine.

Sans être vraiment à la hauteur de son concept original, **Darkness** mène adroitement son petit suspense. Marina Sargenti, la réalisatrice, parvient même à instaurer un climat assez troublant lorsque la jolie Soeur Anne, sexuellement frustrée, libère sa libido.

***Child of Darkness, Child of Light.** USA. 1991. Réal.: Marina Sargenti. Int.: Anthony John Denison, Brad Davis, Sela Ward, Viveca Lindfords... Dist.: CIC Vidéo.*

SHADOW COP

Un téléfilm miteux pour un duo de flics assez original au demeurant : Michael Burton et son partenaire B.J. Makowski, lequel est mort depuis deux ans. Le vivant et le fantôme enquêtent sur une cassette vidéo montrant un évangéliste de la télévision tuant une jeune femme. Pour faire bonne mesure, ils ne cessent de se disputer la veuve du fantôme, une belle plante... Le défunt apparaît donc aux moments les plus saugrenus, notamment pendant que son copain culbute son ex-épouse. Finaud. Evidemment, les effets spéciaux ne proviennent pas des computers d'*Industrial Light and Magic*. C'est carrément du Mélies, avec apparitions/disparitions sur arrêt de la caméra qui feront hurler le moins regardant des spectateurs. Totalement et irrémédiablement nullissime.

Shades of L.A.: Line of Fire*. USA. 1991. Réal.: John Diaquino, Sam Jones, Warren Berlinger, Michael Parks... Dist.: CIC Vidéo.*



BIG MAN ON CAMPUS

Un mystérieux individu hante une fac de L.A. Du haut de sa tour, il mate les femmes, notamment Cathy pour qui il nourrit un tendre sentiment. Lorsque cette dernière est agressée par un costaud, l'individu descend de sa tour à l'aide d'une liane. Qui est-ce ? Superman ? Tarzan ? Non, Quasimodo ! Surprise d'abriter cet impressionnant locataire, la faculté décide de l'étudier et confie le travail à Alex, le petit ami de Cathy.
Rien n'est plus difficile que de réussir une comédie. Celle-ci n'est pas parfaite mais quelques gags loufoques et l'abattage du personnage principal font penser par moments à du Abbott & Costello mâtiné d'un soupçon de Belushi. C'est peut-être flatteur vu le produit, mais ce qui est dit est dit !

Big Man on Campus/ The Hunchback of UCLA*. USA. 1989. Réal.: Jeremy Kagan. Int.: Allan Katz, Corey Parker, Jessica Harper, Tom Skerritt... Dist.: Delta Vidéo.*

LE ROCHER DE L'APOCALYPSE

Présenté au dernier festival d'Avoriaz dans un total anonymat, **Le Rocher de l'Apocalypse** plaira à ceux qui aiment les films de monstres traditionnels. La vilaine bébête ici présente est en fait une divinité démoniaque des légendes nordiques, prisonnière d'une pierre couverte d'inscriptions. Trimballé à New York, le rocher libère son locataire, lequel se nourrit de la jalousie maladive d'un archéologue pour frapper un peu partout, avant qu'un descendant des guerriers vikings ne le terrasse...
Partant très sérieusement comme un remake urbain de **La Forteresse Noire, Le Rocher de l'Apocalypse** se clôt dans le facétieux. La créature déboule dans une exposition d'art contemporain, frappe un type d'un crochet du droit, se coiffe d'une casquette de flics... D'où l'impression que le réalisateur, soudain conscient de la banalité outrancière de son script, s'est dit que tout cela ne méritait pas d'être pris trop au sérieux.

The Runestone*. USA. 1990. Réal.: Willard Caroll. Int.: Peter Riegert, Joan Severance, William Hickey, Alexandre Godounov... Dist.: Fox Vidéo.*

THE ARRIVAL

L'argument de départ pourrait rappeler la SF des années 50. Un météorite s'écrase près d'une maison et une créature invisible prend possession du corps d'un vieil homme qui dès lors se met à rajeunir ! On entre de plain-pied dans les années 90 lorsqu'on découvre que le phénomène est lié à une absorption régulière et immodérée de sang humain. Traversant le pays à moto, ce vampire d'un genre nouveau parsème son errance de meurtres horribles. Jusqu'à ce qu'il tombe amoureux d'une infirmière. Mais la police finit par retrouver sa trace...
Sans être le film le plus personnel de Schmoeller, **The Arrival** parvient de temps en temps à surpasser son statut de série B. Insuffisant malgré tout pour emporter l'adhésion complète.

USA. 1991. Réal.: David Schmoeller. Int.: John Saxon, Joseph Culp, Robin Frates... Dist.: Fox Vidéo.

VIDEO ET DEBATS



HOUSE 4

La série des **House** produite par Sean Cunningham souffre d'un manque d'unité évident qui fait ressortir l'opportunisme du producteur. Le second épisode lorgnait vers l'humour, le suivant (**Horror Show**) vers l'horreur. Celui-ci tente sans grand succès le retour aux sources.
Parce qu'elle a autorisé l'euthanasie de son mari grièvement blessé, Kelly a des visions horribles de son époux venant lui reprocher son acte. Elle vit avec sa fille handicapée dans une maison isolée convoitée par son beau-frère qui va tout mettre en œuvre pour la faire partir.
Guère passionnante, l'histoire lambine et tourne en rond. La réalisation est au diapason. Il n'y a à sauver que quelques effets spéciaux comme ce visage apparaissant dans une pizza. C'est peu.

USA. 1991. Réal.: Lewis Abernathy. Int.: Terry Treas, William Katt, Denny Dillon... Dist. : UGC Vidéo.

LA NUIT DU CHASSEUR

A quoi bon tourner en 1991, soit 36 ans après, un remake du chef-d'œuvre de Charles Laughton ? Pour montrer que le beau Richard Chamberlain peut, non seulement jouer les romantiques pour mémés, mais aussi les grands méchants. Sur les traces de Robert Mitchum, le héros des ***Oiseaux se Cachent pour Mourir*** reprend donc le rôle du pasteur cruel persécutant deux enfants et leur mère dans le but de retrouver un joli petit magot. Ressemblant davantage à Fu Manchu qu'à l'incarnation des terreurs enfantines, Richard Chamberlain se démène dans l'ombre imposante de son illustre prédécesseur. Fort honorable, sa prestation n'est guère soutenue par la réalisation standard de David Greene, à mille lieues de restituer la flamboyance gothique du modèle. Si certaines portions de l'histoire ont été modifiées (le pasteur bidon se marie avec la veuve et le final sur le barrage), cette nouvelle **Nuit du Chasseur** ne demeure qu'un ersatz sans le moindre relief.

Night of the Hunter*. USA. 1991. Réal.: David Greene Int.: Richard Chamberlain, Diana Scarwid, Amy Bebout, Burgess Meredith... Dist.: TF1 Vidéo.*

EVIL TRAIN

Une série B italienne tout à fait convenable. En voyage scolaire dans une contrée perdue d'Europe de l'Est, une dizaine d'étudiants tombent dans un village médiéval dont les habitants idolâtrent Satan. Porteuse d'une marque l'identifiant comme la promise destinée au Diable, la jolie Beverly et ses camarades s'enfuient du sombre patelin et trouvent refuge dans un train, lequel les conduit au point de départ...
Malgré la présence de tous les clichés attendus, ce **Evil Train** alimente bien la chaudière. L'affaire devient même rigolote lorsque la locomotive, hantée, entraîne ses passagers vers la cérémonie satanique tant attendue. Evidemment, les protagonistes sont de sombres crétins au look de minet et les nénettes de capiteux mannequins agréables à regarder malgré la nullité de leur jeu. Reste un portrait croustillant de macho-woman, style Young Calamity Jane du Caucase, que le doublage français a doté d'un accent soviet caricatural.

Beyond the Door 5*. Italie. 1988. Réal.: Jeff Kwitny (pseudo de qui ?). Int.: Mary Kohnert, Sarah Conway Ciminero, Bo Svenson... Dist.: Antarès-Travelling.*

LA SECTE DU CREPUSCULE



Souffrant d'une réputation de "Stephen King du pauvre", Dean Koontz prouve une fois de plus qu'il maîtrise parfaitement les histoires fantastiques (après **Génération Prothéus, Watchers, Whispers**...). S'inspirant de **La Malédiction**, le film met l'accent sur l'aspect paranoïaque du récit. Une secte a décidé que Joey Scavbello, un gamin de six ans sans problème, est l'Antéchrist. Il leur faut alors le faire disparaître par tous les moyens possibles. La vie de Joey et de sa mère devient vite un enfer. Sous la protection d'un détective, ils tentent de fuir. Mais "Mother Grace", gourou des fanatiques, semble toujours savoir où ils se trouvent.
Menée tambour battant, la réalisation ne laisse aucun répit au spectateur et les surprises sont nombreuses. Seule réserve, la fin, qui aurait mérité d'être plus ambigüe.

Servants of Twilight*. USA. 1990. Réal.: Jeffrey Obrow. Int.: Bruce Greenwood, Belinda Bauer, Richard Bradford... Dist.: Victory Vidéo/ Film Office.*

FRANKENSTEIN, LE TOMBEUR DE LA FAC



Vraiment, le mythe de Frankenstein aura été accommodé à toutes les sauces. Mais cette dernière mayonnaise retourne l'estomac des plus gourmands. Un monstre, sosie d'Aldo Maccione dans **Plus Moche que Frankenstein tu Meurs !**, un peu crétin, mais bon danseur, bon joueur de football américain et Casanova involontaire, sévit dans une fac sous l'impulsion de deux apprentis savants tandis que leur prof tente de s'approprier leur découverte...
Amateurs de gags foireux, à vos magnétoscopes ! Dès que le monstre s'affale, le plâtre du plafond tombe. Pour le sortir au grand jour, les deux héros le maquille outrageusement... Tout est à l'avenant, y comprend le proviseur machiavélique, son assistant idiot arborant un portrait de Richard Nixon dans sa chambre... D'ailleurs, le réalisateur semble apprécier tout particulièrement la satire puisque, au passage, Ronald Reagan en prend aussi plein la gueule.

Frankenstein, The College Years*. USA. 1991. Réal.: Tom Shadyac. Int.: William Ragsdale, Christopher Daniel Barnes, Larry Miller... Dist.: Fox Vidéo.*

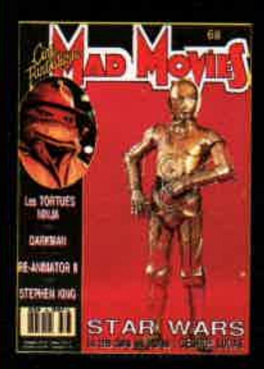
ROCKULA

On est très loin de **La Famille Addams** ! Ralph, "le plus vieux puceau du monde" (350 ans), est un gentil vampire, zozotant dès qu'il met son râtelier. Pour conquérir le cœur d'une jolie rockeuse, il fonde son propre groupe, Rockula. Mais une malédiction voulant que sa promise soit tuée tous les 22 ans d'un coup d'os à moëlle par un pirate à jambe de bois l'empêche de nourrir allègrement cette idylle...
Envahi par des numéros musicaux destinés aux lectrices de *Salut !*, **Rockula** cherche son inspiration du côté du clip **Thriller** de Michael Jackson. Mais, en dépit de quelques gags macabres sur de nouveaux modèles de cercueil, rien ne décrispe vraiment les mâchoires. Vêtu façon vacancier aux sports d'hiver, Ralph le gentil vampire amoureux pousse le vice jusqu'à entonner un "I am the Vampire" pseudo rap. Tout ceci pourrait être dédié au regretté Benny Hill, tellement l'humour vole au ras du gazon. Les amateurs apprécieront l'apparition finale d'un Elvis Presley vampire !

Rockula*. USA. 1989. Réal.: Luca Bercovici. Int.: Dean Cameron, Bo Diddley, Susan Tyrrell, Toni Basil... Dist.: Delta Vidéo.*

Marcel BUREL

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



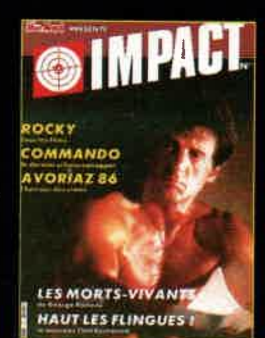


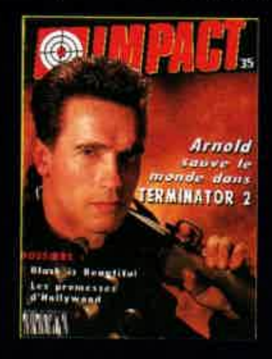
MAD MOVIES

23 La série des Dracula, entretien Tom Savini.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong (tous les films), Superman, entretien maquilleur.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B. U.S., Fulci...
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, Index des n° 23 à 49.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Festival du Rex, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste .
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Chucky, Dossier Carpenter.
59 Batman, Hellraiser II, Freddy (série TV), Cyborg.
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Abyss, les héros du Fantastique.
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les Super-héros (Hulk, Spiderman...).
62 Spécial effets spéciaux : Star Wars, Star Trek, Willow,etc...
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator.
64 Freddy, Basket Case II, Cabal, Dossier Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninja, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, Maniac Cop 2.
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), Hardware.
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Cabal, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Darkside...
72 Les Feebles, Robocop 3, Freddy 6, Rocketeer.
73 Numéro spécial Terminator 2.
74 Evil Dead 3, Rocketeer, T2 : James Cameron, Freddy VI, Hook.
75 Avoriaz 92, La Famille Addams, Freddy 6.
76 Le Festin Nu, Hook : entretien Spielberg, Star Trek VI.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 Effets Spéciaux, John Badham, John Carpenter.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of the Dead.
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2.
10 Vamp, Man on Fire, Deauville 87.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford, Wes Craven.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III, Traci Lords.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, dossier Polar, Schwarzenegger.
20 Indiana Jones, Simetierre, entr. J. Carpenter, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Les Tortues Ninja, Hong Kong.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2. Muscles.
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme...
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois.
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan.
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3.
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Black is Beautiful (4ème partie).
38 L'Arme Fatale 3, entretien Stallone, Batman 2. Arts Martiaux.





Le splendide poster (format 75 x 115 cm) spécial Avoriaz créé par Melki pour *Impact*. Avec les plus grands héros du Cinéma Fantastique. 40F.



216 pages sur les monstres les plus incroyables du cinéma. 800 photos, 1500 films. Tout en couleurs. Brochage de luxe cartonné. 250F.

DIVERS :

Poster Avoriaz. 40 F, port compris ☐

Ze Craignos Monsters. 250F, port compris ☐

Cochez la case et joignez votre réglement

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43
44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38

NOM__________ **PRENOM**__________

ADRESSE____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

QUAND MAD MOVIES



Au début de cette année, une publicité traversait l'espace de nos écrans parisiens, proche banlieue et principales villes françaises. Cette même pub qui figure en amorce des vingt titres de la collection "Frayeurs" parue chez *Delta Vidéo*. A l'origine du projet, une nouvelle société d'effets spéciaux formée à l'école du super 8 et aujourd'hui passée au stade pro :

EXPLORER FILMS.

Un kiosque satellisé dans l'espace. Au devant, un motard au look très "Skywalker" s'entend répondre par une buraliste extraterrestre à trois seins "magazine indisponible !" De dépit, l'homme fait exploser le kiosque tandis qu'il s'éloigne sur sa moto spatiale, traversant l'écran à toute vitesse. Il croise sur sa trajectoire planètes, véhicules anachroniques et champ d'astéroïdes, pour finalement découvrir un monolithe gravé du logo de **Mad Movies**. L'engin fond sur l'objectif lointain, tandis que six couvertures de la revue apparaissent et grossissent à l'écran. Le tout suivi d'un plan fixe sur le numéro spécial Avoriaz, uniquement dans la campagne cinéma. Un scénario simple, proposé par *Mad Movies*, et entièrement réalisé en effets spéciaux. Certains plans nécessissant parfois quatre prises de vues différentes pour une seule image à l'écran. Il s'agit là d'une première française utilisant des trucages identiques à ceux de **Star Wars** sur un scénario exclusivement fantastique. Les inscrustations s'effectuent en truca, au moyen de travelling matte (blue screen) ou de cache contre-cache. Dans ce cas, les maquettes sont filmées une première fois éclairées sur fond noir, puis une seconde fois non éclairées et sur un fond blanc, ce qui fournit un cache en ombre chinoise permettant d'incruster les sujets dans le fond choisi. Les trois images s'intégrant dès lors suivant des mouvements définis préalablement par ordinateur afin que l'ensemble apparaisse synchrone.

La seconde particularité notable réside dans le fait que toute l'équipe technique s'était réunie grâce à un intérêt commun pour *Mad Movies*. A commencer par les trois responsables d'*Explorer Films*, Jean-Claude Thibaut, Philippe Robert et Thierry Ardiller, natifs respectivement d'Annecy, Lyon et Bordeaux et qui se rencontrèrent grâce aux petites annonces de Mad. Comme quoi cela peut mener à tout.





Personnage illustrant le magazine figurant en kiosque.



Plan final de l'intérieur du kiosque avec tous les éléments rapportés.





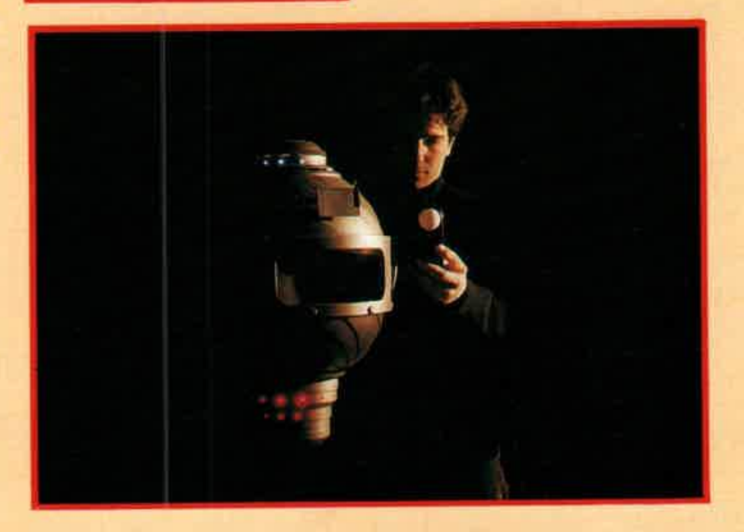


Ci-dessus : Stéphane Dage sur la moto

Son cache au rotoscope

Ci-contre : La maquette du kiosque

Et enfin, le plan finalisé apparaissant à l'écran



FAIT SA PUB...


La traction de l'espace prête au tournage



Tournage à grande vitesse de l'explosion du kiosque, et son incrustation à l'image.

De même l'acteur, Stéphane Dage, fut retenu suite à un avis de recherche (mais non, pas celui de Patrick, voyons...) passé dans le n°71 de *Mad Movies*, et aussi, soyons francs, à cause de sa ressemblance frappante avec un certain Mark Hamill.
La voix intervenant au final appartient à l'acteur Richard Darbois, doublant Danny Glover dans les **Arme Fatale** et prêtant sa voix à Stallone dans **Rambo II**, ou à Harrison Ford dans **Indiana Jones III**.
Cette publicité repassera l'année prochaine chez quelques éditeurs vidéo, mais aussi dès la rentrée prochaine pour une collection de cassettes "Craignos Monsters" que *Mad Movies* compte bien lancer avec l'aide de *Go Vidéo*. Rendez-vous est donc pris et, pour l'instant, place aux images.

Jean-Pierre PUTTERS


Maquette de la moto et de la marionnette. Tournage : programmation du mouvement au motion control. L'ordinateur repère le mouvement. ← ↓



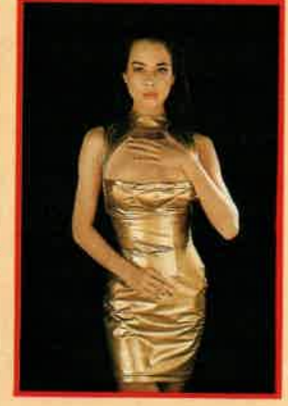

Fiche technique
Acteurs : Otama Ricler, Stéphane Dage.
Réalisation : Philippe Robert, Jean-Claude Thibaut
Musique : Richard Sanderson
Maquillage : Eric Godefroy
Maquettes : Thierry Ardiller, Philippe Gubend, Catherine Veyrat, Eric Weill
Styliste : Patricia Procida.
Production Explorer Films/ DFP.

Explorer Films organisera très bientôt des stages d'une semaine d'initiation théorique aux effets spéciaux. S'adresser à Explorer Films, 10 Bd. de la Villette, 75019 Paris.


Moule pour tirage en mousse de latex du buste de l'héroïne, et le résultat final sur la toute belle Otama Ricler.






Matte-painting pour le champ d'astéroïdes. Et la moto poursuit sa route à la quête du Mad Movies perdu...



Plan de la traction de l'espace. Et plan final de l'engin fonçant sur le monolithe

ZE MAD RU

LES NOUVELLES QUI TUENT

Samedi 11 avril, on hésite à visiter cette excroissance du mercantilisme à visage humain que représente *Eurodisneyland*. Heureusement, il a suffit d'une soirée Jean-Pierre Foucault consacrée à l'événement, plus une grève totale du personnel roulant sur la ligne "A" le lendemain (vous voyez que les cégétistes ont de l'humour...) pour lever nos derniers scrupules et préférer chez nous. Finalement, le bonheur c'est assez simple. D'autant que sur les 150.000 visiteurs attendus, 30.000 seulement avaient daigné se déplacer. Les autres étant des gens comme nous, sans doute. Pas grave, ils pourront se procurer le pin's, le tee-shirt officiel (260 F m'a-t-on dit !) en les commandant par minitel. Vive le progrès !

Eurodisney-bis. Grosse marrade lorsque Foucault (oui, c'est le même), en pleine inauguration et mondiovision, nous vante le lendemain la perfection technique de cette retransmission minutée, d'après lui, à la seconde près. Ce qu'il ne savait pas c'est qu'à cet instant une panne intempestive privait le spectateur de l'image, et ce pour plusieurs minutes. Heureusement, le trou noir c'est toujours et encore du *Disney*....

John Travolta vient d'acquérir une magnifique demeure dans le Maine et Loire. Non, attendez, dans le Maine tout court, on me dit. Bref, à peine installé, voilà que ce dernier prétend carrément que la maison est hantée. Et de recourir illico aux bons services d'un prêtre afin de l'exorciser. "*Je veux bien jouer les héros à l'écran pour du blé, mais chez moi je me la joue prudente. Ho, faut pas déconner quand même !*" C'est passionnant la vie des stars...

Première nous a bien fait rire récemment en nous annonçant la disparition de José Ferrer. Une performance, car il faut bien avouer que la rubrique nécrologique se prête finalement peu au gondolage des zygomatiques. Mais hélas, le documentaliste a dû se prendre les pieds dans les rideaux quand il propose à nos yeux ébahis un fort seyant cliché de Mel Ferrer pour toute illustration. Notez qu'il aurait pu tout aussi bien nous balancer une photo de Nino Ferrer, mais est-ce que cela nous console vraiment ?

Michèle Morgan aussi peut faire rire, il n'y a pas de raison. A *Radio-Com.*, sur *France Inter*, interrogée en tant que présidente des Césars sur la question : *que pensez-vous des films lorsqu'ils passent à la télévision ?*
- C'est pas terrible, répond-elle, *et les personnages sont plus petits !*
Voilà qui semble pétri de la plus inébranlable logique, d'autant qu'avec l'âge la vue baisse, forcément. Vivement la mode des écrans géants.

Pas un mot sur le sexe, je manque à tous mes devoirs... Justement, *Mad* a appris avec stupeur, que 4000 préservatifs restaient sur les stocks prévus aux jeux olympiques d'Alberchose. Voulant en savoir plus, nous avons découvert que le stock initial atteignait le nombre - olympique, allais-je dire - de 36.000 ! Question : où sont passés les 32.000 préservatifs manquants ? Hein, ah bon, vous croyez ? Belle performance ! Dans ces cas-là on peut toujours attendre qu'ils remportent des médailles sur les pistes...

Ah ben y sont gonflés les Australiens ! Voilà qu'ils sortent une revue d'action tranquillement nommée *Impact*, où ils semblent vouloir reprendre une bonne partie des sommaires de notre propre revue. Et, comme si ça ne suffisait pas, ils repiquent en passant le graphisme de notre lettrage. Je me demande si je leur envoie Mad Max tout de suite, ou si je les dénonce plutôt à *Impact Médecins*, tiens ! Eux qui voulaient déjà nous faire un procès il n'y a pas si longtemps, arguant d'une confusion possible entre nos deux titres. Ah la presse, c'est très difficile comme métier, vous savez.

Lu dans le courrier de *O.K. Magazine* cette question d'une lectrice manifestement dans l'errance: "Voilà, je voudrais savoir si, après avoir eu des relations sexuelles, il faut obligatoirement se laver. Quels sont les dangers, si on ne le fait pas ?" (l'odeur, peut-être, au bout de quelques jours, non ?). Décidément, on a vraiment les lecteurs qu'on mérite.

LA 5, SILENCE, ON FERME...

Grosse émotion, sur *La 5*, pour cette émission en direct live à l'issue de laquelle elle devait cesser d'émettre. Pour une fois qu'il se passait quelque chose à la télé, vous pensez qu'on n'allait pas rater ça. Finalement c'était très bien. Enfin, mieux que ce qu'ils diffusaient d'habitude, je veux dire. Un naturel, une liberté de ton, une impertinence, du sentiment vrai, enfin, qui nous firent regretter en une seule soirée la mort de la chaîne. Pourquoi ne pas avoir usé de ce ton libre et naturel auparavant ? On se le demande.

Dans cette même émission, le bêtisier maison frappa très fort. Lorsque Tapie explique pourquoi il ne sera jamais ministre, par exemple, ou quand Jean Edern Hallier prétend que, s'il avait rencontré Simone Weil, il l'aurait sautée dans les pissotières ! (véridique). Pour ce dernier, on y est habitué. Sur quatre mots qu'il profère, il y a toujours trois andouilleries.

M6 aimerait bien se caler sur le réseau de *La 5*, dans la mesure où celle-ci couvrait un petit 10% de plus que la chaîne de Jean Druker. Du coup, on pourrait peut-être fourrer *La 7* (qui passait sur *FR3*) sur le canal de *M6*. Et du coup, sur *La 7*, eh ben... euh... Dès que j'ai trouvé, je vous tiens au courant.

La 5, suite et fin...
Les staticiciens se mêlent déjà de quantifier les reports d'audience, suite à la disparition de la chaîne. C'est TF1 qui récolte la plus large part du marché (presque la moitié), suivi de *A2*, *FR3*, *M6* et *Canal*. Bien sûr, ces bouffeurs de chiffres ont fait semblant d'oublier qu'un téléspectateur n'appartient pas forcément à une chaîne, et qu'il en reste encore à décider en fonction de leurs goûts, de leur envie du jour, ou simplement des programmes proposés. Mais des consommateurs responsables et avertis, incapables de rentrer dans un sondage, vous pensez si ça n'intéresse personne...



Ah, voilà qui va nous fournir un élément d'information sur la cote des hommes politiques. Figurez-vous que le *Figaro*, pour nous la faire un peu branché, avait confié à son dessinateur maison, Jacques Faizant, l'élaboration d'une série de pin's à l'effigie de nos ténors politiques. Hélas, après une semaine de mise en vente aux locaux du journal, le bilan tombe (s'écroule même...). Cruel. Seulement deux exemplaires vendus en tout et pour tout ! Evidemment, imaginez la honte de l'ado à la récré arborant fièrement un pin's Jacques Chirac. Poilage discret sur le campus, les mecs. Le lendemain, il récidive avec Raymond Barre... Hystérie gondoloïde aigue. Le surlendemain avec Giscard... Tapage de cul par terre, etc... En principe, là, il abandonne.
Hé, mine de rien, avec nos pin's *Mad*, on a fait quand même quelque chose comme 600.000 % de mieux. C'est pas rien. A quand Tonton Mad à la présidence de la République ?

Lundi 16 mars, *TF1*. Dossier sur la drogue. Passionnant au demeurant, mais bien entendu, ces imbéciles ne peuvent plus traiter un sujet sans vouloir le scénariser. Donc, à l'appui des témoignages, et façon *La Nuit des Héros*, voici le couple qui s'engueule, le fils qui frappe sa mère, etc.
A force de crétiniser le monde, on suppose qu'il faut lui faire des petits dessins afin qu'il comprenne. Après les rires enregistrés, à quand les pleurs enregistrés, pendant qu'on y est ? Décidément, les meilleures causes se gâtent entre les mains de ces mecs qui se chatouillent à l'audimat. Dans *Reality Show*, y'a vraiment un mot de trop. Devinez lequel ?

Dans *La Grosse Bertha*, cette pensée de Patrick Font : on ferme le bois de Boulogne parce qu'il y a des travelos, Le Forum des Halles, sous prétexte qu'il y a des drogués. Va-t-on fermer la Mairie de Paris parce qu'il y a des têtes de noeud ?
C'est du joli, Patrick ! Et en plus, il ne répond même pas aux questions qu'il pose.

Avez-vous vu ce spot publicitaire vantant les mérites du baptême ; étonnant non ? Ils n'ont plus aucune pudeur, alors. C'est la crise de la Foi, ou quoi ? Si la religion se vend comme de la lessive, pourquoi ne pas y aller joyeusement : Il est beau mon petit Jésus ! Qui veut mon gros Bouddha ? Jéhovah encore un qui n'est pas converti, profitez de notre semaine de promo. Arreuh, arreuh Krishna (*toi, tu dégages, petit con ! - Ouah l'autre, hé !*). La jungle, quoi !
Paraît que le *BVP* (bureau de vérification de la publicité) avait préalablement donné son accord. Ils sont balèzes, eux dans leur genre : *si, si, les potes, Dieu existe, on a vérifié* !

Re-re-fax : suite et fin des rumeurs annonçant le départ de notre déjà presque regretté collègue Marc Toullec. On se souvient en effet que celui-ci, après avoir failli ouvrir une pizzeria dans le 13ème, devait se reconvertir dans la boucherie chevaline (voir n°74 et 75). Tout ceci aux dénégations véhémentes de l'intéressé lui-même, il est vrai. En fait, d'après les milieux autorisés, et suite à une tentative navrante de recyclage avortée dans le lancer de nains (hélas, notre Marcounet préféré dépasse de quelques millimètres la taille maximum requise pour entrer dans la catégorie "nains", et manque en revanche de trente bons centimètres pour passer lanceur. Triste !), donc, finalement, il resterait bien à *Mad Movies* !
Après six mois de suspense, je ne trouve plus qu'un mot à dire : ouf ! Continuez sans moi, les gars, je peux plus...

Jean-Pierre PUTTERS

LA VIDEO EN FOLIE





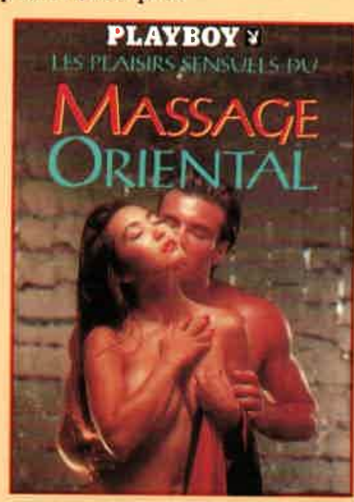
Malheur à celui qui se procurera ce **Supersonic Man** en pensant acquérir là le film de Juan Piquer (ce qui relèverait du pur masochisme, soit dit en passant). Car il s'agit en fait de **Superargo contre les Robots**, de Paolo Bianchini, que les moins chanceux d'entre nous possédaient déjà, mais sous le titre de **Supermen contre les Robots**, pensant sans doute à l'époque découvrir le fameux **Superman le Diabolique** de Sergio Grieco ! Oui, c'est un peu compliqué et le mieux serait de tout relire depuis le début, ou de ne rien acheter du tout.
Au dos de la jaquette de ce Supermen... (pourquoi ce pluriel, au fait, puisqu'il est tout seul ?), un argumentaire de béton - Un super-homme qui met ses qualités et ses pouvoirs au services (le "s", comme le service, est compris) des causes justes de l'humanité. Un être exceptionnel aux pouvoirs métapsychiques -. Au vu du film, c'est très exagéré !



Pour se modeler un corps splendide, la bonne Cher (hein ?)... vous propose une méthode de mise en forme aux doux accents de son dernier album, *Love Hurts*. C'est très mode et sûrement très efficace. Ceci posé, quand on sait que la comédienne/rockeuse détient sans doute le record mondial des interventions de chirurgie esthétique, il ne faudra pas attendre immédiatement les miracles promis par la méthode et censément illustrés par le physique altier de la vedette. L'essentiel restant toujours de savoir ce qu'on achète (cher ?) exactement.



Après les massages orientaux et les plaisirs de la Cher, retournons vite à nos chèvres. Justement, pour les gourmets, on a reçu cette jolie K7 de Dorothée. Qu'est-ce qu'ils veulent qu'on en fasse ? (taisez-vous, malpolis !). Ceci dit, y'a plein de choristes, de danseuses, d'effets de lumière, de chansons, y'a même un éléphant et les Musclés qui font la ziquemu. Peut-être un peu trop de Dorothée à mon goût, mais on ne peut pas demander l'impossible, non plus.



Attention, massage urgent ! Cette sensuelle vidéocassette vous fera pénétrer tous les charmes discrets du massage oriental. Le programme n'est rien moins qu'allèchant dans le texte d'introduction (pénétrer, introduction, décidément j'ai pas la tête au boulot...). Hélas, il manque un élément essentiel à notre félicité, c'est bien entendu la partenaire indispensable à tout bon massage. Si des lectrices voulaient s'initier au noble art, je garde la cassette en attendant...

COURRIER DES LECTEURS

Sébastien Bizeul, Marly

Alors, comme ça, on nous fait des cachoteries ? L'autre jour, j'allais au cinéma voir **Orange Mécanique**, magnifique chef-d'œuvre, et que vois-je durant la page de pub ? Un truc dans l'espace avec moult effets spéciaux. Intrigué, je me demandais de quelle marque de yaourts il s'agissait, et c'est avec stupéfaction que je vis apparaître le célèbre logo de *Mad Movies*. Pourquoi n'en avez-vous pas parlé ? Au fait, est-ce Rallouch, le type de la pub ?
Je vous achète depuis le n° 50, certains numéros sont vraiment désopilants (qui ne se souvient pas de "ces chers appâtés" dans les Craignos Monsters ?" - *Celui qui ne l'a pas lu, je suppose !*). Par contre, je trouve parfois les fausses interviews de "Ze Mad Rubrik" un peu lourdes (*rassure-toi, c'est volontaire !*). Vivement de nouveaux forums et films décryptés.
Je suis allé finalement voir **T2**, le film que tout le monde a vu. Cameron et moi, ça n'a jamais été terrible. Le pire étant tout de même **Abyss** : "là où la lumière s'arrête, l'ennui commence". Bon, c'est vrai le robot liquide est à tomber sur le c... (*sur le carrelage, tu veux dire...*). Et j'ai mis une demi-heure à me remettre du rêve d'apocalypse. Mais, ô Grands Dieux que c'était mal filmé ! Des cascades géniales (la poursuite du début) sont complètement sabrées par les sautes d'une caméra chaotique. Cameron n'avait sûrement plus un brouzouf pour se payer un pied de caméra, alors il a tout fait à l'épaule. Je prépare un bac A3 audiovisuel, si je rends des images pareilles aux profs, je me tape un zéro. Préparez un Strip-tease des lecteurs, poursuivez celui des lectrices, et surtout publiez une photo de la rédaction, qu'on voit si vous ressemblez plus à Stallone ou à Woody Allen.

Philippe Telliez, Courrières

Tout d'abord, bonjour à l'équipe de votre brillante revue (et je pèse mes mots). Ensuite, j'aimerais réagir aux propos de Sacha Ponse dans le n° 76. Il vous reproche de trop vous étendre sur les scènes d'action et d'effets spéciaux des films importants, et se permet de prendre comme référence cinématographique **Bad Taste**. Un film amateur au sens le moins noble du terme et qui touche à la répulsion mentale par une succession de séquences racoleuses qui ferait passer Max Pecas pour un virtuose de la caméra. Heureusement que le cinéma fantastique n'est pas uniquement représenté par des tâcherons de la trempe de Peter Jackson car, dans ce cas, il aurait coulé corps et biens depuis longtemps. Que monsieur Ponse se penche plutôt sur les vrais grands du fantastique que sont Cronenberg, Carpenter, Craven, Cameron ou Brian de Palma (dans ses premiers films).
Et merci à *Mad* de nous délivrer une information aussi riche sur un ton resté unique.

Merci pour tes compliments. Et tu as d'ailleurs raison : depuis que nous vernissons notre couverture, nous figurons sûrement parmi les plus brillantes revues cinématographiques françaises. Il fallait que cela soit dit quelque part, et pourquoi pas ici.
En citant **Bad Taste**, *je pense que le lecteur voulait surtout comparer deux styles d'effets spéciaux, tout en penchant pour le plus bricolo, le moins coûteux et aussi le plus drôle. Ce qui ne l'empêche pas pour autant d'apprécier les classiques, je suppose. J.P.P.*

C. Debeaumarché, St-Vallier

Tout d'abord, je voudrais remercier *Mad* d'exister tout simplement. Ensuite j'aimerais faire appel à d'éventuels éditeurs qui voudraient publier mon roman fantastique. Cédric Debeaumarché, 47D, impasse du Vernois, 71230 St-Vallier.



Pierre Gonzalès, Tarbes

Je me permets de vous envoyer quelques clichés de mes réalisations. Je suis un jeune illustrateur catapulté récemment sur l'impitoyable marché de la création, et qui en a marre de dessiner des thèmes graphiques tels que logo pour boîtes de haricots ou crèche du coin.
Ainsi je souhaiterais réaliser diverses choses, telles que story-board, étude de gueules et de personnages et autre conception de décor. Je ne demande qu'à créer les méchantes bébêtes qui préoccuperont les esprits de demain ! Sur ce, continuez à nous offrir un journal qui bouscule les normes. Fidèlement vôtre.
Pour les lecteurs intéressés, voici mon adresse. Pierre Gonzalès, 47 bis rue François Marquès, appt. A03, 65000 Tarbes.

Patrice Garelli, Paris

Stupéfaction. Voilà ce que j'ai ressenti en ouvrant la page du courrier des lecteurs, le jour même où mon *Mad* a atterri dans ma boîte aux lettres.
Une adorable lectrice nous fait les louanges du dernier film de Stanley Kubrick, comment s'appelle-t-il déjà... ah oui, **Orange Mécanique** !
Le fait de découvrir le film, ou d'en parler maintenant, n'a rien de répréhensible, et c'est effectivement un chef-d'œuvre. Cependant, attention, il ne faut pas pour autant dénigrer les autres films. "Loin derrière **Alien**" a-t-elle dit, qui représente à ses yeux une violence gratuite.
J'invite Karine à réfléchir au réel fond d'**Alien**, qui me semble tout aussi évolué que **Clockwork Orange**. Si elle n'a vu dans le film qu'un ramassis de scènes gore, elle n'a rien compris. Le mythe de l'enfantement de l'homme donnant lieu à la création d'une créature parfaite ne me semble pas être un sujet insipide. Pas une scène du film n'est vide de sens. De l'accouchement douloureux du brave Hurt à l'expulsion du ventre de la mère à la fin du film (l'Alien viré du vaisseau par Ripley, mais retenu par un cordon ombilical symbolique !). Si c'est gratuit, ça !
J'en profite pour féliciter l'équipe qui est la seule à rester fidèle au fantastique, en nous offrant une revue digne de ce nom. Un seul mot, bravo et merci (*ça fait deux, tu as triché, là*).

Sébastien Schauinger, Lingolsheim

Mercredi 11 mars, 1ère séance. Je suis un des premiers fidèles (de Cronenberg). On nous a prévenus : "éliminez toute pensée rationnelle". O.K., je suis prêt. Envoyez la sauce. Paf, en plein dans la gueule. J'ai rien compris. J'ai pas salivé, j'ai pas frissonné. Pourtant, je suis un bouffeur de kafkaïne, j'ai mon propre stock d'endorphines. J'ai beau me raidir jusqu'à la crampe nerveuse, j'ai beau me répéter inlassablement: "allez, c'est super, dans cinq minutes le clou du film". Désolé, **Naked Lunch** est un pis-aller, un festin peu ragoûtant.
La scène finale résume le malaise (méta) physique du film. William Lee (Peter Weller) est apostrophé à une frontière (de l'ex-U.R.S.S. ?). Celui-ci doit justifier de son métier.
- *Ecrivain*, dit-il en présentant son stylo (quel con !).
- *J'te crois pas*, répond le garde.
Alors, comme un Guillaume Tell moderne, il flingue une (sa) femme. (... c'est un peu compliqué).
Quel raccourci : ECRIRE, C'EST TUER.
A cet instant du film, je savais qu'il n'avait rien prouvé. Nous, les spectateurs de l'ombre, sommes restés dans le noir complet. Rideau.
Image d'hommes et de femmes dépitées, autour de moi. Je quitte la salle, incrédule, le *Mad Movies* dans la poche...

M. Marti, Lutry (Suisse)

J'aimerais vous poser quelques questions relatives à vos revues, et à la presse en général. Tout d'abord, pourquoi *Impact* n'est-il pas diffusé en Suisse ?
Comment expliquez-vous la chute de *Starfix* et de *l'Ecran Fantastique* ? *Vendredi 13* est-il mort ? Je le pense, donc vous avez le monopole, et votre tirage n'augmente pas ! Alors, où sont passés les lecteurs de ces revues ?
Enfin, au départ, vous ne viviez pas de votre magazine. Aujourd'hui, il est est autrement, du moins je le présume. Alors j'aimerais savoir si votre revenu vous permet de vous offrir des repas chez Maxim's ou devez-vous vous contenter du restaurant d'en face ? J'attends vos réponses.

Tout d'abord, Impact *paraît bien en Suisse, mais pas sur tout le territoire, car il existe une autre revue suisse du même nom traitant d'un tout autre sujet. J'aimerais dire au passage que je trouve peu fair-play ces Suisses qui vous piquent votre titre avant même que vous ne l'ayez trouvé vous-même !*
Ensuite, la plupart de ces revues disparaissent tout simplement parce qu'elles manquent de lecteurs. Financer un magazine tout couleur en vendant seulement à une dizaine de milliers d'exemplaires relève de l'exploit. Ce qui explique du même coup pourquoi notre tirage n'augmente guère après la disparition d'un de ces titres. Surtout si l'on songe que leurs lecteurs achetaient peut-être déjà Mad Movies *et* Impact. *Notre atout essentiel réside dans le fait qu'à* Mad Movies *la rédaction et l'édition (c'est-à-dire le financement) reposent entre de mêmes mains, ce qui n'était pas le cas des revues que tu cites.*
Et puisqu'on parle d'argent, j'aimerais pouvoir te dire que les collaborateurs se ramassent des thunes à la brouette, mais ce serait présomptueux de ma part dans la mesure où c'est moi qui les payent. D'autant qu'ils risqueraient de protester, les bougres ! Quant à moi, ça dépend des années, bonnes ou moyennes. Ce qui ne me chagrine guère dans la mesure où je professe une sainte horreur du luxe sous toutes ses formes (Maxim's et moi faisons chambre à part).
Ceci dit, le simple fait de conserver aussi longtemps ce prix de 20F indique assez une gestion saine et un succès constant. Pour ça, merci à vous. J.P.P.

Stéphane Lehodez, Toulon

Messieurs, je vous écris pour vous donner la raison de mon non-réabonnement. Si je puis admettre que, dans une revue de cinéma, l'on puisse donner son opinion sur la politique ou la religion dans un éditorial, je trouve cependant que consacrer deux pages de magazine à un exposé de haine anti-catholique est déplacé.
Vous remerciant de me publier...

Ce que tu appelles "haine anti-catholique" n'est en fait que de l'athéisme désinvolte. Nous ne nous sentons effectivement pas plus catholiques que... mettons, hôtesses de l'air, communistes ou bien pédophiles (encore que, parfois...). C'est assez dire que nous nous sentons normaux, quoi ! Permets donc que l'on puisse traiter de religiosité autrement qu'à travers cet endoctrinement béat imposé aux gens à l'âge où ils n'avaient pas encore la faculté de raisonner (j'allais dire "le loisir de se défendre"). Nos arguments restant fondés, il ne s'agit nullement de propagande de notre part, mais d'une simple analyse.
Je regrette ton non-réabonnement, et tâcherai de me consoler avec tous ceux que cette liberté d'expression nous fera récupérer du même coup. Ce qui ne m'empêche nullement de respecter ta position et d'apprécier le fait que tu aies pris la peine de mentionner tes nom et adresse. J.P.P.

Virginie Bénicourt, Alès

J'ai vu le court-métrage **Carne** et, malgré toute l'appréhension que j'éprouvais avant de le visionner, j'ai finalement été surprise par cette œuvrette. A mon sens, et à la manière de **Baby Blood**, derrière les images horribles (l'abattoir, notamment) et un vocabulaire ordurier, se cache une réelle histoire émouvante.
Je n'ai pas vraiment perçu le côté incestueux de la relation père/fille. J'ai plutôt senti que, comme elle était la seule personne qui lui restait au monde, il lui portait un amour excessif, et ira jusqu'à tuer pour elle.
Mais je ne crois pas qu'il veuille la sauter ! Il la regarde grandir, c'est tout... Je voulais juste vous faire part de la manière dont j'ai capté ce film, que j'étais (bêtement ?) sûre de détester. Longue vie au maître *Mad*.

Philippe Bougeard, Gif-sur-Yvette

Dernièrement, vous avez publié ma lettre dans le C.D.L. d'*Impact* 37. Si je vous écris à nouveau aujourd'hui, bien que je ne m'adresse pas ici à Tata Impact, mais bel et bien à Tonton Mad, ce n'est pas dans le but d'une éventuelle publication. Je trouve ridicule les lettres du type "si vous me publiez, je m'abonne" : moi, j'appelle ça du chantage (*rassure-toi, cela n'a jamais eu la moindre incidence sur nos choix...*). Non, c'est pour faire avancer les choses et vous crier mon mécontentement : l'absence du compte-rendu d'Avoriaz 92. Alors que vous avez fait un très complet récapitulatif sur ce sujet à l'occasion des 20 ans de ce festival dans *Impact* 36, vous omettez tout simplement de publier le palmarès 1992. A l'heure actuelle, où les festivals de la Mutualité et du Super 8 n'existent plus, on ne peut se permettre de faire l'impasse sur celui d'Avoriaz.
Je terminerai cette lettre par une autre suggestion : pourquoi ne pas rééditer les 20 premiers numéros de *Mad Movies*, sous la forme d'un merveilleux livre du type *Ze Craignos Monsters*, par exemple ?

Encore une fois, il s'agissait d'un fanzine en noir et blanc, donc n'ayant rien à voir avec le livre que tu cites. D'autre part, la maigre valeur des textes publiés (surtout dans les dix premiers numéros) ne justifierait pas une réédition de nos jours.
Bon, rien que pour toi, voici le palmarès d'Avoriaz 92. Grand Prix : ***Evasion du Cinéma Liberté****. Prix CST :* ***Liebestraum****. Int. féminine : Juliet Stevenson pour* ***Truly, Madly, Deeply****. Prix Spécial du Jury :* ***Le Sous-sol de la Peur****. Prix de la Critique :* ***Truly****... Prix du Public :* ***Timebomb****. Effets Spéciaux :* ***Chinese Ghost Story II****. Meilleure Musique :* ***Xangadis****. Et enfin Prix du 20ème Festival :* ***La Famille Addams****. A force d'inventer des prix, chaque film aura bientôt le sien, tu vas voir... J.P.P.*

Mlle Inter Prise (?), Toulouse

En lisant votre article sur **Star Trek VI** dans le précédent numéro, je me demandais, quel âge a-t-il ce journaliste ? Fait-il partie des chevrotants vieux péteurs à ébranler les décors, ou a-t-il la trentaine jalousante ?
Quoi qu'il en soit, je suis une fan de **Star Trek** ; la science-fiction américaine nous fait voyager dans le temps et nous permet d'oublier la bêtise humaine et les tristes séries françaises grossières. Je vous souhaite un bon voyage interplanétaire. Une fan.

Le fait d'apprécier ***Star Trek*** *et la SF américaine ne fait que nous conforter dans cette gêne de voir décliner jusqu'à l'extinction scénaristique les "vieux mythes" finissant, en effet, par chevroter au fil des ans. Quand on voit la tête de Mc Coy dans le dernier volet, on en vient à regretter l'acharnement thérapeutique, non ? J.P.P.*



Isabelle de Remiremont, Béziers

Je ne sais pas si vous avez inspecté les librairies, ces temps-ci, mais moi je suis tombé récemment sur un magazine que je pris un moment pour *Mad Movies* (rassurez-vous, sitôt feuilleté, je vis très vite la différence), vu que la couverture présentait une illustration identique à votre numéro 76 : le monstre du **Festin Nu**. Le pire est que le contenu du magazine reprenait exactement les articles de *Mad* paru trois semaines avant (**les Envahisseurs, Star Trek VI, Le Festin Nu**, etc...). Avez-vous connaissance de cette revue, vendue 10F, mais encore moins épaisse qu'*Actua-Ciné* (qui, elle au moins, ne coûte rien), et si tel est le cas, qu'en pensez-vous ?

On en pense que chacun est bien libre de faire ce qu'il veut, y compris des erreurs et que le lectorat, en dernière instance, reconnaît les siens et fait la décision. Ceci dit, quand je songe au mal qu'on se donne pour ne pas reprendre la couverture d'un confrère (car cela n'arrangerait ni Mad *ni le confrère), j'ai peine à croire qu'on puisse le faire intentionnellement. J.P.P.*

Jean-Pierre Vaufrey, La Chaux de Fonds, Suisse

Je vous joins une photo tirée de l'exposition que je viens d'effectuer à la Maison d'Ailleurs d'Yverdon. Cette créature, appelée psycho navigateur de chasseur spatio-temporel, carrément, figurait avec des œuvres de Giger (issues des décors de **Dune** ou d'**Alien**). L'arme est un disperseur à cartouches karmiques. L'armement karmique est rigoureusement interdit dans toute la galaxie, comme chacun sait... (*arrête, ou je te dénonce !*)
Avis aux amateurs, je cherche à prendre tous les contacts possibles dans ce métier des effets spéciaux. Jean-Pierre Vaufrey, Ronde 19, 2300 La Chaux de Fonds, Suisse.

Dr. B. Rouy, Chicago, U.S.A.

Très ancien lecteur, c'est toujours avec grand plaisir que je vous retrouve chaque "tous les deux mois". Malheureusement, certains de vos délires paranoïaques me remplissent d'une grande tristesse. Depuis des années, vous avez réussi à observer un véritable apolitisme, en vous consacrant au seul domaine qui vous (et qui nous) intéresse : le cinéma fantastique. Vouloir copier les innombrables critiques moralisateurs, donneurs de leçons du type *Télérama, Première, Cahiers*, etc..., à mon avis, ne vous apporte pas grand chose. Je vous reste néanmoins fidèle pour la joie que vous m'apportez quand vous faites preuve d'humour.

La meilleure preuve d'humour consiste à accepter les critiques, bonnes ou mauvaises. Dont acte.
Il serait vain, en effet, d'affirmer que nous écrivons de façon purement apolitique (car, encore une fois, la politique est en tout, et tenter d'ignorer la politique c'est déjà faire de la politique). De même que nous ne saurions signer des critiques parfaitement "objectives" au sens strict. Nous écrivons avec notre vécu, notre sensibilité propre et il faut bien que cela se traduise par des avis tranchés, quelque part. Donner son avis n'est pas prêcher, surtout lorsque les lecteurs disposent d'un droit de réponse dans ce courrier. J.P.P.



David Ardain, Seyssinet

Il n'était pas trop tôt, ils ont fini par arrêter le massacre. Je veux parler de notre croquemitaine de service, Freddy Krueger. Le pauvre n'a pas eu la mort qu'il méritait.
Après les trois premiers films de la série, honorables, les derniers s'enfoncent lamentablement. Puis, manquant de fric, les producteurs sortent une série télé. Pauvre Freddy, que son esprit repose en paix. Merci de passer mon adresse, si des lecteurs voulaient m'écrire. David Ardain, 60, avenue du Vercors, 38170 Seyssinet-Pariset.

Samuel Planchot, Houlgate

Je ne comprends pas ! Je ne comprends pas pourquoi vous avez cassé le dernier film de Steven Spielberg, **Hook**. A tout point de vue, il est génial. Prenons les choses dans l'ordre.
L'histoire est superbe, c'est une très bonne suite du roman, enfin du moins de la pièce de James Barrie et de l'adorable dessin animé de *Walt Disney*.
Les acteurs jouent merveilleusement. Robin Williams, dans le rôle de Banning/Peter Pan, est admirable. Passer, en un rien de temps, de son personnage d'avocat qui ne s'occupe guère de ses enfants et qui n'a aucune imagination à l'enfant volant est une véritable prouesse. Rares sont les acteurs qui pouvaient l'accomplir.
Les effets spéciaux sont simples mais merveilleux. Ainsi le vol de Peter Pan, plus fluide que celui de Superman.
De même, quand vous évoquez les décors soit-disant horribles ou qui basculent, j'avoue ne pas avoir remarqué ces détails et je les trouve, au contraire, particulièrement imaginatifs et crédibles
Merci de publier cette opinion.

Comme te le prouvera la lettre suivante, les avis semblent partagés. Néanmoins, pour te répondre, je suis parti voir ***Hook*** *qui ne m'attirait pas à priori (appréciez l'honnêteté intellectuelle, au passage). Je pense que nous sommes ici en présence de ce décalage perpétuel entre cinéma d'auteur et cinéma grand public. Selon notre acception propre, telle scène (le toucher du visage de Banning par l'enfant Noir, par exemple, tellement significative) apparaîtra un sommet d'émotion pour les uns, ou un sommet de mièvrerie pour les autres. Va savoir... De même, le fourmillement des personnages dans ces décors exagérément bariolés passera pour une remarquable fresque baroque ou la surcharge d'un pompiérisme outrecuidant. Il n'y a pas de règle.*
Ceci dit, le succès du film au box-office, et surtout le bouche-à-oreille positif l'accompagnant, indiquent assez qu'il existe plus de spectateurs heureux que de critiques exégètes, mais ça nous le savions déjà. J.P.P.

Un lecteur de Tourcoing

Votre analyse du dernier film de Spielberg n'a jamais été plus pertinente et construite. Si l'on démonte en effet les mécanismes de **Hook**, il est indéniable qu'on ne trouve pas grand chose à sauver. Les décors se veulent grandioses, ils ne sont que tape-à-l'oeil, le scénario se veut novateur, il est racoleur et constitue un plagiat infâme avec des incohérences notoires (des enfants punk et gras du bide à Neverland !). L'action se veut épique, elle est destinée à des enfants de 4 ou 5 ans dont le jeune cerveau ne peut encore juger la fadeur et l'inconsistance d'un long métrage brouillon. Même les effets spéciaux, avec la meilleure volonté du monde, ne rachètent en rien un film raté où Hoffman, Roberts et Williams devaient avoir sacrément faim pour s'engouffrer dans un pareil ratage.
Rarement ai-je autant été déçu à ce point, et dorénavant, je ferai confiance à 110 % aux critiques de *Mad Movies*. Vous avez vu hyper juste, bien malheureusement, hélas.

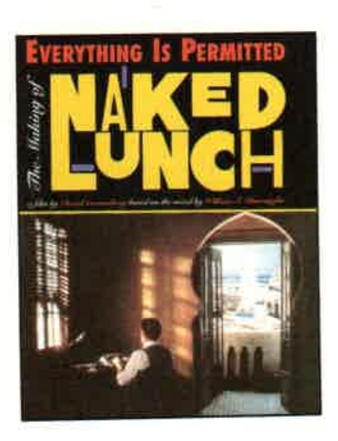
MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

DISNEY : LES MANAGERS DU REVE
Joe Flower
Maxima

"*Les managers du rêve*" est le résultat d'une remarquable enquête journalistique où nous est expliqué dans les moindres détails la montée en puissance du groupe Disney, sa création par Walt lui-même, l'opposition entre les frères, la chute de la société après la mort de Walt, l'OPA évitée de justesse, la reprise en main du groupe par Michael Eisner, la pression qu'impose aujourd'hui Disney sur la production cinématographique américaine ainsi que l'incroyable pouvoir qu'exerce aujourd'hui le groupe Disney sur l'industrie du loisir.
En cette période où on parle beaucoup, et souvent avec ironie, de "l'esprit Disney", la sortie de ce livre permet d'y voir plus clair. "*Les managers du rêve*" étaye à la fois les thèses des défenseurs et celles des détracteurs de la multinationale. Ce n'est pas, comme on aurait pu le craindre, un livre à scandale fondamentalement anti-Disney et ce n'est pas non plus un dépliant publicitaire sponsorisé par la société elle-même. Joe Flower reste objectif. Il dénonce à la fois l'amour du pouvoir des dirigeants Disney et la passion avec laquelle il font leur boulot. Il ne juge pas, ne donne que très rarement son avis, il ne fait qu'une seule chose : exposer les faits. C'est passionnant.



EVERYTHING IS PERMITTED THE MAKING OF NAKED LUNCH
Coordonné par Ira Silverberg
Grove Weidenfeld

Rarement un "making of" aura été aussi bien illustré que celui du **Festin Nu** au titre évocateur ("Tout est permis"). On y retrouve toutes les photos du film (plus de 120) dont les deux-tiers en couleurs, les dessins de production ainsi que des textes de Cronenberg et Burroughs eux-même. Du bel ouvrage.
Pour tous les fans de Cronenberg, signalons aussi, la parution du scénario complet du **Festin Nu** en livre de poche aux éditions du *Seuil* ainsi que le "*David Cronenberg*" (éditions des *Cahiers Du Cinéma*) par le journaliste spécialiste du maître canadien, Serge Grünberg.

STARWARS
LA GUERRE DES ETOILES
George Lucas
L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE
James Kahn
LE RETOUR DU JEDI
Don F.Glut
Presses Pocket

Alors que *Les Presses de la Cité* sortent la version française de la quatrième partie de "*La Guerre des Etoiles*", "*L'Héritier de l'Empire*" de Timothy Zahn (dont nous avons déjà parlé dans *M.M.* 75), *Presses Pocket* a la bonne idée de publier dans sa déjà riche collection de poche Science Fantasy les novelisations des trois épisodes de la saga. Déjà édités à la sortie des films mais introuvables depuis, ces trois bouquins permettront à tous les fans de retrouver l'univers "lucasien". De plus *Presses Pocket* a eu l'excellente idée de demander à Siudmak de dessiner les couvertures et elles sont sublimes. Une pièce de plus au culte **Star Wars** que tout bon fan se doit de posséder.



DISQUES

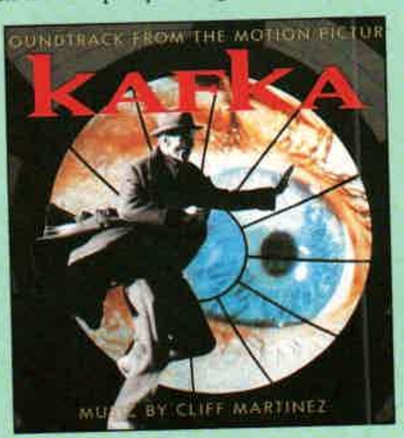


DEAD AGAIN
Patrick Doyle
Varèse

Si Hitchcock est de plus en plus pompé dans les récents thrillers américains, il en va de même pour son musicien fétiche Bernard Herrmann. La BO de **Dead Again** copie allègrement les compositions de Herrmann. Patrick Doyle, qui vient de signer l'insupportable BO d'**Indochine**, ne se gêne pas trop pour appliquer les méthodes du maître. Evidemment, on a donc toujours l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part.

KAFKA
Cliff Martinez
Virgin

Ambiance tzigane pour la BO de cet étrange film raté qu'est **Kafka**. Cliff Martinez rythme la biographie imaginaire de l'écrivain tchécoslovaque au son des violons trépidants typiques des troupes de nomades de l'Est. On pense à la remarquable musique du **Temps des Gitans**, et même si Cliff Martinez n'atteint pas le niveau d'émotion de celle-ci, il arrive quand même à nous donner l'impression que l'on se trouve dans les rues de Prague au début du siècle. Une impression que l'on ressent plus en écoutant la musique qu'en regardant le film.





LES NERFS A VIF
Bernard Herrmann
adapté par Elmer Bernstein
MCA

Les Nerfs à Vif est le remake d'une série B un peu oubliée des années 50 pour laquelle Bernard Herrmann avait composé une de ces meilleures musiques, efficace, puissante et angoissante à souhait. Plutôt que de demander à un autre musicien d'écrire une partition qui, de toutes façons, aurait inévitablement fait penser à Herrmann, Scorsese a demandé à Elmer Bernstein de reprendre le score original, de l'arranger et de le réorchestrer pour servir de soundtrack à son film, un peu comme ce qu'avait fait Goldsmith sur **Psychose 2**. Le résultat est étonnant. Gageons que si Herrmann vivait encore, il serait fier de cette adaptation.

JEUX VIDEO

THE HUNT FOR RED OCTOBER
Nintendo

Inspiré du film de John MacTiernan, **Red October** est le premier jeu de simulation doté d'un véritable scénario. Le sous-marin soviétique Octobre Rouge tente de rejoindre le camp américain. Les Russes vont tout faire pour essayer de détruire l'engin. Vous devrez échapper aux torpilles rouges et atteindre les côtes yankees. Un jeu rapide et passionnant qui nous réconcilie avec les jeux de simulation, souvent beaucoup trop mous.



THE IMMORTAL
Sega

On connaissait les jeux de rôles, les jeux de labyrinthe et les jeux de combat. Voici maintenant **The Immortal** qui combine ces trois genres. Véritable voyage dans un univers incroyablement imaginatif, **The Immortal** ne peut que plaire aux amateurs de jeux vidéo. Il offre un maximum de possibilités de jeux, aucune partie ne ressemble à la précédente et, de plus, graphiquement, c'est une petite merveille.



LA SUPER NINTENDO

Ca y est, celle que tous les fans attendaient avec impatience est arrivée. La Super Nintendo est en vente. Ses incroyables possibilités graphiques et son impressionnante palette de couleurs promettent une lutte féroce avec les autres 16 bits sur le marché. Pas encore énormément de jeux en vente, mais ça devrait venir très vite. On vous en reparle bientôt, promis.

Entretien JOHN WILLIAMS



L'incontournable John Williams "score" encore avec JFK et Hook. Une bonne occasion de s'entretenir avec la star de la BO.

***Hook* est la onzième BO que vous écrivez pour Spielberg. Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?**

Je l'ai rencontré en 73. Il avait à peine 23 ans. Il finissait **Sugarland Express** pour *Universal*. Un des vice-présidents du studio nous a présentés et nous avons déjeuné ensemble. Cela s'est tellement bien passé qu'il m'a demandé d'écrire la musique de son film. C'est ainsi que notre collaboration a démarré. Elle dure depuis 19 ans. Ce doit être un record. Nous sommes aussi de très bons amis.

Comment définiriez-vous la relation entre votre univers et celui de Spielberg ?

Spielberg exerce sa force créatrice de façon à ce que son univers soit plus ancré dans le monde imaginaire que dans la réalité. C'est exactement ainsi qu'un compositeur procède.

Travaillez-vous avec lui tout au long de la production ou voyez-vous le film une fois terminé ?

Dans la plupart des cas, je travaille sur le film fini. J'attends que le montage soit terminé de façon à ce que le réalisateur ait donné un timing très précis au film. A ce moment, le film a son propre rythme. C'est ce rythme qui me donne l'idée de base pour la musique. Il est donc important que je vois le film. J'aime à croire qu'un film a sa propre pulsation, un peu comme un battement de cœur. Le principal travail d'un compositeur est de percevoir cette pulsation. Je n'ai pas pu voir **Hook** en entier avant d'écrire la musique. Je travaillais donc séquence par séquence, un peu comme on fait sur un cartoon. La musique accompagne chaque mouvement. Spielberg aime bien ce genre de technique. On s'en est beaucoup servi sur les **Indiana Jones**.

Dans *Hook*, il n'y a pas, comme dans *E.T.* ou dans *Rencontres du Troisième Type*, un thème principal mais plusieurs thèmes, pratiquement un par personnage.

Oui. Il y a tant de personnages et de situations différentes que l'on a conçu la BO dans un esprit de comédie musicale. Au départ, Steven voulait faire de **Hook** une comédie musicale et on avait travaillé ensemble dans ce sens. Le projet n'est pas allé jusqu'au bout mais j'ai gardé cette idée pour la composition qui ne ressemble pas du tout à une BO classique.

Que pensez-vous avoir apporté à *Hook* ?

J'espère que la musique entraîne le public dans la grande aventure. Quand Banning s'envole vers Neverland, l'orchestre doit transporter le spectateur là-bas. La musique est pratiquement omniprésente dans le film. Elle accompagne toutes les actions. Enlevez la musique et le rythme du film disparaît. C'est comme pour un ballet. Vous pouvez avoir la chorégraphie sur scène mais sans la musique, vous n'avez aucune chance d'avoir la magie. C'est pareil pour **Hook**.

Avez-vous du mal de passer de *Hook* à un film aussi différent que *JFK* ?

Au contraire, c'est refaire deux fois le même genre de musique qui est difficile. **Hook** et **JFK** sont si différents que cela devenait un plaisir de passer d'une approche du cinéma à une autre presque totalement opposée. Mais faire deux **Hook** à la suite serait fastidieux et difficile.

Qu'est-ce qui vous pousse à accepter un film et à en refuser un autre ?

Tant de considérations interviennent dans ce genre de décision... Je vous répondrais que globalement, j'essaie de choisir des films sur lesquels je réagis positivement. Si je vois un film pas très intéressant et dont le sujet n'a pas vraiment de sens, il m'est impossible d'être assez inspiré pour en écrire la musique. Je suis également obligé de dire non à pas mal de films pour la bonne et simple raison que je n'ai pas le temps matériel de les faire. Je ne peux pas faire plus de un ou deux films par an.

Regrettez-vous d'avoir fait certains films ?

Ce que je regrette surtout, c'est de ne pas avoir travaillé avec certains réalisateurs, comme David Lean. Chaque fois que l'on fait un retour sur son œuvre, on remarque des choses que l'on aimerait pouvoir améliorer. Chaque fois que je vois un film dont j'ai écrit la musique, je me dis que j'aurais pu faire mieux. Mais c'est ainsi que l'on apprend. De temps en temps, j'ai quand même de bonnes surprises, comme réécouter une composition écrite il y a cinq ans et m'apercevoir qu'elle est meilleure que le souvenir que j'en avais.

Etes-vous d'accord quand on dit qu'il existe un style Williams ?

Vous savez, j'ai fait tellement de films. Près d'une centaine ! Il me faut changer de style et d'approche à chaque composition. Je n'ai jamais essayé de créer un style Williams. Je me suis toujours contenté de composer une musique qui colle vraiment au film. On me dit que certains compositeurs copient mon travail. Comme je n'ai pas le temps d'aller beaucoup au cinéma, je ne les entends pas. Quand je sors, c'est surtout pour aller à des concerts. Et puis, après tout, si certains aiment bien mon travail au point de le dupliquer, c'est plutôt flatteur, non ?

Vous avez écrit des dizaines de musique de films, vous croulez sous les récompenses, votre musique est jouée dans le monde entier... Qu'attendez-vous maintenant ?

J'espère continuer à travailler dans le cinéma. Je veux trouver des projets intéressants qui me motivent vraiment et me poussent à écrire des musiques qui me permettent d'apprendre encore plus. Je voudrais également avoir plus de temps pour composer des musiques de concert. J'en écris en ce moment une pour célébrer le 150ème anniversaire du New-York Philarmonic Orchestra. Ensuite, je commencerai la composition d'un thème pour le générique américain des Jeux Olympiques de Barcelone et après je travaillerai sur la BO de **Home Alone 2**. Je crois que ça fait un bon équilibre.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH

PETITES ANNONCES

Vd. lot de photos et affiches récentes. Prix très intéressants. Liste contre enveloppe timbrée à Mr Briquet, 37 rue de la Vialoube, 87000 Limoges.

Vd. K7 VHS (**Mad Max 3**, **Bloody Bird**, **Videodrome**, etc). Titres et prix au 60-89-23-90 après 18 h.

Ach. 33 t de Kiss "Creatures of the night" ainsi que tout pressage original d'Alice Cooper. Philippe Pellé, 8 rue Philippe de Beaumanoir, 60700 Pont Ste Maxence.

Ach. et éch. cartes postales d'affiches de films et festivals. Vd. *E.F.* 1, 9 et 10, et anciens n° de *Strange*, *Sp. Strange*, etc. Liste contre enveloppe timbrée à Aldo Dunyach, rte. de Toulouges, 66270 Le Soler.

Rech. tout ce qui concerne ***Cosmos 1999***. Eric Roure, 8, 2ème impasse des Plaines, 63800 Cournon.

Ech. *Midi-Minuit* 14 à 24 contre *Mad Movies* antérieurs au 19. Ach. bon prix le jouet de Robby en métal (*celui qui fait guiling guiling sous sa cuirasse, ça tombe bien, c'est Pâques !*). Benoit Levenkron, 9 rue du 1er de Ligne, 4458 Fexhe- Slins, Liège, Belgique.

Ach. tout doc sur Dracula et les vampires en général. Xavier Mourgue, 12 rue Trêves Pâques, 69660 Collomges.

Vd. nombreuses séries télé, toutes complètes : ***Cosmos 1999***, ***Les Mystères de l'Ouest***, ***Le Prisonnier***, etc. Patrick au 82-34-83-54.

Rech. BD d'horreur et toute adaptation en BD d'un film. Ch. tout pin's ayant un rapport avec les films fantastiques et Stephen King. David Baudin, 7 rue Henri Barbusse, 71230 St Vallier.

Vous collectionnez les films de cinéma sur pellicule 8 mm, super 8, 9,5, 16, en vidéo K7, les affiches de cinéma, pin's... Ecrivez à Occafilms, BP 11, 33470 Gujan- Mestras.

Vd. jouets et figurines **Star Wars**. Liste contre enveloppe timbrée à Eric Druon, 21 rue du Puits Descazeaux, 33000 Bordeaux.

Vd. VHS de **Henry, Portrait of a Serial Killer** (120 F). Omar Hafsaoui, 8/83 rue Jacques Cartier, 57500 Saint-Avold.

Vd. nbreux *Strange*, *Sp. Strange*, *Titans*, etc, et personnages **Star Wars**. Chris Mechelen, 20 rue Broutin, 59350 St André.

Ach. tout films en vf ou vo et docs sur James Arness et George Dicenzo. Carole Favure, 33 rue du 14 Juillet, rés. "Le Verdi", 34200 Sete.

Ech. diapos **Star Wars** et articles Star Tours contre docs et articles sur **Star Wars**. N. Champeau, av. de la Libération, 77350 Le Mée sur Seine.

Rech. BO de **Willow**, BO et affiches de **Mad Max 1, 2** et **3**, ainsi que *M.M.* 28. S. Rusquoët, Beaulieu, 44350 Guérande.

Vd. ou éch. tout films fantastique/sf de 1900 à 1960. J.N. Degain, rés. "Les Oliviers", La Pinède St Georges, 83430 St Mandrier.

Ech. doc sur **RoboCop 1, 2**, et **3** contre docs sur **Le Silence des Agneaux** et Michael Ironside. Jennifer Gobert, 56, chemin Mirabeau, bt E, 13016 Marseille.

Vd. à des prix défiant toute concurrence BD (*Strange*, *Titans*, *Nova*...) et Comics US. Frédéric Banchet, 57 rue de la République, 42360 Panissières.

Ach. VHS en vo de **Orange Mécanique** et tout doc sur **Les Doors**. Xavier Toullet (*ce nom me dit quelque chose... mais quoi ?*), 134 rue de Lausanne, 76000 Rouen.

Vd. *Akira* 1 à 28, et 35. Pascal Javard, 2 rue Lavoisier, 91080 Courcouronnes.

Vd. BO de **Retour vers le Futur 1** et **3**, **SOS Fantômes 2**, **Indy 3** et **Le Flic de Beverly Hills**. Nikola Golem, 10 rue Chopin, 92120 Montrouge.

Vd. VHS de **Maniac Cop 2**, **58 Minutes pour Vivre**, **Coups pour Coups**, etc, ainsi que nbreux *Strange*, *Titans*, *Nova*... Rech. VHS de **Sanctuaire** et **2019, Après la Chute de New York**. Christian Lafon, 82 rue Antonin Debidou, 24300 Nontron.

Ach. BO de **Octobre Rouge**, **The Thing**, **Dune**, **Predator 2**, **Memphis Belle**, **Nimitz**. Dorian Rouquette, chemin de Reydet, 84250 Le Thor.

Collectionneur vend nbreux films VHS sf/fantastique/horreur toute époque. Daniel au 87-58-23-52.

Ch. *"Terminator 2 : the book of the film"* et maquettes de l'endosquelette, ou adresses où me les procurer. Carle Roxan, 46 bd de la Corniche, 43770 Chadrac.

Vd., de 60 à 95 F pièce, nombreux films VHS. Pour chaque achat d'1 K7, 1 pin's gratuit (*ça marche le commerce, oui ?*). Liste contre 1 timbre à Frédéric Such, 79 rue Stanislas Huguetto, 83600 Fréjus-Plage.

Vd. *Strange*, *Fantask*, *Titans*, *Nova*, *Spidey*, *Eclipso*, etc. Liste contre 3 timbres à Jean-Marc Polizzi, 38 rue des Epinettes, 75017 Paris.

Vd. 90 F pièce nbreuses VHS dont **Akira**, **Highlander 2**, **Total Recall**. Liste contre enveloppe timbrée à Serge Cariou, 17 rue Rodrigues Péreire, 33000 Bordeaux.

Rech. "Special Make-Up Effects" 1 et 2 de Rob Burman et VHS de **Mausoleum**, **Génération Prothéus** et **Les Monstres de la Mer**. Ilan au 91-25-01-42.

Vd. 70 F pièce, VHS originales de **Massacre à la Tronçonneuse**, **Le Loup-Garou de Londres**, **Toxic**, **Basket Case**, **Ulysse**, **Street Trash** et **L'Empire des Sens**. Olivier Launay, 20 rue Ste Isaure, 75018 Paris.

Ech. nbreux films fantastiques et K7 audio diverses. Liste contre enveloppe timbrée à Alex Peretjatho, 15 rue Levot, 29200 Brest.

Vd. anciens *Strange*, *Sp. Strange*, *Marvel*, etc. Liste sur demande à Jean-Claude Bertrand, 2 rue Jules Moreau, 89000 Auxerre.

Vd. ou éch. nbreux romans fantastique/anticipation (*Fleuve Noir*, *J'ai Lu*, *Opta*...). Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Vd., éch., et ach. anciens *Strange* et autres contre div -EO (*Tuniques Bleues*, *Tintin*, *A Suivre*, *La Femme Piège*). Ch. docs sur le groupe Noir Désir. Christophe au 97-55- 31-57.

Vd en K7 ou CD concerts de toutes les tournées de Depeche Mode, U2, Cure, + imports US. Cyril au 42-92-00-40.

Vd. matériel Amstrad. Pour plus de rens., Patrick au 34-62-23-47 (le soir).

Ch. BO en CD de **Edward aux Mains d'Argent**. Hervé Dontenwill, 5 rue de Marmoutier, 67310 Allenwiller.

Rech. anciennes éditions de "Dracula" (Bram Stoker) et "Les Vampires" (Tony Faivre), docs sur les vampires en général, et comics pocket (*L'insolite*, *Il est Minuit*, *Névrose*...). Marie-Laure Chesne, 31 chemin des Feutres du Toulon, 24000 Périgueux.

Ch. anciens numéros de *"Twin Peaks Gazette"*. Antoine au 47-82-64-75.

Vd. affiches de cinéma, liste contre enveloppe timbrée. Ach. jeux de photos, affiches, jaquettes... (*tiens, justement, on en a 15.000 à vendre à Movies 2000*...). Envoyez listes à Ali M'Baliya Saïd, 36 rue Jean Cottin, 75018 Paris.

Vd. nbreuses BD (*Lug*, *Semic*, *Artima*...), port gratuit. Richard Colas, 17 rue des Frères Morane, 86000 Poitiers.

Vd. 100 F pièce films VHS. Liste contre 1 timbre à Nathalie Loisel, 4 C., Chemin des Prés, 61210 Putanges.

Vd. 40 F album relié "Akira" n° 1. Gwenaël au 47-28-99-50.

Si vous désirez un portrait, un dessin de sf ou d'horreur, envoyer la photo que vous voulez, je me charge de la dessiner pour un prix raisonnable. Ludovic Balant, rés. F. Sévène, bt B, 2 chemin Bontemps, 33400 Talence.

Ch. VHS de **La Petite Fille au Bout du Chemin**, **Siesta**, **Backtrack** et **Bugsy Malone**. Philippe Salzard, Lacombe, 74160 Collonges sur Saleur.

Vd. films VHS (**Indy 3**, **Retour vers le Futur 2**...). Sébastien Rebillard, 53 rue Charles Faroux, 72100 Le Mans.

Vd. tee-shirt (X-L) de **Terminator 2**, état neuf, 100 F. Didier Bidart, 11 rue des Hippocampes, 33260 La Teste.

Ach. VHS de ***Twin Peaks***. Urgent. Anne au 67-58-42-83.

Ch. laser japonais de **Zu**, **Warriors of the Magic Mountain**. Vd. films VHS PAL et SECAM, tous genres. Marcel Vanaelst, 60 rue St Antoine, 7700 Mouscron, Belgique.

Ch. tout ce qui concerne ***Star Trek*** et ***Star Trek, the Next Generation***. Yvonie Caillé, La Croix Police, 61250 Mieuxcé.

Ach. BO de **Arizona Junior** et **Christine**, et *E.F.* 118 à 120. Chenine Djilali, 41 cité Soeur Elise, 23400 Bourganeuf.

Ach. VHS de **Hellraiser**, **Rawhead Rex** et **Cabal**. Ch. docs sur Clive Barker, Stephen King, Bram Stocker, Lovecraft et Crowley. P. Lefèvre, 91 av. Porterat, 88500 Mirecourt.

Vd. 139 F (*un peu cher, peut-être, non ?*) pièce VHS de **Retour vers le Futur 1** et **2**, **La Guerre des Etoiles**, **RoboCop 1** et **2**, **SOS Fantômes 2**, **Hero Boys**, **Wargames**, **Superman IV** etc... Julien Valla, La Grange, 07570 Desaignes.

Vd. BO en CD de dessins animés japonais. Liste contre 1 timbre à Guillaume Maringue, 5 rue Bel Respiro, 91200 Athis Mons.

Vd. Jdr Star Wars, Empire Galactique, Rolemaster & nbreux suppléments pour chacun. Kevin Saad, 21 bd du Général Ferrier, 94100 St Maur des Fossés.

Vd. à prix intéressants VHS de **Alien**, **Aliens**, **Blade Runner**, **Legend**, **Total Recall**. Jacques au 47-81-67-36.

Vd. *Star Ciné Cosmos*, *M.M.F.*, anciens *Mad* et *E.F.*, *Strange*... Liste contre 1 timbre à Patrick Giraud, 25 av. Roger Salengro, 93420 Villepinte.

Rech. à tout prix VHS vo ou vf du **Redoutable Homme des Neiges** de Val Guest (1953). Jacques au 42-28-28-34.

LE TITRE MYSTERIEUX



Voici la tête des abonnés qui ne recoivent pas leur numéro. Il est vrai que, dans ce cas, il y a vraiment de quoi hurler.
Ceci étant, nous aimerions bien connaître le titre du film où figure ce fier animal. Le prochain numéro au cinq premiers gagnants.

Il fallait reconnaître, la dernière fois, un personnage tiré de **L'Odyssée du Cosmos (Thunderbirds are Go)**, de David Lane, d'après les personnages de Gerry Anderson. Bravo aux trois seuls gagnants : Thierry Chango, Christian Krouch et Patrick Giuliano.

Vd. collection de films fantastique/sf années 30/50, en laserdisc (imports US, système NTSC). Liste sur demande à Mr Bouyat, 60 bd des Batignolles, 75017 Paris.

Ach. photos du concours de "body painting" du festival de Bruxelles ainsi que toute photo de peinture sur corps. Cyrille Rateau, 51 route nationale, 41700 Chemery.

Ach. tout doc inédit (affiches, photos, livres...) sur Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue du Belvédère, 14000 Caen.

Vd. ou éch. *Star Ciné Cosmos* (*Aventures - Bravoure - Vaillance*), et autres photos-romans d'action et d'aventures. Joël Vienne, 72 rue de l'Abbé de l'Epée. 59000 Douai.

Vd. VHS du **Jour des Morts-Vivants** (160 F), **Cannibales**, **La Nuit des Morts-Vivants**, **Evil Altar** et **Massacre à la Tronçonneuse 2** (130 F pièce). Lionel Marquez, 41 bd de l'Océan, 13009 Marseille.

Vd. VHS PAL en vo de **Terminator 2** (350 F), **Total Recall** (250 F) et **Robin des Bois** (300 F) + autres titres. Ch. docs sur Adam and the Ants. Sabrien au 55-82-13-96.

Vd. divers pin's et BD de super-héros. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vd. et ach. BD (*Nova*, *Strange*...). Liste contre 1 timbre à Julien Barthélémy, 24 place Jean Jaurès, 77140 Nemours.

Ch. nbreuses jaquettes vidéo. Ludovic au 60-29-93-88.

Vd. VHS du **Seigneur des Anneaux** et VHS PAL de **Terminator 2**. Grégory au 82-83-27-53.

Pour les fans de BD, *Esgaroth* est paru. 20 pages de très bonne BD amateurs pour 15 F (port compris) à Esgaroth, 21 rue de la Chasse, 93130 Noisy-le-Sec.

Fusion Fantasy 4 : le ciné fantastique turc (par Alain Petit), les westerns de Sergio Sollima, Anne Libert... 66 pages pour 35 F à Jean-Marc Baurit, Fressines, 79370 Celles/Belle.

Rejoignez le Fan Club Stars pour recevoir le bulletin d'information et tout savoir de vos stars préférées (Van Damme, Schwarzenegger, Stallone, Costner...), (*Tonton Mad, etc*...). Renseignements contre 1 timbre à Fan Club Stars, Patrice Boucher, 18 rue de Creil, 60100 Nogent sur Oise.

Vd. affiches et jeux de photos, années 60/80. Liste contre 5 F en timbre à Jean-Francois Javerliat, 16 impasse Danton, 87000 Limoges.

Ach. en K7 VHS VHS secam dessins animés japonais tels que **Cité Interdite**, **Akira**, **Legend of the Over Fiend** ainsi que la BD intégrale de Liowine : Le Loup d'Oz. Stéphane Schouft, 305 apt. 305, quartier de la Haute-Folie, 14200 Herouville St.Clair.

Rech. livres de William Goldman et autres renseignements le concernant, ainsi que interview de Stephen King parue dans le *Fangoria* numéro 35. Alain Thia, rés. Le Ponant, apt. 475, bât. D, 2 Terrasse du 8 mai 45, 33000 Bordeaux-Meriadeck.

Ach. (chers s'il le faut, mais vous n'êtes pas forcés) numéros de *Filmfax* m'étant passés sous le nez. De 1 à 5, plus les 7, 8, 9, 10, 15, 16 et 20. Ainsi que les *Cinéfantastique* Vol. 6 numéro 4 (numéro double) et Vol. 11 numéro 1. Tél., dans la matinée des jours ouvrables seulement : 48-74-70-83. Jean-Pierre.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- amie 18-22 ans sur Caen pour partager passions. David Lerouesnier, BP 37, 14123 Ifs.

- sponsor, financier-associé, pour film 92. Mr P. Galmarini, Galmarini Production, 10 rue Pierre Lefranc, 66600 Espira de l'Agly.

- filles (*ah bon, t'en veux plusieurs ?*) 17-24 ans aimant le ciné fantastique, Mad Movies et parlant anglais. Bart Pirard, Oliemolenstraat 20, 8310 Assebroek, Belgique.

- correspondants fous de ciné et de rave music. Alain Mure, 4 allée Jacques Offenbach, 42000 St Etienne.

- scénaristes ou scénarios originaux de courts-métrages (tous genres confondus) en vue d'une réalisation. Jean-Paul Rebeaud, 4 rue Alsace Lorraine, 42000 St Etienne.

- correspondant(e)s passionné(e)s de BD fantastique. Jérôme Cléret, lotissement Mourliac, 46300 Gourdon.

- corrspondants fans de Serge Brussolo, de ciné et de littérature fantastique/horreur. Thonguanh Thock, 10 rue Hector Berlioz, 77185 Lognes, Marne la Vallée.

- corres. aimant la lecture, les voyages, la musique et le sport. El Bahy Youssef, Bine Lamdoun, N 49, rue 37, Casablanca.

- correspondant(e)s aimant le fantastique, le gore et l'épouvante. Ludomir Naydenov, rue T. Tarnovski, stud. CL 2, apt 4-A-7, 5003 Veliko Turnovo, Bulgarie.

- fille 18-20 ans pratiquant les effets spéciaux de maquillage pour correspondance. Djamel Benaouda, chez Mr Zenadja, 43 rue Ronde 21800 Quetigny.

- à travailler sur des tournages de films fantastiques/sf. Daniel Roussel, 20 rue du Château, 78410 La Falaise.

- cameraman avec camera 16 mm pour tournage film 16 mm aux USA, août 92. Mr Laffitte, L'Hoste Estillac, 47310 Laplume (53-95-84-02).

- garçons et filles 16-21 ans habitant Metz pour films de karaté amateurs. Photo souhaitée en kimono (*hum, hum !*). Tournage en août. Fan Club du Petit Dragon, 80 rue St Pierre, 57000 Metz.

- corrspondant(e)s 20 ans et + aimant Stephen King, le fantastique, Eastwood et tout ce qui a un rapport avec le ciné. Philippe Boizot, La Martellière, 38500 Voiron.

- correspondant(e) 16-18 ans aimant ***Twin Peaks***, **L'Exorciste**, Stephen King, Vangelis, Mike Olfield, Alan Parson, Pierre Palmade et *M.M.* bien sûr (*tu confonds pas avec Vivagel, là ?*). Damien Chabrières, Lieu Dit Coussillan, 33550 Tabanac.

- A prendre contact avec scénaristes français pouvant m'expliquer comment rédiger un scénario. Frédéric Jupin, Bord de Haut, 40300 Hastingues.

- documentation et conseils pour la réalisation de masques en latex en vue d'une animation pour un centre de Loisirs et exposition au mois d'août 92. Centre de Loisirs PTT, B.P. 61, 327, Bd. de Bapaume, 80092 Amiens cédex 3.

- Correspondant (e) 15-18 ans adorant le fantastique (*Mad Movies*, quoi) **Alien** (et **Aliens**), Stephen King et le Festival d'Avoriaz (et la tarte aux pommmes, non ?). Emilie Lebrun, 1 allée des Battues, 94430 Chennevières sur Marne.

la guerre des étoiles, l'empire contre-attaque et le retour du jedi enfin réunis dans le coffret

STAR WARS

"la trilogie"



en vente dans toute la **GALAXIE**



ILS ARRIVENT CHEZ VOUS



COLLECTION
LES NUITS FANTASTIQUES

2 nouveautés adaptées des best-sellers du maître de l'épouvante :

STEPHEN KING



SORTIE À LA VENTE LE 3 JUIN 92



WARNER HOME VIDEO